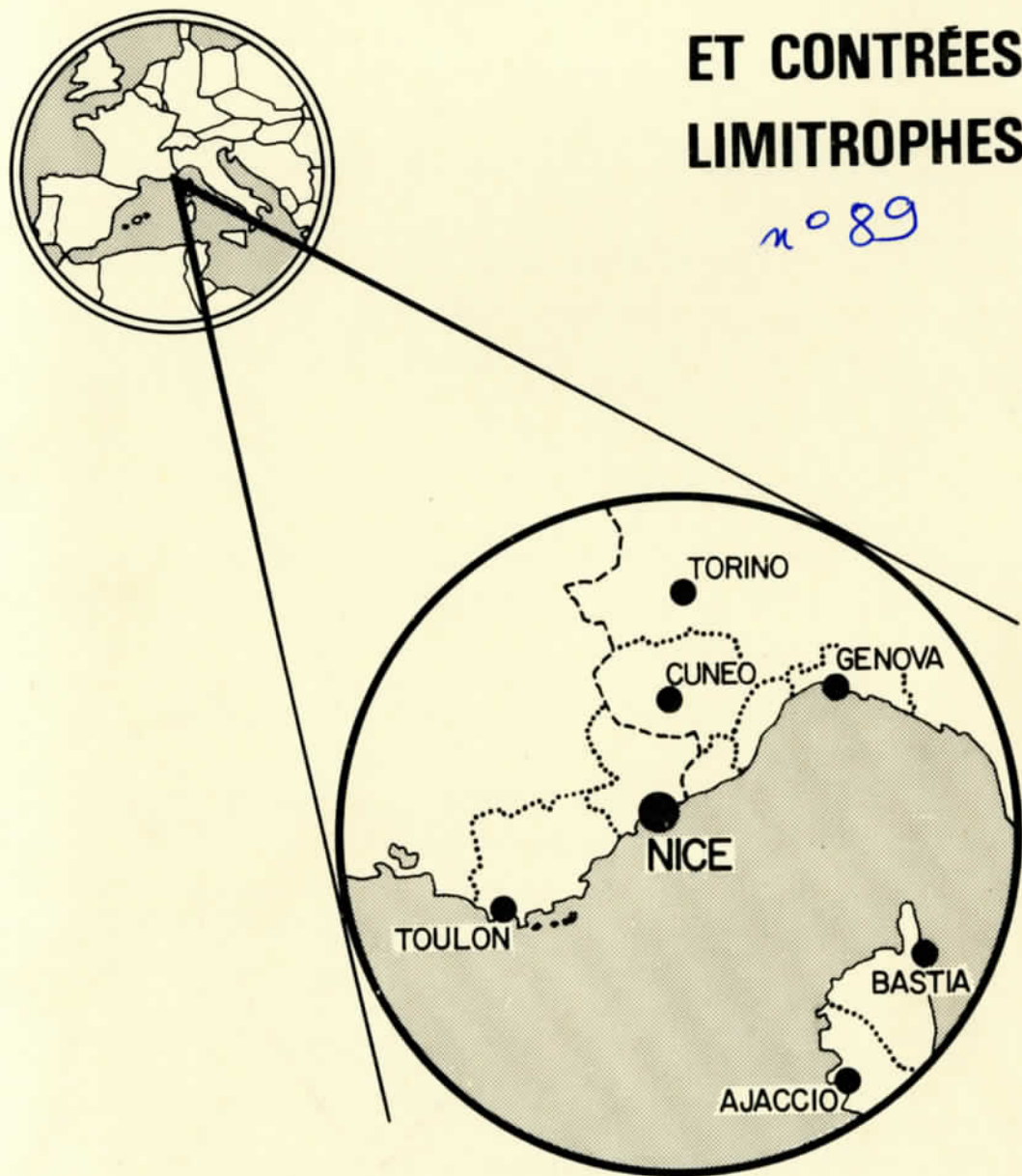


# RECHERCHES RÉGIONALES

## CÔTE D'AZUR ET CONTRÉES LIMITROPHES

n° 89



# RECHERCHES RÉGIONALES

## COTE d'AZUR et CONTRÉES LIMITROPHES

---

BULLETIN TRIMESTRIEL

édité par les

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DES ALPES-MARITIMES

Centre administratif départemental

06036 NICE CEDEX

Tél. (93) 72.20.81

*Fondateurs* : Etienne DALMASSO, Andrée DEVUN †

*Comité de Direction* : Marie-Louise CARLIN, histoire du droit  
Rosine CLEYET-MICHAUD, archives  
Loïc ROGNANT, géographie  
Ralph SCHOR, histoire

*Recherches régionales se propose de faire mieux connaître la Côte d'Azur et les contrées limitrophes, telles qu'elles apparaissent au travers des recherches en sciences humaines et sociales.*

*La revue publie, dans un esprit multidisciplinaire, des travaux originaux, des résumés de thèses ou de mémoires de maîtrise, des documents d'archives, des données statistiques, des notes de lecture, toutes les informations qui font progresser la connaissance ou facilitent les études ultérieures.*

*En assurant la publication de ce périodique, les Archives des Alpes-Maritimes restent fidèles à leur mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.*

## SOMMAIRE

|  |       |
|--|-------|
| ACTES DE LA JOURNEE D'ETUDES SUR LES<br>ECRIVAINS MECONNUS DU COMTE DE NICE ET DU<br>PAYS DE GRASSE<br>Nice le 28 janvier 1984 | p. 2  |
| Raimon Féraud, troubadour nissart (XIII-XIVe<br>siècles)<br>par André COMPAN   | p. 4  |
| L'omaggio del Paglione de J.Torrini ou le<br>baroque littéraire nissart au XVIIe siècle<br>par Rémy GASIGLIA                   | p. 18 |
| Le père Théophile Raynaud, jésuite né à<br>Sospel (1583-1663)<br>par Maurice BORDES  | p. 34 |
| L'abbé Pierre Gioffredo, l'homme et son oeuvre<br>par Denis ANDREIS  | p. 40 |
| Jean-Charles Passeroni, prêtre et poète du<br>Haut –Pays niçois<br>par Henri COSTAMAGNA  | p. 49 |
| Louis GENARI (1871-1951)<br>par Francis GAG  | p. 62 |
| Sully Maynard et le dialecte gavot de la Tinée<br>par Danielle VERAN   | p. 75 |
| Les auteurs connus, oubliés et inconnus du<br>pays d'Antibes-Grasse<br>par J.A. DURBEC   | p. 80 |
| Quelques portraits de Grasse, à travers l'oeuvre<br>d'écrivains oubliés ou méconnus<br>par Georges VINDRY                      | p. 96 |
| En guise de conclusion<br>par Pierre GUIRAL  | p.107 |

## RECHERCHES REGIONALES

---

**Alpes-Maritimes**

et

**Contrées limitrophes**

**25<sup>e</sup> année**

**1984 – N°3 et N°4**

**Juillet-décembre**

**89**

**LES ECRIVAINS MECONNUS DU  
COMTE DE NICE ET DU PAYS  
DE GRASSE**

**Actes du colloque du 28 janvier 1984**

Le groupe de Recherches sur l'identité provençale, présidé par Pierre Guiral, professeur honoraire à l'Université de Provence, et la section d'histoire de la Faculté des Lettres de Nice ont organisé, le 28 janvier 1984, un colloque sur les écrivains méconnus du comté de Nice et du Pays de Grasse. Les organisateurs de cette manifestation étaient Chartes Figliera, conservateur du musée Massena de Nice, Ernest Hildesheimer, directeur honoraire des archives départementales des Alpes-Maritimes, Georges Vindry, conservateur du musée d'art et d'histoire de Provence de Grasse, et le signataire de ces lignes.

On a déjà souligné, dans ces mêmes pages, l'étroitesse des rapports qui unissent l'histoire à la littérature (1). Cette dernière éclaire la connaissance du passé en apportant la vibration de la vie et l'ambiance d'une époque. Les écrivains régionaux offrant naturellement les mêmes richesses. Quelques-uns d'entre eux, notamment les prêtres qui ont fait carrière loin du pays natal, ont abordé dans leurs oeuvres les problèmes généraux, théologiques ou politiques, de leur temps. D'autres, restés géographiquement ou sentimentalement plus proches de leur terroir, ont évoqué celui-ci ; ils ont voulu peindre les paysages et les hommes qu'Us avaient toujours vus. Malgré la diversité de leur inspiration et de leur expression, prose ou vers, provençal, nissart, italien ou français, peut-on dire que tous ces auteurs présentent des caractères d'unité ? Il n'est pas permis de croire à un déterminisme qui, en raison de la naissance de tous ces écrivains en un même lieu, ferait fi des différences d'époque, d'éducation, de tempérament, d'expérience- Pourtant, des esprits aussi pénétrants qu'Eue Faure ou André Siegfried croyaient à Tante des peuples", à un ensemble de traits culturels et de comportements communs à chaque group ethnique (2).

Le colloque sur les écrivains méconnus a obtenu un succès exceptionnel auprès du public qui se pressait, nombreux, pour écouter les orateurs dans le parloir du lycée Massera de Nice. Cette affluence résultait d'abord de la curiosité pour des auteurs que l'écoulement des siècles, la difficulté de la lecture, l'uniformisation culturelle contemporaine avaient fait oublier. Mais les auditeurs n'étaient-ils pas aussi, comme on dit aujourd'hui, "à la recherche de leurs racines » ? N'éprouvaient -ils pas le sentiment, conscient ou obscur, que ces écrivains s'adressaient directement a eux, parce qu'ils étaient nés sur les mêmes terres ? L'historien, qui a appris à ne pas croire aux générations spontanées, sait bien qu'entre les hommes d'hier et ceux d'aujourd'hui existent de multiples liens, visibles ou impalpables. Les voix du passé nous parlent aussi de nous.

Ralph SCHOR

(1) Recherches Régionales, 1982, n° 3, page 235.

(2) Elie FAURE, Découverte de l'archipel, Paris, 1932, réédition Paris, 1978. André SIEGFRED, L'âme des

**RAIMON FERAUT,  
TROUBADOUR NISSART  
(XIII<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècles)**

**par André COMPAN**

## I - L'AUTEUR

Raimon Feraut serait né aux alentours de l'an 1245 et l'on pense qu'il a vécu jusqu'en 1320-1325. Il était le fils de Guillaume Feraut III, seigneur d'Ilonse (vallée de la Tinée), et chef de la branche des Thorame, issue elle-même des comtes de Forcalquier. Il fut élevé à la cour du comte de Provence Charles 1er d'Anjou (durée du règne : 1246-1285). En 1268, il suit ce prince à la conquête du royaume de Naples. Il affirme lui-même au début de la Vida de Sant Honorât qu'il composa le Planh ou complainte à l'occasion du monarque :

E del rey Karle plays sa mort en sa chanson (vers 3)  
Et il déplore la mort du roi Charles dans son chant

Après la mort du roi, il resta attaché à la personne de son fils Charles II (règne de 1285 à 1309) qui fut, entre autres, le créateur de Villefranche en 1295. L'écrivain entra au service de Marie de Hongrie, femme de Charles H. Puis, il gagna l'amitié du prince héritier, le duc de Calabre Robert. Lorsque ce dernier devint roi et comte de Provence (règne de 1309 à 1343) (1), Feraut avait délaissé la vie de cour et était entré au monastère de Lérins et c'est dans ces îles qu'il écrivit la Vida, achevée en 1300, ainsi qu'il le confie lui-même dans l'appendice de son poème :

Mas ben vuelh que sapian las jens  
Que l'an de Dieu mil e très cens  
Compli lo priots son romans  
A l'onor de Dieu e dal santz (2)

Mais je veux expressément que les gens sachent  
Que l'an de Dieu mil et trois cent,  
Le prieur a achevé son oeuvre  
En langue romane en l'honneur de Dieu et du saint

Mais avant cette grande réalisation, notre auteur cite encore un autre travail :

Els verses del conpot vole tomar en vers pian  
Et les vers du Comput je veux les rendre en vers simples

A la suite de Camille Chabaneau, Clovis Brunei (3) pense que l'auteur du Comput enversprovençauxécritvers1280-1290peutdoncêtre attribué à Feraut.

Dans son Histoire de Provence (Lyon, 1614) César Nostradamus écrit que durant son séjour à Lérins, Feraut fut surnommé Porcarius par référence à l'appellation des anciens moines. On peut situer son entrée à l'abbaye vers 1290 et c'est en 1295 qu'il est nommé prieur de Roquestéron où il transporte le début de son manuscrit. Dans sa Storia, l'abbé Pierre Gioffredo affirme qu'il a lu les oeuvres de Feraut à la bibliothèque de Lérins.

Par ailleurs dans leur ouvrage sur les troubadours, R. Nelli et R. Lavaud (4) rangent l'oeuvre de Feraut dans la catégorie " Vie spirituelle, religion et mystique". Le commentaire de ces deux auteurs comporte une grave erreur: ils confondent le village de Roquesteron avec la Roque d'Anthéron, près de la Durance. Pourtant l'affirmation de l'auteur lui-même ne prête à aucune équivoque :

En la Roqua ten sa mayson,  
Priols en la val "l'Estaron.

Enfin, ces deux commentateurs considèrent que l'oeuvre est fort inégale et que le poème est mal composé et confus.

Il y a cependant dans ces 4127 vers une résonance vraiment épique...

## II - L'OEUVRE

Analysons succinctement ce poème (5).

Andrioc, roi musulman en Hongrie, a épousé Heienborc, soeur des princes Marsile et Aygolant. Deux fils naissent de cette union : Andronic et Germain, convertis au christianisme par l'ermite saint Caprasi. Ils viennent en Italie, sont baptisés et prennent les noms d'Honorât et de Venance. Après avoir traversé la Lombardie, ils se fixent à l'ermitage du mont Argentiera (Alpes-Maritimes). Cependant, le roi Pépin le Bref et son fils Karle sont attaqués et vaincus par Aygolant. Honorât reçoit du ciel l'ordre d'aller trouver son oncle Aygolant pour obtenir la libération du fils de Pépin, ce qui se réalise. Charles, devenu Charlemagne, se rend à Rome et s'arrête pour saluer son libérateur à l'Argentiera. A son retour, le nouvel empereur s'empare d'Arles, des îles de Lérins et de Narbonne. Entre temps, Honorât et ses compagnons arrivent à Fréjus et s'établissent à la bauma d'Agay. Venance et Caprasi meurent dans cet isolement. Honorât, enlevé par des hérétiques, est transporté dans les îles infestées de serpents. Le saint ayant tracé le signe de la croix délivre le terroir de cette plaie et les flots emportent toutes les dépouilles. Elu au siège episcopal d'Arles, il mourra de façon exemplaire.

Nous avons évoqué par ailleurs l'exceptionnelle connaissance de notre région chez Raimon Feraut et en particulier dans les mélanges offerts à notre excellent collègue, M. Cfean Larmat (6).

Rappelons que cette légende dorée de saint Honorât est une des mieux connues et des plus exploitées au Moyen-Age et on la retrouve dans d'autres versions en langue romane, en particulier en catalan et en français (7).

Dans l'édition donnée par Mme Süwe, on relève qu'il existe en définitive neuf manuscrits connus et répertoriés de ce poème (8). Voici la liste de ces documents :

- Bibliothèque nationale, Paris, nouvelles acquisitions, fr. 4.597 (milieu du XIVe siècle - 87 feuillets)
- 
- Bibliothèque nationale, fr. 13509 - le copiste de ce manuscrit se nomme : Reforsat d'Oliéras, près du prieuré de Roquesteron (2e partie du XIVe siècle sur vélin - 114 feuillets) (9)
- Bibliothèque nationale, fr. 24954 (XVe siècle (10) - 240 feuillets) (11)
- Bibliothèque nationale, nouv. acq., fr- 10453 (12) (milieu du XIVe siècle - 121 feuillets) (13)



- Bibliothèque de Tours ,943. Manuscrit sur papier exécuté dans le diocèse d'Embrun. Le copiste est Bertrandus Felix de Briançon qui achève de reproduire le poème le 16 mai 1381 (14)

- Bibliothèque nationale, nouv. acq., fr. 6195  
(milieu du XIVe siècle - 94 feuillets - sur papier)

- British museum, addit. ms 10323

(milieu du XIVe siècle - 71 feuillets - ms sur vélin) (15)

- Bibliothèque nationale, fr. 2098

(XVe siècle - 286 feuillets). Incomplet et transcription corrompue

- Bibliothèque Méjanès à Aix-en-Provence, 159

(XVe siècle - 233 feuillets). Nombreuses négligences (16)

Toutes les variantes des différentes transcriptions sont données dans l'édition Süwe.

De toutes façons, comme dans un avis au lecteur, Feraut écrit dès le début du poème ces vers éloquents :

E si deguns m'asauta  
Mon romanz, ni mons cftz,  
Car non los ay escritz  
En k" dreg proenzal,  
Non m'a tengan a mal,  
Car ma lenga non es  
Del drech proenzak" (vers 86-92)

Et que personne ne me reproche  
Ma langue et mes dits  
Car je les ai pas écrits  
Dans le pur provençal.  
Qu'on ne m'en tienne pas rigueur  
Car ma langue n'est pas  
Ou provençal correct

Que faut-il entendre ici par dreg ou drech proenzal ? Est-ce le "bon provençal littéraire" ? Ou bien la simple remarque d'une variante de la langue, ce qui semble le plus plausible, eu égard aux règles des grammaires provençales de son temps (17).

Si nous nous en tenons à la langue de l'auteur lui-même, nous constatons, une fois de plus, que son étude prouve l'inanité d'une graphie classique des troubadours, qui n'a jamais existé et qu'on est bien en peine de relever. C'est enfoncer ici une porte ouverte que de dénoncer cette idée post-fabriquée, propre à des intellectuels à système.

Notons donc simplement quelques faits :

- alternance ie/ei- tiera pour teira (suite, file, série)  
ia/ie- Oriant / Orient  
Vianna / Vienna

- séparation généralement correcte du o fermé et du o ouvert dans la rime employée, mais des exceptions apparaissent telles :

toca : boca (peut-être par pénurie de termes en -oca)

bruda (bruit, fracas) : aguda (eue, part, passé)

- le e d'appui caractéristique du nissart encore de nos jours, est déjà attesté dans le texte de Feraut : torre (tour) - sorre (soeur) carre (char) - ferre (fer)

- les formes doubles sont abondantes :

malaut / malautz (malade) foresta / forest (forêt) sancte / sant (saint) barata / barat (18)  
vassaiz / vassayll conseltz / conseyll

- chute du d intervocalique :

vida / via (19)

guida / guia (conduite)

- suprématie des formes en -es sur celles en -etz, et ce dans une très forte proportion (9 à 2) :

vengues - fes - trames - podes

- chute du c intervocalique - arnica / arnia

- abondance des diminutifs en -et au détriment de -on, -in :

au seilet - planet (simple) - pannet (petit morceau) ramet (petit rameau) - solet (seul)

- formes allongées des pluriels dits "sensibles" encore employés par les dialectes gavots du comté de Nice :

verses - vazes - brazes - diverses, etc..

- utilisation du pronom après le substantif :

bella boca rnia - car fiyll mieu autre seynor mieu - li compaynon sieu et emploi de sieus pour lor :

Mal creyre fay tais dieus - Que fan morir los sieus (vers 681-682) (20)

- maintien régulier des formes dites surcomposées :

errant agut nomat (ils avaient été nommés) car suy agutz maridatz (car j'ai été marié)

Agut suy en lur cort (j'ai été dans leur cour)

- Avec est surtout rendu par la forme am, mais on notera le progrès des formes abe, ambe, qui apparaissent pour la première fois en Provence et qui sont ici le fait plus de l'auteur que des copistes (21).

### **Principaux faits de graphie**

Elle est fondamentalement hétérogène et il n'existe pas de scripta sauf celle qu'on acquerrait a posteriori et sans aucune valeur scientifique.

- i est rendu surtout par y : dyson - farya - regiys

- c devant -a est noté souvent k- : karitat

- qu- latin initial s'écrit aussi c- : cal, cant, caîre, cincanta

l'inverse est plus rare t quar

- le g- initial s'écrit fréquemment gu- ; il y a là confusion entre le g latin et le w germanique, d'où aussi bien : guauch (joie) que guardar (garder)

-le son dz est transcrit indifféremment en g ou i :

gencers / iencers - gent / ient gesta / îesta -elegir / eleian

- le h initial latin (étymologique ou graphique) disparaît ou se maintient comme par alternance :

· , · "IL / CI L

hora / ora - Helenborc / Elenborc Honorât / Onorat / Onhorat

- la mouillure du l a pour rarissime résultat ih et se rend plutôt par yl, yll, iyll : baylia (garde, tutelle) - ergueyll (orgueil) meyllura (amélioration) - brueiyll (bosquet, enclos)

- la mouillure du n ne donne guère nh. Elle est rendue par yn :  
guassaynar (gagner, acquérir). Alamayna-Aviynon  
mais c'est la graphie gn, utilisée de nos jours en provençal comme en nissart qui prédomine dans le texte de Feraut :  
segner - segnor - régnas - plagnent - luegn (loin)

- le s intervocalique est indifféremment transcrit par s ou ss :  
ancessor (ancêtre) - assautat (attaqué) asegurat (assuré) - asauta (attaque, assaut)

- Ce sont surtout les différents copistes de l'oeuvre qui ont la nette propension à redoubler les consonnes simples qui sont issues du latin :  
affugatz / afugar (exciter, embraser) aparec / apparegutz (apparue) relliquias / reliquias  
serradura (fermeture) - barri (rempart) mamelia, novella, etc...

- redoublement facultatif du f devant r :  
naffratz / nafratz (blessés) souffrir / sufron

- l, r, s sont souvent redoublés en position consonantique :  
Arlle / Arle - islla / isla consirros / consiros (soucieux) perssonas / personas

- Enfin, peut-être sous l'influence catalane, il y a un redoublement assez régulier de la consonne initiale d'un mot :

ffar (faire) - lias (les) - llabech (vent du SW) llayron (voleur) - ppassar - rrota (rompue)

### **III- QUELQUES ASPECTS REGIONAUX DANS L'ŒUVRE DE R. FERAUT**

L'édition Süwe, à la différence de celle de Sardou qui intéresse les quatre livres de la Vida de Sant Honorât, ne porte que sur les deux premiers. L'auteur s'en explique, dans son avant-propos de la façon suivante :

"Le travail que je publie ici est une édition des deux premiers livres du poème ( ) J'ai réservé pour d'autres temps une étude sur le poète lui-même, sur sa vie et sur son oeuvre (-) Ayant l'intention de publier plus tard la deuxième partie du poème comprenant les miracles accomplis par le saint, j'espère pouvoir en même temps dresser un glossaire complet.."

Dans l'édition Süwe, une table relativement courte des noms propres nous permet de relever une série de toponymes régionaux dont voici les principaux :

- le mont Agell (vers 3580) - Aycx ou Aygues (Aix-en-Provence) (vers 2808, 3121, 3504)
- les Aliscamps (vers 1734, passim) (22)
- Alps de Lombardia (vers 1624) (23)
- Alps de Pueymont (vers 2578) (24)
- Aguase, Aguases (ver 1885, 2065, 2077) (25)
- montayna d'Argent, mont d'Argentyera (très fréquemment cité) (26)
- Arlle (passim). Arllese (la région d'Arles, vers 3139) (27)

- Aurengua (Orange, vers 3118)
- Aviynon (Avignon) (vers 1401, 2580) (28)
- Bellanda (le château de Nice) (vers 2255, passim)
- Balma de Bertolmieu (grotte de Barthélémy) (vers 1894) (29)
- lo coll de la Brascha (vers 1280) (30)
- Comet (vers 2311) (il s'agirait d'un des châteaux de la région de Riez)
- Durenza (vers 1401, 2579) : la Durance
- Estellell (vers 2380, 2388) : le massif de l'Estérel (31)
- Freiurs (vers 1825), Freius (vers 2071, 2344) : la ville de Fréjus
- Freiuress (vers 1934, 2285) : la région de Fréjus
- Guapenzes (vers 1933) : la région de Gap
- Islla de Leri, Llerin, Llerys, Lerins, Leryns, Llerins, Lleryns (32)
- Marseylla (vers 3504, 3683, 3716) : Marseille
- Maura (vers 1883, 1908), Mauras (vers 2098) : le massif des Maures (33)
- Palut (vers 2810) : marécages autour d'Arles
- Prœnza (passim) : la Provence (34)
- Reges, Rietz (vers 2311, 3441, 3505, 3447) : la cité de Riez (35)
- Rose (vers 1401, 2580, 3960) : le Rhône
- Ssalon (vers 2808) : la ville de Salon
- Tholon (vers 3504) : la ville de Toulon
- la Trapa (passim) : l'île de Sainte Marguerite
- la Turbia (passim) : le trophée des Alpes (36)

En dehors de cette nomenclature, par ailleurs incomplète, l'oeuvre comporte plusieurs passages descriptifs d'un très grand intérêt, ce qui prouve, nous le répétons, la connaissance qu'à l'auteur de toute notre région.

Ainsi dans le chapitre XVI intitulé *Aizi diz con li sant vengron sus lo mont de l'Argentyera e de la mort de sant Macobri* nous relevons cet extrait:

Pueian en la montaina e sson vengut tot drech En lo coll de la Brascha per un cendier estrech. Queseron zay e lay per tot en lo boscaie Si troberan lo sant ni "iran l'ermitafe. E regardan el puey a sont d'une montayna. El mont de l'Argentyera en la forest estrayna, Et an vist un'eatela cazer del fermament Am mot gran resplendor (vers 1279-1286)

Ils gravissent la montagne et sont venus directement au col de la Brasque par un sentier étroit. Ils cherchèrent çà et là partout dans la forêt pour retrouver le saint ou voir son ermitage. Et regardant le sommet de ta montagne, le mont de l'Argentera dans la forêt déserte ils ont vu une étoile tomber du firmament avec un grand éclat.

Cette atmosphère de merveilleux nous la retrouvons aussi dans le chapitre XXIII, dont l'argument se suffit à lui-même : *Ayzi diz l'estoria con Sant Honoratz vi cazer la neu negra e si parti del mont d'Argentiera am los autres corsantz.*

Les chapitres XXVIII et XXIX traitent de l'invasion des serpents dans les îles et la manière dont Honorât mit fin à leur présence.

Au chapitre XXXIX, nous lisons cet intitulé assez mystérieux : *Ayzi diz con Vezians qu'era mortz en Altscamps, aparec a sant Honorât e del diable de la Trueylla d'Arle* (37). Il

s'agit de l'intervention du défunt compagnon du saint pour l'inciter à accepter une charge archiépiscopale dans cette cité. Le début est très dépouillé, quasi mystique :

Am contemplation  
Cent vetz s'aginoyllava :  
Lo sieos cors non pausava  
A Dieu ionnia sas mans,  
Cant li venc Vezians,  
Le sieus conpantz cartes  
Qu'en Aliscamps mortz es. (vers 2779-2785)

Avec contemplation, il s'agenouillait cent fois. Il ne laissait point son corps en repos. Vers Dieu il joignait les mains, lorsque apparut Vezian, son noble compagnon qui est mort aux Alyscamps

A l'intérieur même de la Vida, il y a toute une aticulation épique autour du Trophée des Alpes, à la Turbie. C'est ainsi que le chapitre XLIX décrit la construction du monument :

Per que fetz ab encantament, La torre de gran bastiment, Am peyras de gran cayradura  
E obres d'antigua figura ;

Cokmnas de marme pesanz  
Y mes maravillosas grantz  
Que sufron Cobra tot encor. (vers 3604-3610)

Il édifia par enchantement la tour de grande dimension avec des pierres puissamment équarries et des oeuvres d'ancienne figure ; des colonnes de marbre pesant et de grandeur merveilleuse y furent placées qui supportent l'oeuvre tout à l'entour.

Si au chapitre L, il est expliqué que le prince de Narbonne mena son épouse Tiborc jusqu'à l'idole de la Turbie et qu'Honorât sauva cette infortunée créature, c'est le chapitre LI qui marque le sommet du drame quand notre héros réussit à convaincre le marquis de Marseille de démolir cette réalisation diabolique. Le marquis touchera les pierres avec un morceau de l'habit du saint et c'est le démantèlement :

A la Turbia venc breument,  
Taquet l'ymaie de! vestir ;  
Le dyables s'en vau fugir.  
E fez desfar la cayradura  
De la beiiia obra de natura.  
Colormas e marmes entiers  
A rag espezar per cartiers-  
Tot l'encantament a délit (vers 3707-3714)

Le marquis vient aussitôt à la Turbie ; il toucha l'image avec le vêtement et le diable dut s'enfuir. Il fit démolir la quadrature de la belle oeuvre d'origine. Il a fait mettre en pièces colonnes et marbres entiers. Il a dissous tout l'enchantement.

Si nous recherchons maintenant la liste toponymique qui peut être relevée dans les deux derniers livres de l'édition Sardou, nous sommes surpris par l'abondance des indications.

Dans le Ille livre, qui est consacré à l'exposé des différents miracles opérés par Honorât de son vivant, nous trouvons assurément les lieux habituels du poème tels que : Lérins (LXXVII, LXXVIII) ; Arles (LXV, LXVI, LXXIX) ; Narbonne (LXXI) ; Aix (LXXIV) ou Avignon (LXXX).

Mais la connaissance plus détaillée encore de notre région apparaît chez Raimon Feraut, lorsqu'il cite et décrit d'autres endroits beaucoup moins classiques. Tel est le cas de la poésie LXVIII, A Votobrega (38) ; de la pièce LXIX, A Orgon (39), Aurayson (pièce LXX) (40), Uses (pièce LXXIII) ; A Nostra Donna de la Mar (pièce LXXV) (41) ; A Empurs (pièce LXXVI) (42).

Cet échantillonnage est plus abondant encore dans le IVe livre qui contient le relevé des merveilles accomplies par le saint après sa mort. On y revoit deux pièces consacrées à Bellanda (LXXXV, LXXXVI) et sur le littoral nous retenons les noms de lieux que voici : Frejurs, Antibol (CXH, CXV), Tholon (CVIII), Aguases (Agay-CVII), Yeras (LXXXIX), Arlluc (LXXXVH) (43).

Cependant l'arrière-pays des Préalpes et les régions alpines tiennent une place notable : Riez (LXXXVIII, XCIII) ; Villa Vieyila, que y sol esser Mogins (XCH) ; Chaudol de Thenias (XCIX) où notre prieur fournit des précisions utiles :

Sobre lo Poget de Teniers  
On a gleysa le monestiers,  
A una montayna mot gian  
Qu'es près del Puget de Rostagn.  
Li montayna s'apella Dîna.

Au-dessus de Puget-Théniers, où le monastère a une église, se trouve une montagne fort grande qui est près de Puget-Rostang ; cette montagne s'appelle Dina.

Pour la colline de Cimiez, deux attestations apparaissent (CX, CXVIII) avec la graphie Cimiers, mais ne procurent que fort peu d'indications topographiques. La pièce CXIII, AI Revest, nous fournit une introduction au ton fort épique, si l'on en juge par ces quelques vers :

D'un castell de Pueymont, del cap de Lombardia (44)  
Al perdon de Leryra une donna venia,  
C'appelavan Mabilia, qu'era rica et onrada.  
Al castell del Revest (45) un ser es alberquada  
En Costal d'Wycebna, qu'estava en aquell bore  
E avia una fiylla que avia nom Gualborc

D'un château du Piémont, au début de l'Italie du nord, au pèlerinage de Lérins, une dame nommée Mabilia venait ; elle était riche et honorée. Au château du Revest, elle est hébergée un soir dans la maison d'Ayselma, qui habitait ce bourg et avait une fille qui avait pour nom Gualborc.

La dernière pièce de ce livre (n° CXIX) est intitulée : A Cipieras (46).

Cette oeuvre foisonne donc d'épisodes souvent originaux et une foule de héros s'y démène, s'y croise parfois en créant des dialogues de haute saveur. Elle est tout autant une

précieuse connaissance géographique de la Provence sous les comtes angevins puisque Nice ne s'en séparera, avec Barcelonnette, qu'en 1388, lorsque le comte de Savoie conclura un pacte avec les notables niçois devant l'abbaye de saint-Pons. Il est incontestable que cet écrivain d'expression nissarde mérite d'être mieux connu.

## NOTES

(1) C'est sur le modèle du Planh de R. Feraud que l'on peut établir la portée d'une complainte en provençal sur la mort du roi Robert, survenue le 19 janvier 13\*3, qui pourrait être attribuée à un autre troubadour niçois, Guillaume Boyer (LEONARD (E.G.), *La reine Jeanne et le comté de Nice in Nice Historique*, 1944, p. 2-33). Nous relevons deux vers significatifs : *Dedins Nissa tu t'en vay comensae - Tro aqui s'estent lo poder del re y Carle.*

(2) L'œuvre a du être entreprise vers 1295.

(3) BRUNEL (Clovis), *Le Comput en vers provençaux attribué à Raimon Feraud in Annales du Midi*, t. XXXVI, 1924, p. 269-287.

(4) NELLI(R.) et LAVAUD (R.), *Les Troubadours*. Ed. Descléde Brouwer, 1966, tome 2, p. 912.

(5) Deux éditions de cette oeuvre sont connues :

\* SARDOU (A.-L.), *La vida de sant Honorât. Légende en vers provençaux par R. Feraud, troubadour niçois du XI<sup>e</sup> siècle in Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes*, t. IH, 1875, p. 1-XX et 1-214.

\* SUWE(Ingegard), *Lavida de sant Honorât, poème provençal de Raimond Feraud* publiée d'après tous les manuscrits. Uppsala, A.B. Lundequist Bokhandelm, 1943. Il existe aussi des réimpressions par Laffitte à Marseille et aux éditions M. Petit à Raphèle-les-Arcs.

(6) COMPAN (André), *Un itinéraire alpin à la fin du XI<sup>e</sup> siècle dans La Vida de Sant Honorât de Raimon Feraud in Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, Centre d'Etudes médiévales, mélanges Jean Larmat*, 1982, pp. 79-94

(7) MEYER(Paul), *Rapport de M.Mary-Lafon relatif à la publication de la vie de saint Honorât in JRevue des sociétés savantes*, 4, série III, 1866.

MEYER (Paul), *Compte-rendu de l'édition Sardou in Revue des sociétés savantes*, 6, série II, p. 58, note.

(8) SUWE (t.), *op.cit.* p. XXV-XLIX.

(9) Ce manuscrit est souvent incorrect, en particulier à cause de mots ajoutés qui faussent la mesure des vers. En ce qui concerne la graphie, ou pour o fermé est fréquent : tous, dous, voluntous. Cf. à ce sujet les travaux de ROUSTAN . *Les manuscrits du poème de Raimon Feraud sur la vie de saint Honorât de Lérins*(Coll. le Moyen-Age, 2, p. 255-284, Paris, 1925) et *Etude sur la vie de saint Honorât de Raimon Feraud* (Ecolenationale des Chartes, positions des thèses, p. 15-50).

(10) Transcription commencée le 4 juillet 1441 et achevée à Fréjus le 4 décembre 1442 par Bartholome Audibert, prêtre du diocèse de Toulon.

(11) Observation de graphie : 1 mouillé s'écrit en général lh et n mouillé nh, cependant que c en position initiale est noté s : sine, sest.



(12) La fin de ce manuscrit contient L'Évangile de l'enfance en provençal. C'est d'après la version de ce manuscrit que Raynouard a publié un extrait du poème dans son *Lexique roman* (I, 573).

(13) La graphie de ce document est fort correcte et on pensa, un moment, à l'utiliser pour une publication. Caractéristique locale : dans *jocurn*, *iocum*, *focum*, *o* passe toujours à *ue* : *joc/juec* - *loc/luec* ; *foc/fuec*. Très grande variété graphique : c'est ainsi que le *n* mouillé est rendu par *nh*, *ni*, *ngn*, *ng*, *ygn*, *gn*, *ncn*, *h*, *hn*. En revanche, les diphtongues sont très fréquemment réduites : *huis* (pour *huels*) ; *juc* (pour *juec*) ; *nuch* (pour *nuech*) ; *vulha* (pour *vuelha*).

(15) Un original témoignage est apporté par ce manuscrit en ce qui concerne la graphie dérivé de la finale *-aticum*, latine. C'est le seul document qui nous fournit *-atge* : *dampnatge*, *granatge*, *viatge*, *coratge*.

(16) Nombreuses incorrections graphiques, en particulier le *c* s'écrivant qu devant *a*, entre autres : *blanqua*, *quantar*. *a* apparaît souvent au lieu de *e*, comme dans *ambâr*, pour *emblar* ; *planier* pour *plenier* ; *jansor* pour *jensor*.

(17) En particulier *Lo Donatz proensals*, de *Uc Faidit* et *Las Rasos de trobar*, de *Raimon Vidal de Bezaudun* (Réédition F. Guessard en 1858, réimpression Slatkine reprints, Genève, 1973). Dans son préambule, R. Vidai est catégorique : "Autresi vos dig qe homes primis i aura" de cui vos die, sitôt s'estai ben, que î sabrian bien melhorar o mais metre. Qar greu trobares negun saber tant fort ni tant primamenz dig, qe uns horn primis no i saubes melhurar o mais metre. Per q'ieu vos dig qe en neguna ren, pos basta ni benista, non devon ren ostar, ni mais metre".

(18) Ce mot a de multiples sens relatifs à son étymologie : du verbe grec *prattein*, agir, agiter. Nous relevons en ancien provençal : *barat* (m.), *troc*, affaire commerciale - *barata* (f.) ayant trois sens : a) contrat, marché b) dette, engage ment c) fraude, tromperie. Ce dernier l'emporte dès le début du XVe siècle c'est ainsi que *baratar*=trafiquer, cependant que *lo baratadorou baratier* est le débiteur ou le trompeur. L'ancien français l'atteste aussi : *barat*, -e : fourberie, confusion ; le *barateor*, le fripon : *baratos*, frauduleux.

(19) D'où la possibilité de confusion avec *via*, chemin, route.

(20) Traduction : il apparaît difficile de croire à un tel dieu que les siens font mourir (il s'agit ici d'un passage du chant VII où s'explique l'hérésie que le roi *Andrioc* enseignait à *Andronic*).

(21) Autres formes médiévales : *ab*, *am*, *an*, *anbe* (prov. mod : *émé* ; *nissart*: *embé*). La forme *d'oc* vient du latin *apud* qui supplante *cum* dans les textes de Gallien et à partir du IVe siècle. On le trouve encore en français sous la forme *o(d)*, avec chez les poètes de la Pléiade. Par opposition avec *vient* du latin populaire *abhoc*, de là ; immédiatement après.

(22) Du nom de femme germanique *Adalais* (du thème *adal-*, avec la graphie *Aal-*, dans les recueils de chartes burgondes en particulier, et du gothique *-haithi*, la lande), + latin *campus*, en confusion avec les champs *Elysées*.

(23) Ici : les Alpes-Maritimes.

- (24) Alpes Cottiennes.
- (25) Mme Süwe indique curieusement qu'Agay est une plage située entre Naplouse - pour la Napoule- et Saint-Raphaël.
- (26) Mme Süwe rattache cette indication topographique au col de l'Argentière dans les Alpes-Maritimes, ou col de Lärche (pourtant situé dans les Alpes de Haute Provence).
- (27) Du thème pré-latin : arel-, hauteur.
- (28) Ecrit Avenion des Je 1er siècle de notre ère.
- (29) Mme Süwe indique qu'il s'agit de la sainte Baume qu'elle situe arbitrairement au nord d'Agay...
- (30) Là encore, l'édition porte sur une indication fort discutable en mentionnant: "probablement le nom de la frontière entre la Gaule et l'Italie". Il s'agit des granges de la Brasque, entre Vésubie et Tinée et au sud-ouest du Tournaiet.
- (31) Du radical pré-latin est-, rocher, d'où aussi l'eau Estel, mot à mot le cap-récif et la rivière J'Estéron.
- (32) En écrivant Lérins, R. Feraut désigne l'île de Saint-Honorat.
- (33) Nous ne comprenons pas le commentaire de Mme Süwe après ce nom : "la partie de l'est (?) de la montagne Estérel dans le Var".
- (34) L'écriture Proenza confirme que la chute de la fricative semble bien avoir été la règle en ancien provençal. Cette forme romane apparaît dans la première partie du XIIIe siècle (cf. Ch. ROSTAING, *Toponymie de la Provence*. Paris, d'Artrey, 1950, p. 3).
- (35) Dans son commentaire, Mme Süwe place, par erreur, Riez dans le département des Alpes-Maritimes.
- (36) Etymologiquement: Tropea adonné Torpea, Torbea, Turbia. Il convient donc de ne pas écrire : le Trophée de la Turbie.
- (37) Il s'agit d'un palais d'Arles. Le mot trueylla est certainement une variante de l'anc. prov. trolha, venant du latin médiéval \*torcularia, le lieu où se trouvaient les pressoirs.
- (38) Valabrègue.
- (39) Orgon. Deux documents contemporains du poème donnent comme graphies: de Orgono (année 1275, Actes et lettres de Charles 1er de Provence, n° 370) et Urganis (année 1307, Isnard, Livre des privilèges de Manosque, p.157). La racine semble être pré-latine \*Org-, Urg-, éminence.
- (40) De la racine pré-latine Ar, à valeur hydronymique.
- (41) Les Saintes-Mariés de la mer.

(42) Ampus (Var). Formes médiévales du XII<sup>e</sup> siècle : valus de Empurs (année 1235, Recueil des actes des comtes de Provence, p. 330) ; de Empuis, (année 1274, Pouiliés d'Aix, Arles et Embrun. 59). L'origine du nom se rattache au grec emporion, le marché.

(43) Dans son édition, Sardou, à propos d'Arluc, parle du monastère naguère situé sur la butte de saint Cassien, près de Cannes. Cette dénomination correspondrait, selon M. Rostaing (op.cit., p. 455) à un prototype : aureus lucus.

(44) Dans le vocabulaire géographique médiéval, la Lombardia désigne l'Italie du nord, cependant que les Longobards sont les Italiens du sud.

(45) Le Revest (A.M.). Du latin reversum, versant non exposé au soleil.

(46) Cipières (A.M.). Formes médiévales : castrum de Cipieras (Chorographie de H. Bouche, vers l'année 1200) ; castrum de Ciperiis (année 1235). Du bas-latin \*cipparia, de cippus, stèle de délimitation et parfois borne militaire.

**L'OMAGGIO DEL PAGLIONE DE  
J. TORRINI OU LE BAROQUE  
LITTERAIRE NISSART  
AU XVII<sup>e</sup> SIECLE**

**par Rémy GASIGLIA**

Il existe, à la Bibliothèque royale de Turin, un petit livre fort peu connu: l'Omaggio del Paglione Per le felici Nozze délie Sereniss. Altezze di Mawitio e Lodovica Maria Principi di Savoia. Epitalamio di Giulio Torrino. Malgré ce long titre italien, cet ouvrage, publié en 1642 à Turin (1), est rédigé, pour l'essentiel, en dialecte nissart.

Pourtant les auteurs qui ont traité de notre histoire littéraire n'y font que de rares et brèves allusions. Tommaso Vallauri le cite dans sa Storia délia Poesia di Piemonte (2) ainsi que E. Cais de Pierlas (3). Les extraits qu'ils en donnent ont été repris par Henri Sappia (4) et par M. A. Compan (5).

Désireux de remonter à l'original, nous nous en sommes procuré une reproduction auprès de la Bibliothèque royale.

Cette plaquette comprend un long poème de J. Torrini composé de 308 alexandrins nissarts divisé en strophes de 6 vers entre deux passages formés respectivement de 132 et 6 vers italiens. Ce poème donne son titre à l'ouvrage. Il est suivi de deux sonnets en dialecte, l'un de L. Riboty, A VAutour S. Iuli Torrini sur la douso harmounio de son Son, l'autre, signé A. Viani, Aou bon Fleuve Paglion, enfin d'une strophe de huit octosyllabes français, de Viani également, intitulée Du Mesme au Lecteur. Tout en soulignant l'intéressant caractère trilingue de cette plaquette de 24 pages, nous étudierons surtout sa partie nissar-de, après avoir vérifié qu'elle ne se distingue pas, par son inspiration et sa facture, des deux autres.

Ces 308 vers nissarts -soit l'équivalent en volume d'un chant de la Nemaïda- viennent fort heureusement combler le vide dont souffre l'écrit nissart entre l'oeuvre de Fulconis (1562) et nos écrivains du XVIIe dont J.-Ch. Passeron.

Après un rapide examen de l'identité des poètes de l'Omaggio et des circonstances historiques de cette création, nous envisagerons l'apport linguistique de ce document avant de mettre en évidence son intérêt proprement littéraire, c'est-à-dire selon nous un témoignage de la participation des lettres nissardes à l'esthétique baroque du XVIIe siècle.

## **I - QUI SONT CES AUTEURS ?**

A propos de Jules Torrini, nous possédons quelques données biographiques grâce à E-Cais de Pierlas (6) : fils de Barthélémy, né à Lantosque le 8 janvier 1607, il épouse Françoise Thaon, fille de Philippe, notaire du lieu, le 15 février 1632 ; il est professeur de mathématiques à Turin en 1651 et conseiller, mathématicien ducal et proto-médecin le 6 juin 1658. Bibliothécaire ducal le 2 janvier 1653, proto-médecin général le 4 mars 1674, il est anobli, devient comte, obtient sans doute alors le fief de Fogassieras. Il meurt à Turin en 1678. 3.B. Toselli ajoute à cette carrière brillante les titres de premier médecin de Charles-Emmanuel II, du prince Maurice et de la duchesse Marie-Christine (7). Torrini a laissé, en latin et en italien, une oeuvre considérable.

En ce qui concerne Louis Riboty, Tommaso Vallauri (8) indique qu'il est originaire du Villar de Nice. Oldoini (9) précise qu'il est professeur de médecine et "poesis amator", ce que répète Toselli (10). Il est aussi l'auteur d'un Epitalamium Sereniss. Principum Mauriti et Ludovicae Mariae a Sabaudia, et Panegyric, pro regia Taurinensi, publié à Turin dans les mêmes circonstances en 1642. D'après M. Ch.A. Fighiera, la famille des Ribotth (11) est originaire de Pierlas. Louis, docteur en médecine, était fils de Cyprien, seigneur d'isola. Il épousa Damoiselle Louise de Robert, des seigneurs de Seillans en Provence (12).

Enfin, tant à Nice qu'à Turin, nous n'avons pu recueillir pour l'instant aucun renseignement sur le troisième auteur A. Viani dont H. Sappia déplorait déjà le caractère mystérieux (13).

Quoi qu'il en soit, les vers de Vomaggiò del Paglione émanent d'un milieu savant et, tout au moins pour Torrini et Riboty, d'universitaires médecins humanistes et poètes courtisans. C'est typiquement une poésie de circonstance.

## II - QUELLES CIRCONSTANCES ?

Ces poèmes constituent un cadeau de noces à l'occasion d'un mariage princier, celui de leurs Altesses Sérénissimes Louise-Marie et Maurice de Savoie.

Si l'on examine le contexte historique, on découvre qu'il s'agit d'un mariage-armistice. Il scelle en effet la fin de la guerre civile qui ensanglanta les États de Savoie de 1637 à 1641. À la mort de Victor-Amédée 1<sup>er</sup> le 7 octobre 1637, ses frères Maurice, le prince-cardinal, et Thomas étaient entrés en rébellion contre Madame Reale, la régente Christine de France, sœur de Louis XIII, veuve du Duc. Les rebelles sont d'abord soutenus par l'Espagne. Thomas prend Turin tandis que Maurice tient le Gonté, résidant tantôt à Sospel, tantôt à Nice. Notre région vit alors un temps sous la menace d'une invasion française. L'affrontement est évité, mais, en 1640, Thomas perd Turin. La guerre néanmoins se poursuit encore un an et demi. On convient, le 14 juin 1642, de l'arrangement suivant : pendant la minorité du duc Charles-Emmanuel II, Thomas sera lieutenant-général des provinces du Canavesan et Maurice du comté de Nice. Ils auront droit de veto sur les actes de la régente ; enfin, Maurice renonce au cardinalat et épouse sa nièce Louise-Marie malgré une différence d'âge de... 36 ans. Né en 1593, Maurice de Savoie a en effet 49 ans et 7 mois tandis que la fille de la régente, née en 1629, n'a que 13 ans et 2 mois quand le mariage est célébré, le 29 septembre 1642, à Sospel, dans la chapelle du palais de Gio-Francesco Blancardo, baron de la Turbie (14). Les époux gagnent ensuite Nice où ils sont magnifiquement accueillis le 5 octobre. On trouve bien-sûr l'écho de ces événements dans le poème de Torrini.

Usant d'une prosopopée qui couvre toute la partie dialectale, il fait célébrer par le Paillon une union qui met fin au conflit, et il rappelle

-loi dans e loi désastres

Que de cinc ans en sa m'an fa patir tous Astres ( )

-loi ptours, loi crucis, e lai penoa-, (p. 18)

[en effet]mouort era kw pisser, mouorto era i'esperarao (p. 22)

-les dommages et tes désastres Que depuis cinq ans m'ont infligés les astres (...) ".les pleurs, les tourments et les peines- [en effet]mort était le plaisir, morte était l'espérance

Quand il faut parler des ennemis d'hier, Torrini manifeste une extrême prudence. Pour lui, Victor-Amédée 1<sup>er</sup> et Madame Royale sont

aqueou pareou d'Héros, qu'an gionch per maraviqlio

Dous estremes en un de gratio, e de valour (p. 10)

ce couple de Héros qui ont réuni par miracle

Deux extrêmes en un de grâce et de valeur, ce qui ne l'empêche pas de glorifier Maurice, dans le camp duquel les consuls de Nice s'étaient rangés naguère :

Eou, que despi très ans mi riege, e mi redrisoo,

A souven counotflssut, caou sto lou Couor de NiSso ( )

Eou qu'à de son Cerveau fach estraveire Roumo  
Cour seras en soi bras ti pourra dire coumo,  
E perque l'ai chiamat à gouvernar moi bon", (p. 13)  
Lui, qui depuis trois ans me tégit et me dirige  
A souvent découvert le coeur de Nice (-.)  
Lui qui de son génie a fait entrevoir Rome  
Quand tu seras dans ses bras, pourra te dire comment  
Et pourquoi je l'ai appelé à gouverner mes bords...

Chantant la réconciliation de la famille régnante,

-en vouostra union s'unisse la Courouno (p. 12)  
...en votre union s'unit la couronne

il célèbre surtout la paix qu'apporte la jeune princesse :  
-a ton regard la Pas es sur la terra (p. 10)  
...h ton regard la Paix est sur la terre.

Comme on peut en juger, voilà un texte fort conventionnel quant à ses intentions. Mais il a l'intérêt de prouver que non seulement les érudits d'alors n'oublièrent pas leur dialecte mais encore qu'ils savaient pouvoir plaire à leurs souverains en employant un tel idiome.

### III - ASPECT LINGUISTIQUE

Vu la rareté des documents dialectaux à Nice, pour les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, L'Omaggio del Paglione est d'un intérêt exceptionnel.

Du point de vue phonétique, on l'aura remarqué à ces quelques citations, le [a] final atone s'est affaibli en [g] (phénomène sensible du Moyen-Nissart jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle). D'autre part, on vérifie l'extension de la diphtongaison libre du [g] ("Vouoli aver part... en vouostre Benestrac" p. 12) présente en nissart depuis le début du XV<sup>e</sup>. Pour les consonnes, on remarque un certain conservatisme : le [z] intervocalique (famouso), le [t] final (félicitât), le (TJ final (soleigl), le [l] final (lou cel), qui peut se vocaliser (lou ceou).

Mais le phénomène le plus intéressant concerne le traitement du [s] du pluriel ; il touche autant la morphologie que la phonétique. Les noms masculins et féminins le conservent (plours, crucis, penos). Son maintien par les participes passés entraîne la chute du [t] (giardins, flouris). Essentiellement, il connaît une évolution frappante dans les déterminants. Devant consonne, les [fs] sont palatisés en yod :

démonstratifs : "estoi giardins" (à côté de "estous) numéraux : "doui couors" (à côté de "dous)  
article contracté : "dai" (à côté de "das") article défini : "loi crucis" (à côté de "lous")  
"lai frucchios" (à côté de "las") possessifs : "moi mestres" {à côté de "mous") "soi bras" (à côté de "sous")

On assiste ainsi à l'apparition d'un "chaînon manquant" dans l'évolution des déterminants, par exemple au féminin lai entre las (Moyen Age, Moyen-Nissart) et lei (Andrioli) -avant d'arriver à li (Rancher)- ou au masculin Joi entre los (Moyen Age, Moyen-Nissart) et lu (depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle). D'abord effectuée devant consonne, cette palatisation s'est étendue à tous les cas d'emploi. Elle a atteint aussi les indéfinis (toui à côté de tous) ou

une conjonction de coordination comme mas qui a donné alors mai (aujourd'hui ma). Ce phénomène, attribuant aux déterminants et pronoms la marque -u pour le pluriel, et suscitant la flexion complète des mots beu, bouon, pichoun, tout, a contribué à donner au nissart son originalité au sein de l'ensemble d'oc.

La phonétique fournit encore quelques traits intéressants la morphologie maintien du [r] des infinitifs, évolution de la finale [gp] en [gw] devant consonne pour un mot comme troou.

Dans le domaine de la morphologie proprement dite, on note que la répartition des déterminants possessifs en formes simples/formes composées n'est pas encore effectuée (ton pas, ta carriero). L'usage exclusif de la forme simple exige qu'elle ait un pluriel : on a donc mous enfans, soi bras, formes qui disparaîtront au XVIIIe siècle. Remarquons en revanche que le pronom personnel de la 1ère personne est déjà composé : n'autres pour nous. La morphologie verbale présente des formes modernes, par exemple au parfait (alors que les dernières attestations du parfait de l'ancien provençal ne remontent qu'au début du XVIIe). Mais le futur simple mêle formes en -ar (retardarai) et formes en -er (assisteren). On relève enfin des alternances vocaliques perdues aujourd'hui: puescos, puescon/puscan, puscas et que siège.

En ce qui concerne le lexique, il présente, à côté de quelques archaïsmes d'oc comme lou cel (pour lou ciel), piei, despiei (pour pi, despi) une nette influence extérieure : gallicismes comme quant (pour quoura) un si micchiant outrage, italianismes comme L'ai chiamat. Ceci ne surprend pas quand on sait combien le français et l'italien étaient pratiqués par les lettrés des Etats de Savoie. N'oublions pas que l'Omaggio est une oeuvre trilingue.

La graphie reflète de même une nette influence italienne : le [l] est noté gli (migliour), le [t's] est noté c (aceto), de façon d'ailleurs incomplète et incohérente (cinc note [sH<e]), le [n] est noté gn (Espagnol), le [g] est noté gh (oblighe) et les pronoms personnels sont tous soudés au verbe (perdounami, liegelou). Par ailleurs, il y a généralisation de l'emploi de ou pour noter [u] (migliour) sauf devant n ou m ou le o domine (pompous) sans que ce soit absolu (perdounami, coumo). Le digraphe est même étendu à la transcription des diphtongues : aoutan, voou, etc.. Enfin on rencontre une forme inattendue comme le /z/ de brez [bres].

Ne serait-ce donc que pour le linguiste, l'Omaggio constitue un très précieux témoignage sur une langue en cours d'évolution et soumise à de nombreuses influences.

Mais on ne peut s'en tenir là.

#### **IV - INTERET ESTHETIQUE**

Si l'on tente d'analyser l'écriture de cette oeuvre, on découvre un remarquable faisceau de thèmes et de motifs qui coïncide sur bien des points avec les définitions traditionnelles du baroque, telles que les présente, par exemple CG. Dubois dans Le Baroque, profondeurs de l'apparence (15). C'est ce recensement thématique que nous allons essayer d'effectuer.

1 - Cette poésie exprime une vision du monde et c'est d'abord, pour reprendre la célèbre expression de dean Rousset (6), "le royaume de Circé" c'est-à-dire celui des métamorphoses.

L'univers que peint Torrini est instable et changeant :



Lou cei, lou cei istes de ma verdo campagno  
Non respiravo ren que crue", e que lagr"  
Per lou dubi qu'avîo daou viramen daou sort", (p. 11)  
Le ciel, le ciel lui-même de ma verte campagne  
Ne respirait que tourments et que plaintes  
A cause du doute qu'il avait sur l'arrêt du destin...

L'écoulement du temps frappe son esprit : coumo lou cei galopo s'excla-^ me-t-il (p. 15). Il est fort révélateur que Torrini ait choisi pour porte-parole un fleuve, le Paillon. Depuis Heraclite, les eaux qui s'écoulent offrent la métaphore essentielle du temps qui passe. Mais il ne s'agit pas ici d'un fleuve temporel à l'écoulement paisible : le Paillon est un torrent irrégulier.

D'autre part, la poésie est une "veine" où court le liquide de vie :  
\_ gratins à DHNJ, ma veno ancai non mouor (p. 13)  
... grâce à Dieu, ma veine ne se tarit pas encore

Ainsi les fleuves se feront les poètes de l'Histoire, et leur grondement chantera l'ancienneté de la Maison de Savoie en un grandiose concert :

Lou Rose, Isero, e l'Aie, que scourron dai montagnes  
Cuntaran despiei quant sortit das Alamagnos  
Berolt, lou gran Berolt li à fa gîurar sai lets ;  
La Sesio, lou Tesîn, lou Taner, e PAsturo  
Lai Ooiros, e lou Po, qu'inondon la planuro  
Daou sane das AmadkxB numeraran soi Reis (p. 14)  
Le Rhône, l'Isère et l'Arc qui descendent des montagnes  
Conteront depuis quand, sorti des Altemagnes  
Berolt, le grand Berolt les a soumis à ses lois ;  
La Sesia, le Tessin, le Tanaro et la Stura  
Les Doires et le Pô qui inondent la plaine  
Du sang des Amédées énumèreront les Rois.

L'Histoire et la guerre se confondent. Celle-ci n'est autre que multitude de mouvements liquides : flots de sang, flots de larmes que roulent les fleuves horrifiés

Creissio son espavent loti veire en Lombard" Lou Rei dai Rious ton Po saoutat en frenesio Courre gonfle d'hourrou, e de marons de sanc {p. 18)

Son épouvante grandissait à voir en Lombardie Le Roi des fleuves, le Pô, entré en fureur Courir gonflé d'horreur et de flots de sang

C'est que la poésie baroque a vu le jour au milieu des bouleversements qui embrasèrent l'Europe entre 1570 et 1660 environ, et plus précisément dans les pires des conflits, les guerres civiles. D'où chez Torrini, le retour permanent du motif du sang.

Paradoxalement, Louise-Marie qui par son mariage mettra fin aux horreurs, ne peut elle-même échapper à l'universelle dynamique. Le poète lui demande d'abord :

Ferma, fermo ton pas, arresto ta carriero- (p. 10)  
Arrête, arrête ton pas, suspends ta course.-

mais il y renonce vite ; à deux reprises, il lance  
Vai doncuo Bello, vai : Vai, Vei, Venca" (p. 18) Va donc, Belle, va : Va, Vois,  
Vaincs-

L'hommage du Paillon sera une simple parenthèse dans le destin d'une voyageuse que rien ne doit arrêter.

L'instabilité du monde se traduit non seulement par des bouleversements, des agressions et des assauts, mais aussi par des métamorphoses. Torrini lui même est devenu fleuve et Maurice, le Cardinal est devenu soldat et époux; il vit une extraordinaire mutation quand le moment vient

... que retrouve en gris sa rousso rooubo-longo, Son Capeou en Llmet-  
.... qu'il change en gris sa soutane rouge, Son chapeau en Casque."

Un univers si instable est forcément ambigu et le poème multiplie les données antithétiques, les images contradictoires.

Puisque c'est aux guerres qu'on doit la venue de la princesse, Torrini n'hésite pas à bénir leurs horreurs, à confondre bonheur et malheur :

Oh que sion benedis loi dans, e loi desastres  
Que de eine ans en sa m'an fa patir Jous Astres,  
Se ta de tan de maous devios esser lou bout ? (p. 22)

Oh ! que soient bénis les dommages et les désastres Que depuis cinq ans m'ont infligés les Astres, Si toi, de tant de maux devais être le terme.

Il jouera longuement sur ce thème : Louise-Marie va  
Alla barba de Mars entaouli uno Mouresco,  
Per moustrar, que per tu moi despiasers son mouors. (p. 22)  
A la barbe de Mars entamer une mauresque,  
Pour montrer que grâce à toi mes déplaisirs sont morts

La mort et la vie sont ici étroitement associées, comme Mars et Vénus, la guerre et la paix. Aussi fait-il un compliment galant d'une citation guerrière:

Vai donquo Belle, vai : Vei, Vence- (p. 18)  
Rien n'est sûr en ce monde, au point que le mouvement peut se nier. Ainsi le Pô :  
Un semblable destin-  
Avki fa congeler son flus intre sai venos,  
Arrestar sa courrento, e palpitar son flanc (p. 18)  
Un semblable destin"  
Avait fait geler son flux dans ses veines,  
Arrêter sa course et palpiter son flanc.

Parfois le mouvement triomphe de l'immobilité et du néant : qu'il s'agisse des fleuves E lou Var, e lai fouons ressussiteton tous : Même nouostres vesins loi rious de la Provenso, Lou Loup, Siagno, Ärgeres, lou Rose, et la Durenso Socis de nouostre gaouch creisseron ambe nous. (p. 20)

Et le Var et les sources ressuscitèrent tous : Même nos voisines les rivières de Provence, Le Loup, la Siagne, l'Argens, le Rhône et la Dutance Partageant notre joie, grossirent avec nous.

ou des morts  
Deou à son arrivar ton ueigl faire miracles,  
E amb'un regar soulet ressussitar loi mouors. (p. 18)  
A son arrivée ton oeil doit faire des miracles, Et d'un seul regard ressusciter tous les  
morts.

Ici tout se contredit :

\_ toi ptounu.

Qu'an couro trouu gonflât, cour issuga mai venos, (p. 22)

... les pleurs...

Qui ont tantôt trop gonflé, tantôt asséché mes veines

au point qu'il est difficile d'acquérir une certitude. Les signes, les oracles et les  
présages ne manquent pas, mais ils sont bien mystérieux, telle la curieuse prophétie de :

L'Aiglo Rei das Aousseous (p. 19) L'Aigle, Roi des Oiseaux

qui, surgi du drapeau nissart, interroge les astres :

E d'acqui contemplant plu fissamen son Astre,

Apréz aver~

\_ tout estudiat lou Proutoucouol daou Ceou,

Adrissan ver lou Var son bec, e aon Rengage

De semblables prepaous formet estou Presage,

Qu'à fach à mai de très lamfoicar lou Cerveau (p. 19)

Et d'ici, contemplant plus fixement son Astre,

Après avoir...

-entièrement étudié le Protocole du Ciel,

Dirigeant vers le Var son bec et son discours,

De semblables propos forma ce présage,

Qui à plus de trois fit se creuser la cervelle.

Ses arrêts sont équivoques

Cu lou ten per Mourn, ou per segnau de Gherro

L'un le tient pour présage d'épidémie, l'autre pour signe de Guerre

seul le poète sait les interpréter

lou, que sabi perque, diou, qu'es segnau de Pas (p. 20)

Moi qui sais pourquoi, je dis que c'est un signe de Paix

Car le futur mathématicien ducal se livre lui-même à l'astrologie pour percer  
l'obscurité du siècle :

lou même curious de saoupre l'aventuro,

Gu'apprestava lou Cel cloous en uno figuro,

Duran loi giours d'sncuet, aou Prince ton Espous,

Trouberi, que km sort per vio d'Astrologio,

Mestier non tcugîour van, benign li proumettio

Ou Regne, ou Msrîege en lou quarantodbus. (p. 20)

Moi-même, curieux de savoir l'avenir,

Qu'enfermé dans une figure, le Ciel apprêtait  
Pour les jours présents, au Prince ton Epoux,  
Je trouvai par voie d'Astrologie,  
Occupation qui n'est pas toujours vaine, que le sort favorable lui promettait  
Ou le Règne ou le Mariage en 1642.

De tant d'illusions, seule la magie permettra de venir à bout. Tel est le paysage étrange  
et violent, instable et cruel que définissent les métaphores de l'Omaggio.

2 - Quelle attitude adopter au sein d'un pareil cadre ? S'imposer, dominer, se montrer,  
cultiver son apparence, hypertrophier un Moi qui prendra les couleurs chatoyantes du Paon  
(17).

Un mot-clef fixe le but à atteindre : la glorio. Seuls l'atteignent certains privilégiés, les  
Princes et les Grands dont la vie devient une oeuvre d'art :

Oh coumo en fou tableau de ta divino fasso  
Resplendon vivamen lai glorios de ta Rssso ? (p. 11)  
Oh I comme sur !e tableau de ton divin visage  
Resplendissent vivement les gloires de ta race !.

Le pays nissart et ses fleuves n'ont qu'un regret : n'apparternir, en 1642, que depuis  
250 ans environ à la famille de Savoie, et donc ne pas avoir partagé toute sa gloire passée

Mai la Roio, Esteron, la Visubîo, la Beouro,  
La Tinea, loti Var\_ minours de gloria,  
Plagnon ambe Paglion son troou paou de memorio,  
E d'avei paou servit aou Scetre Savoiaart (p. 14)

Mais la Roya, i'Esteron, la Vésubie, la Bevera, La Tinée, le Var... mineurs en gloire,  
Regrettent avec le Paillon leur trop bref savoir, Et le fait d'avoir peu servi le sceptre savoyard.

Aussi ont-ils hâte de connaître toute sa gloire future  
Retardan ton camin retarderai ma gloire (p. 18)  
En retardant tes pas, je retarderai ma gloire

et spécialement celle que méritera l'éventuelle descendance de Louise-Marie et de  
Maurice :

Puescon vouostres Enfans tougiour cargas de glorio  
Cargar de vouostre nom la Farno, e la Memorio (p. 22)  
Puissent vos Enfants toujours chargés de gloire  
Charger de votre nom la Renommée et la Mémoire

De là le ton de toute l'oeuvre, qui développe allégories, anaphores, et hyperboles,  
toutes les figures d'une rhétorique de l'ostentation et de l'emphase, seules capables de décrire  
des êtres au-dessus des mortels, miracle de nous-tr'age (p. 10).

Torrini fait en effet passer ses personnages de l'Histoire à la Mythologie  
Itinfo, ras" de Dious.

Que pouortes en ton front depench aou vfou l'image  
De Venus, de Pallas, de Diana, e d'Amour- (p. 10)  
Nymphé, race de Dieux...  
Qui portes sur ton front l'image vivante

De Venus, de Pallas, de Diane et d'Amour...

et emploie un "procédé concerté d'allégorisation ayant pour but d'héroïser jusqu'à l'outrance la vie seigneuriale par des allusions systématiques à l'histoire ou à la mythologie", selon la définition de C.G. Dubois (p. 62).

Cette divinisation exalte les individus hors du commun, et l'on conçoit que le poète ait été séduit par la personnalité de ce Maurice de Savoie, si caractéristique de l'âge baroque, à la fois prince de l'Eglise, politicien ambitieux chef militaire, rebelle fomentateur de guerre civile et enfin époux sans vergogne d'une jeune fille dont il a plus de trois fois l'âge. R. Latouche voyait à juste titre en lui "une des physionomies les plus curieuses de l'histoire savoyarde" (118)

Maurice et Louise-Marie évolueront désormais dans un paysage transformé en jardin des Hesperides.

Estoi giardins ftouris, est'herbo, esto frescuro, Amb'estoï pondauras~ (p. 10)  
Ces jardins fleuris, cette herbe, cette fraîcheur, Avec ces pommes d'or".  
où résonne la cornemuse de Pan évoquée par Riboty :  
Charmo tan que voudras inimitable Pan,  
Fnflo jusqu'au crebar l'ouyre à ta comamusa (p. 23)  
Charme tant que tu voudras, inimitable Pan,  
Gonfle jusqu'à la faire éclater l'oultre de ta cornemuse.  
Décor qui sauve des dangers de la guerre civile, une fois la gloire obtenue.

Notons la place privilégiée que tient la Femme salvatrice dans ce monde merveilleux. A Louise-Marie, la déesse, l'astre lumineux, Torrini présente l'héroïne Catarina Segurana qui, bien que roturière, a acquis le droit d'accéder au domaine des dieux :

Veiras BeHo, veiras ou ben, ou maou pertrachio  
Uno tal, que toi mious dison Dont\* Maoufachio,  
E sabras pïeï perque li es fach un tal hounour (p. 17)  
Tu verras, Belle, tu verras, bien ou mal représentée  
Celle que les miens nomment Oona Maufacha,  
Et tu sauras ensuite pourquoi un tel honneur !ui est fait.

Le pluriel généralisateur lai Cattarinettos pour parler des Niçoises sous-entend d'ailleurs que le peuple de Nice appartient tout entier à la race des héros...

Le culte de l'exceptionnel exige des poètes un langage adéquat. D'où l'élaboration d'un style cherchant à surprendre à tout prix. C'est là un code à suivre à la lettre.

On multipliera les jeux de mots : ainsi ceux de Riboty à propos de Vai, Vei, Vence, ou à partir du nom de Torrini

May si non as Itwunour de beoure en îou tourren,  
Ouben dîns dau Tourrin, qu'a ancara may de fouarsc- (p. 23)  
Mais si tu n'as pas l'honneur de boire dans le torrent,  
Ou bien dans le Torrini, qui a encore plus de force..

et ceux de Torrini lui-même

Esquiverai un dan, que poudra de courage  
Atterrit, e atterrai cal si sio couor phi franc (p. 17)  
Ils esquiverent un dommage qui pouvait de courage  
Epouvanter et abattre n'importe quel coeur plus franc

Certaines associations de mots inattendus sont héritées de la Pléiade:  
l'Aoussel pouort-imperi (p. 20) l'Oiseau porte-empire  
ton ueigl pouorto-pas (p. 21)  
ton oeil porte-paix

Le paradoxe plait  
don benedis loi dans, e loi désastres, (p. 22)  
S'entre tan de malhurs ai caouso de mi dire  
Lou Riou phi benhurous, qu'escaouffe ktu soutenu (p.13)  
" que soient bénis les dommages et les désastres...  
Si parmi tant de malheurs j'ai des raisons de me prétendre  
Le Fleuve le plus heureux que réchauffe le soleil

Les initiales permettent des raffinements à mi-chemin entre la chiromancie et le calembour :

Mai caio aoutro beltat...  
Poudfo, fouoro de ta, triar per son Eapouso,  
Que aghesso amb'euo loti Nom, corno kxi sanc Comun 7  
Tu M7 cou M. etout, e se per sa LOiSO  
D'un L. soulamen voou creisser sa Devise,  
Coum'aves fa dai Couors, de doi noms fares un (p. 21)  
Mais quelle autre beauté."  
Pouvait-il, si ce n'est toi, choisir pour Epouse,  
Qui avec lui ait en commun le Nom et le sang ?  
Toi M., lui M. aussi, et si pour sa Louise  
D'un L. seulement il veut augmenter son Chiffre,  
Comme vous l'avez fait des coeurs, de deux noms vous en ferez un.

Enfin les énigmes ont des charmes profonds : la prophétie de l'aigle, ce sonnet qui vient interrompre le cours trop irrégulier du poème, est un effort avoué de poésie hermétique :  
\_ car l'Aoussel pouort-imperi  
Non despiego giamai son bec senso Misteri,  
E non prédis, que ben en son lengage escur (p. 20)  
.. car l'Oiseau porte-empire  
N'ouvre jamais son bec sans Mystère,  
Et ne prédit que bien en son langage obscur.

On a même l'impression que la décision d'écrire en nissart dérive, entre autres motifs, du même parti pris d'extraordinaire. En quels termes Torrini justifie-t-il ce choix ?

Ninfo perdounami, s'ambe aoutan de sansge,  
Coumo paou de respèt iou parli en mon langage :  
Cu voou dlcourrer ben caou, que parle daou siou ;

Moi sentiments son tais, que per loi fuir l'entendre  
L'Espagnol es trop août, lou Frances es troou tendre,  
Lou Toscan troou pompous : No ni a un coumo iou mlou (p. 12)

Nymphe pardonne-moi, si avec autant d'audace, Que peu de respect je parle en mon  
langage : Qu'il parle dans le sien, celui qui veut bien discourir ; Mes sentiments sont tels que  
pour les exprimer L'Espagnol est trop élevé, le Français est trop tendre,  
Le Toscan trop pompeux : aucun n'est comparable au mien.

Pour lui, sa  
natia favella  
Barbara si, ma bella (p. 10)  
langue natale  
Barbare certes, mais belle

n'a pas d'équivalent, possède les vertus des autres idiomes  
Roumo, Athenos, Madrigl, Orléans, e Fkmrenso An commune ambe mi touto son  
eioquenso (p. 12)  
Rome, Athènes, Madrid, Orléans et Florence  
Ont en commun avec la mienne toute son éloquence.

et atteint à une excellence qui permet d'accéder à une sorte de savoir universel  
Cu voou saouper de tout saouppio parlar Nissart (p. 12) Qui veut tout savoir, qu'il  
sache parler Nissart

Langue d'exception, elle est l'âme d'un peuple exceptionnel. L'esthétique de la surprise  
et de l'exagération rejoint ici le traditionnel patriotisme nissart.

La passion de la gloire, le culte de l'apparence accordent une extrême importance aux  
regards. Alors s'impose toute une dialectique. Les héros doivent être vus et leurs yeux sont la  
seule source de lumière qui trouve les ténèbres du siècle :

il descasso  
Ambe Sou clar souiesgl de ta lusento lasso  
L'hourrou, e lou regret d'un million de Couors ; (p. 18)  
M chasse  
Avec le clair soleil de ton visage lumineux  
L'horreur et le regret d'un million de Coeurs.

Leur regard apporte la paix ;  
l'allègre"),  
Qu'en tan ueigl pouorto-pas Iou bouon Destin m'arfdù (p. 21)  
l'allégresse,  
Qu'en ton oeil porte-paix le bon Destin m'amène.

il pourra même transformer la matière (et revoilà Circé la magicienne) ; en effet, les  
fruits du terroir

Conçus ambe ton ueigl mi serviran de pan. (p. 10)  
Mûris de ton regard, ils me serviront de pain.

Echange et réciprocité : sur les yeux de la Princesse, le Paillon lit son propre bonheur

E ma bouono fortuna adori en ton aspet (p. 11) Et sous tes traits, j'adore ma bonne fortune tandis que dans les eaux du fleuve, celle-ci lira les sentiments du pays :

E din lau sen plu net de ma cast" rivîero, (-) Contemplo ambe ton ueig) pareigl al ueigl daou Monde,

Coumo a ton arriver mon territori abonde

De gioio, de plaser, e de félicitât (p. 10)

Et dans le sein plus limpide de ma chaste rivière, - Contemple de ton oei pareil à l'oeil du Monde, Comme à ton arrivée mon territoire abonde De joie, de plaisir et de félicité.

ou encore

E se (...)

De mi, e de mous enfans t(oblighe kxi serviei.

Lai vidos, e lou sanc ; liegelou sur mon frouont (p. 12)

Et si".

De moi-même et de mes enfants t'obligent le service,

Les vies et le sang, lis-le sur mon front

Par ces jeux de miroir, la poésie sauve des malheurs du temps et immortalise princes et peuples, tandis que les poètes, par les reflets flatteurs qu'ils se renvoient l'un à l'autre, assurent à leur tour leur gloire personnelle. Torrini n'hésite pas à publier dans son livre les poèmes de Riboty et de Viani célébrant son propre génie :

De que sourso as tirât ta cRvino eloquenso,

Dimi viellart Paglhm, que tan ben as cantat ? (Viani, p. 24)

A quelle source as-tu puisé ta divine éloquence, Dis-moi, vieillard Paillon, pour avoir si bien chanté ?

3 - Cependant l'Omaggio célèbre une soumission à l'ordre, une victoire du "Sur-Moi" ce qui, d'une certaine manière, constitue la fin d'un vertige, la fin du baroque.

Le mariage princier résout le conflit politique ; grâce à lui, les contradictions s'effacent -ce qui au niveau thématique, se traduit par l'union des contraires. Torrini multiplie les métaphores du noeud et de la torsade

Doui couors entrelassas en un group de Savoio (p. 13) Deux coeurs entrelacés en un noeud de Savoie

des fils tressés

non asperar que tremi Uno teto de Reis (p. 14)

N'attends pas que je tisse Une toile de Rois

L'entrelacement verbal est représenté par l'espèce d'oxymoron qui unit métal et végétal

Estou masson (fessier (p. 12) ce bouquet d'acier

mais surtout par le chiasme

son vouler es Sou tiou : ton oust es son enveio (p. 11) que sa volonté est la tienne ; ton goit est son envie

doui vivon en un, un viou divis en dous



que deux vivent en un, qu'un vive divisé en deux

L'arithmétique unificatrice si particulière de ce dernier exemple revient d'ailleurs plusieurs fois

coum'aves fa dai Couors, de doi noms fares un (p. 21)

Jusqu'à la structure du poème qui semble obéir à cette tendance : le texte se meut le long d'une spirale, progressant grâce à la répétition régulière des thèmes et des motifs que nous examinons au cours de cette étude.

On pourra revenir sur le choix d'écrire en nissart. Si c'est un ensai lado (mélange) de grec" latin, touscan, espagnol, e picart, s'il partage l'éloquense de Rome, Madrid, Orléans et Florence, n'a-t-il pas le pouvoir de rapprocher symboliquement les capitales européennes, au terme du conflit savoyard dans lequel elles étaient plus ou moins impliquées ?

Enfin, le poème contient un hymne appuyé à la vertu niçoise par excellence, la fidélité (19), illustré par de longues références aux événements qui l'éprouvèrent en 1538 et en 1543 (p. 15 et 16). Le Paillon affirme

... ma gloria magiour es ma fidelitat (p. 15)

\_ ma plus grande gloire est ma fidélité

associant la notion de gloire à celle d'obéissance et de service de l'Etat.

La fronde du prince-cardinal est bien terminée.

A l'issue de cette tentative de lecture, n'est-il pas permis de parler de l'existence, méconnue jusqu'à présent, d'un véritable baroque littéraire nissart ? Apparu tardivement, il reflète à la fois le triomphe d'une esthétique européenne et les signes de son achèvement en tant qu'attitude historique vivable.

Faut-il s'étonner de cette présence dans les Lettres nissardes ? Son absence n'aurait-elle pas été au contraire inexplicable dans une région que l'architecture baroque a si somptueusement parée (que l'on songe aux merveilles du Palais Lascaris, de la cathédrale Sainte Réparate, de l'église du Jésus ou de la chapelle de la Miséricorde) ? Certes, notre étude aurait dû également se référer aux oeuvres en langue italienne des auteurs niçois et piémontais de l'époque, afin de mieux situer l'Omaggio dans son contexte littéraire. Mais rappelons cependant qu'au siècle suivant, Sigismond Alberti publiera avec son *Istoria délia Citta di Sospello, Contessa di Molinetto e di Castiglione*, un ouvrage qui le situe, selon nous, dans la lignée de Torrini (20) et qui prouve la pérennité à Nice au XVIIIe siècle du baroque en tant qu'attitude intellectuelle et choix esthétique. Nous préférons pour l'heure nous interroger sur la place de notre poète par rapport au baroque littéraire de langue d'oc de son temps. Il semble bien que, à l'exception de la rupture carnavalesque, presque tous les thèmes caractéristiques selon R. Lafont du baroque occitan (21) se retrouvent dans l'Omaggio : "misères du siècle", rêve du "refuge d'Arcadie", esthétique de la métamorphose, retour à l'ordre à la fin de la période -et surtout ce problème culturel fondamental : "La poésie d'oc est toujours à la recherche d'un au-delà ou d'un en deçà de la régularité culturelle. C'est ainsi, nous semble-t-il, qu'elle se définit le mieux comme poésie baroque. Elle reproduit l'instabilité du baroque européen en la renforçant de l'instabilité d'une culture condamnée et renaissante, d'un malaise qui se compense d'excès ornemental ou de verve truculente (22).

Torrini, effectivement, exprime le "nationalisme linguistique" dont parie R. Lafont, exalte "son propre parler comme un "beau langage" (op. cit. p. 25) et formule une revendication de dignité des plus émouvantes ;

E piei, coumo que ski, ma ienqo tan blaimado Es migliour, que non par", (p. 12)  
Et puis, quelle qu'elle soit, ma langue si blâmée Est meilleure qu'elle ne paraît...

En même temps, il condamne le Toscan, langue officielle des Etats de Savoie, depuis 1561, parce qu'il le trouve troou pompous (p. 12), alors que son propre style est des plus pompeux, tout en rejetant le français, car troou tendre, alors qu'il "ennoblit" son nissart de gallicismes.

Une dernière remarque : la revendication linguistique d'oc s'est particulièrement exprimée à l'âge baroque dans deux poèmes, l'un, gascon, de Saluste, seigneur du Bartas, l'autre, languedocien, d'Isaac Despuech, alias Daniel Sage de Montpellier. Le premier, Poème dressé pour l'accueil de la Reine de Navarre faisant son entrée à Nérac en 1578, communément appelé le Dialogue des Nymphes (23), l'autre, composé en 1633 à l'occasion de l'entrée à Montpellier de Schom-berg, le nouveau gouverneur (2b). Dans les deux cas, des nymphes ou des muses débattent de la valeur respective des langues françaises et d'oc, pour conclure à la supériorité de celle-ci. Avec VOmaggio et dans des circonstances quasiment identiques, un dieu fluvial célèbre le dialecte d'oc de Nice en accueillant une princesse qu'il salue du titre de Ninfa.

S'agit-il d'une simple coïncidence ?

De toute façon, nous pensons que pour l'Omaggio del Paglione Torrini mérite bien... l'hommage des Niçois, non seulement pour le témoignage d'attachement au dialecte qu'il affirme, mais également pour le grand intérêt linguistique et littéraire qu'il présente.

## NOTES

- (1) Gio-Battista Zavatta éditeur.
- (2) I, p. 408.
- (3) Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des A.M., t. XV, p. 306.
- (3) La langue niçoise après les ordonnances du duc Emmanuel-Philibert in Nice-Historique, 1902, p. 99-102.
- (5) Lou libre dou niçard, Lou Prouvençau à l'escolo, 1972, p. 27-28.
- (6) Op.cit., p. 306.
- (7) Bibliographie niçoise ancienne et moderne, Nice, 1860, H, p. 287.
- (8) Op.cit., p. 328.
- (9) Athenaeum ligusticum seu syllabus scriptorum Ligurum. Perusiae, 1680, p. 407
- (10) Op.cit., p. 180.
- (11) Nous avons conservé dans ce travail l'orthographe que l'auteur donne lui même à son nom en 1642. Ce patronyme est ailleurs généralement noté Ribotti.
- (12) La famille Ribotti des comtes de Valdeblore in Nice Historique, 1953, p. 64
- (13) Op.cit., p. 102.
- (14) Cf. registres de catholicité de la paroisse Saint-Michel de Sospel, mariages, 1642, folio 76 verso. Extrait aimablement communiqué par M. Bodard, archiviste du diocèse de Nice. Cf. également AIBERTI (S.), Istoria délia citta di Sospello, contessa di Molinetto e di Castiglione, I, XXV, Del Imeneo de' Serenissimi Principi Mauritio e Lodovica di Savoja celebrato in Sospello, p. 206,
- (15) Le Baroque, Paris, 1973.
- (16) J. ROUSSET, La littérature de Vâge baroque en France. Circé et le Paon. Paris, 1954.
- (17) Ibid.
- (17) Ibid.
- (18) Histoire du Comté de Nice, p. 138.
- (19) Cf. l'ancienne devise de la ville : "Semper fidelis".
- (20) Cf. notre article : Sigismond Alberti, historien de Sospel in Lou Sourgentin, n° 46, mars-avril 1981, p. 12.
- (21) Anthologie des baroques occitans, Avignon, 1974.
- (22) Op.cit., p. 37.
- (23) In Les oeuvres de Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas, revues et augmentées par l'auteur. Paris, 1583.
- (24) In Les Folies de Daniel Sage de Montpellier, Montpellier, rééd. 1874.

**LE PERE THEOPHILE RAYNAUD,  
JESUITE NE A SOSPEL  
(1583-1663)**

**par Maurice BORDES**

Aujourd'hui bien oublié, le père Théophile Raynaud fut considéré au XVIIe siècle comme l'un des plus célèbres théologiens de son époque !

## **LA CARRIERE**

Le père Raynaud est né à Sospel un 15 novembre, mais on ne sait pas exactement si c'est en 1583 ou 1587. Il entra dans la Compagnie de Jésus vers la fin de 1602, enseigna les lettres au collège d'Avignon et fut ordonné prêtre en 1613. Il enseigna ensuite la philosophie puis la théologie au collège lyonnais de la Compagnie, le célèbre collège de la Trinité.

L'éclat de son enseignement attira sur lui l'attention du prince Maurice de Savoie qui l'appela à Paris comme confesseur en 1631. Il y rencontra le père Mailian, nouveau confesseur de Louis XIII, et celui-ci proposa de réfuter les attaques du jésuite espagnol Hurtado de Mendoza contre la politique d'alliances protestantes de Richelieu ; le père Raynaud refusa, ce qui le rendit suspect aux yeux du puissant ministre.

Par prudence, le père Raynaud revint à Lyon où ses supérieurs le mirent en quelque sorte à l'abri en l'envoyant à Chambéry dans les Etats de Savoie. Il y acquit une certaine notoriété puisqu'en 1637, à la mort de l'évêque de Genève, frère de Saint-François de Sales, le Sénat de Chambéry entama une procédure pour le faire accéder à l'épiscopat. Le père Raynaud refusa et quitta la Savoie. Il y revint toutefois en 1639 et entreprit des démarches pour adoucir la captivité de son ami le père Monod que les autorités savoyardes avaient fait arrêter et enfermer au château de Montmélian, à la demande de Richelieu. Bien renseigné par ses nombreux informateurs, celui-ci se vengea et obtint aussi l'arrestation du père Raynaud. Libéré au bout de trois mois et autorisé à se rendre à Rome, le père Raynaud fut à nouveau arrêté pendant six mois à Avignon, à la suite d'imprudences de langage.

Le père Raynaud fit trois séjours successifs à Rome. Au cours du premier, en 1639, il obtint l'approbation d'un ouvrage dont l'impression avait été interrompue pendant sa détention. Il y revint en 1645 après l'élévation au cardinalat du vice-légat d'Avignon, Frédéric Sforza, qui le présenta au pape- Celui-ci lui demanda de publier une réfutation de l'ouvrage du théologien gallican Pierre de Marca, futur archevêque de Toulouse et de Paris, *De concordia sacerdotii et imperii*, paru à Paris en 1641 et mis à l'Index le 7 avril 1642. Raynaud refusa et quitta Rome pour la deuxième fois ; il y revint toutefois une troisième fois pour professer la théologie positive, sur l'invitation du Père général qui ne tenait pas compte du refus antérieur. Ce séjour fut encore bref, car cet enfant de Sospel ne supportait pas le climat romain et préférait les brumes lyonnaises. Au bout de quelques mois il put regagner Lyon où il se dévoua pendant la peste de 1653 et passa les vingt dernières années de sa vie.

Il vécut à Lyon au collège de la Trinité où il compléta et révisa ses nombreux ouvrages tout en s'occupant de "la congrégation des Messieurs" et en passant de longues heures au confessionnal. On célébra solennellement son jubilé sacerdotal en 1653 ; au cours de la messe, le père Ginn, cordelier de l'Observance, prononça une allocution qui s'achevait par un panégyrique. Le père Raynaud mourut dix ans plus tard au collège de la Trinité, le 31 octobre 1663.

## **LE CARACTERE**

Le père Raynaud n'était pas toujours commode à vivre. D'un caractère vif et violent, cet esprit original et volontiers caustique n'eut pas que des amis. On reconnaissait toutefois

son dévouement à l'Eglise, son attachement à la vocation religieuse et au sacerdoce, son ardeur au travail.

Le père Raynaud passa en son temps pour l'un des plus grands théologiens du siècle ; Guy Patin l'appelait "un grand maître" et dans l'imprimatur donné aux oeuvres complètes, l'archevêque de Lyon, Villeroy, déclarait "l'avoir pendant sa vie toujours honoré comme le premier théologien de son âge". Le père Raynaud était aussi bien vu par la maison de Savoie, qu'il s'agît du duc Victor-Amédée 1er, de Charles-Emmanuel II ou des princes Thomas et Maurice.

Le père Raynaud a toutefois mérité des jugements plus nuancés. Le Journal des Savants, 1667, p. 79, lui reconnaissait une rare application à l'étude prolongée jusqu'à la vieillesse, "un esprit hardi et vif, une imagination vive et une mémoire prodigieuse" mais le rédacteur ajoutait qu'il était trop piquant et trop satirique, ce qui lui avait attiré l'inimitié de quantité de gens ; sa grande érudition lui fournissait une quantité de traits sur toutes sortes de matières, mais souvent il s'éloignait du sujet sur lequel il s'était proposé d'écrire.

Dans sa Bibliothèque Universelle (1708, p. 271), le savant Elues du Pin appréciait l'étendue de ses lectures et les qualités de sa mémoire mais estimait qu'il manquait de goût, de jugement et de discernement ; toujours selon Ellies du Pin, il ne choisissait pas les auteurs cités et se contentait de compiler quantité de passages et de citer beaucoup d'auteurs anciens et modernes bons et mauvais sans aucune critique. Composition et rédaction des ouvrages ne trouvaient pas grâce devant Du Pin ; pour lui, le père Raynaud était "extrêmement diffus"; il s'éloignait souvent du sujet qu'il prétendait traiter. En outre, il employait des "tours extraordinaires et bizarres" ; sa plume restait satirique et mordante et ses livres abondaient en méchancetés et termes injurieux. Non content d'user souvent de mots hors d'usage, il recourait aussi à des expressions triviales. Du Pin constatait toutefois qu'à l'époque où il écrivait on le consultait sur certains points.

A ces critiques, il faut ajouter l'étrangeté de certains de ses sujets, notamment l'éloge de la brièveté, *Laus brevitatis* (Paris, Pierre Frémone, 1649), ce qui paraît surprenant compte tenu de la prolixité de l'auteur. L'étude sur les diverses formes de nez est particulièrement curieuse ; il n'oublie pas celui de la Vierge Marie, le prétend long et aquilin et conclut que le nez du Christ devait être semblable à celui de sa mère. Ailleurs, il intitulait *Christus bonus, bona, bonum* le chapitre sur la bonté du Christ. Ce théologien consacra un traité à l'usage des chaises dans les églises qu'il condamna d'ailleurs mais aussi aux chapeaux et autres coiffures tant sacrées que profanes. Chemin faisant, il n'épargnait ni les hommes les plus distingués, ni les ordres entiers, ni ses propres confrères.

Aujourd'hui le père Raynaud est bien oublié. Son manque de critique, l'obscurité et l'affectation, ses perpétuelles digressions, les outrances de sa polémique en sont les principales causes. Ses travaux ne conservent quelque intérêt que sur des points secondaires : le martyre, l'histoire ecclésiastique de Lyon, le costume liturgique, etc..

## **LES ŒUVRES**

Les titres des ouvrages écrits par le Père Raynaud dépassent la centaine. Et il ne s'agit pas d'ouvrages brefs de quelques dizaines de pages ; le livre sur Marie l'Egyptienne (Gand, 1659) compte 250 pages. Le *De Monitore Eccle-siasticis* (Lyon, 1630, in 12) compte 720 pages ; l'*Apologia pro Valeriano évêque de Cimiez au IVe siècle*, occupe 52 colonnes dans la

Patmlogie latine de M igné jeune ; dans cet ouvrage Raynaud réfute longuement un auteur du nom de Nicolas Chichon qui avait accusé Valerien de Cimiez de semi-pélagianisme. Grâce à deux spéculateurs lyonnais qui pensaient faire une bonne affaire et à la bienveillance du duc de Savoie Charles Emmanuel II, le père Raynaud put entreprendre une édition complète de ses oeuvres à la fin de sa vie ; il entendait aussi les corriger et les compléter et sans doute obtenir, après correction, la levée des censures prononcées par l'Inquisition romaine. Le travail n'était pas achevé quand il mourut en 1663 et ce fut un confrère, le père Jean Bertet qui le termina. Notons en passant que ce fut ce dernier qui proposa certaines corrections permettant la levée des censures.

Les XIX tomes in-folio réunissant l'ensemble des oeuvres du père Raynaud parurent à Lyon en 1665 avec préface du duc de Savoie Charles Emmanuel II. Un tome XX fut ajouté en 1669 ; imprimé sans doute à Lyon, il était sensé, par précaution, provenir des presses d'un imprimeur de Cracovie, Annibai Zan-goyski. Il comprenait une revue critique de ses propres ouvrages faite par le père Raynaud lui-même et des écrits polémiques que le père n'avait pas avoués de son vivant. Sans donner les titres des divers volumes, disons que le champ était très vaste : la christologie, l'Eucharistie, le culte mariai, l'hagiographie, l'histoire religieuse de Lyon, les titres des papes, la censure des livres par l'Index et l'Inquisition, des problèmes de morale, des superstitions, des polémiques.

Mentionnons quelques points auxquels s'est particulièrement attaché le père Raynaud et aussi ses démêlés avec les tribunaux romains. Très attaché au culte mariai, y compris le scapulaire et l'Immaculée Conception, le père Raynaud ne craignait pas toutefois de soutenir souvent des opinions risquées et les censures romaines ne paraissaient pas l'effrayer.

Dans un livre repris dans le tome V de ses Oeuvres complètes, le père Raynaud réduisait la portée de la communion des fidèles pour le rachat des âmes du Purgatoire ; cette proposition fut censurée par l'Inquisition romaine par décret du 18 décembre 1646. Dans un autre livre du même tome, il prétendait prouver que la première messe après la Cène avait été célébrée pour la Pentecôte et il enchaînait sur la première messe de chaque prêtre, les noces d'or sacerdotales, ce qui lui permettait d'introduire le panégyrique du père Gilrin prononcé pour ses propres noces d'or sacerdotales et un autre éloge. Dans le tome XI Critica sacra, il reprenait l'opuscule De martyrio perpestem dans lequel il attribuait le martyre aux fidèles se dévouant pour les pestiférés, ouvrage mis à l'Index en 1646. Dans le tome XX se trouvait le traite Calvinismus bestiarum religio, écrit non seulement contre les calvinistes mais aussi contre le jésuite Bannez et mis à l'Index dès le 26 avril 1632. Cette censure n'empêchait pas le père Raynaud de publier deux opuscules contre le décret de l'Inquisition interdisant d'écrire sur la grâce après la suppression des congrégations De auxiliis ; il demandait au Pape d'annuler ce décret.

En 1653, le père Raynaud répliqua aux diverses censures dont il était l'objet par des Erotemata où il développait ses idées sur la censure des livres et introduisait un Credo satirique, oeuvre d'un théologien anglais. A leur tour, les Erotemata furent condamnés par décret du 3 février 1659. Le père Raynaud, qui n'avait pas bon caractère, se vengea en publiant une violente diatribe contre les Dominicains, en les accusant grâce à leur position dans les tribunaux romains de mettre les autres à l'Index et de s'en préserver eux-mêmes (De immunitate authorum Cyriacorum a censura). Le factum fut désavoué par une lettre du père général Oliva du 22 mai 1662, mis à l'Index par décret du 20 juin 1662 et condamné au feu par les parlements d'Aix et de Toulouse. Le père Raynaud répliqua par un pamphlet, De honore judici, selon lequel les juges devaient rétracter une sentence injuste.

Le tome XX publié après sa mort en 1669 contient les écrits les plus violents ainsi que les textes condamnés en leur temps par l'Inquisition romaine, alors que dans les 19 tomes précédents ils figuraient avec les corrections acceptées par les tribunaux romains ; la diatribe contre les Dominicains s'y trouve également. On comprend aussi que l'ensemble du tome XX fût mis à l'Index par décret du 1er septembre 1671 à l'exception des deux traités demandant aux jansénistes de se soumettre à la condamnation des cinq propositions par le pape Innocent X (1653) j encore fallait-il que ces deux traités fussent publiés à part.

Indiquons en terminant que le père Théophile Raynaud avait un cousin, Jean Raynaud, né également à Sospel et mort vers la fin du XVIe siècle. Jean Raynaud écrivit en français deux romans : Les aventures de Dom Ericaude et de Violandy Histoire du marquis d'Adrini et d'une reine d'Espagne. A la vérité, Sospel faisait figure en ce temps de petit centre religieux et intellectuel. La bibliothèque des Franciscains de Sospel déposée à la Bibliothèque du Séminaire de Nice et étudiée par Bernard Cousin en témoigne.

Quant au père Théophile Raynaud on doit reconnaître sa forte personnalité et son caractère peu commode. Le père Raynaud était un puits de science par ses lectures mais resta un auteur médiocre en dépit du renom dont il jouissait en son temps.

La vie et la carrière du père Raynaud montrent que les jésuites du XVIIe siècle étaient moins soumis et moins déferents vis à vis de l'autorité du père général et du Pape qu'on ne le dit communément. Le père Raynaud ne redoutait guère l'Index ni l'Inquisition romaine dont il devait tenir compte comme jésuite, bien que les décisions des tribunaux romains n'aient cours en France qu'après acceptation par les instances de l'Eglise gallicane.

Ces remarques faites, Théophile Raynaud fut en son siècle non seulement en France mais dans tout l'Occident catholique, un auteur très lu et très connu et parfois fort apprécié. Il méritait donc largement la place que nous lui donnons aujourd'hui.



## **ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE**

Oeuvres du père Raynaud conservées à la Bibliothèque du Séminaire de Nice:

- Dictionnaire de Théologie Catholique
- MIGNE jeune, Patrologie latine
- COUSIN (Bernard), Une bibliothèque de couvent à l'époque moderne : les livres des franciscains de Sospel dans Annales du Midi, avril-juin 1971.

**L'ABBE PIERRE GIOFFREDO,  
L'HOMME ET SON OEUVRE**

**par Denis ANDREIS**

Le nom de Gioffredo -en fait une forme italianisée du provençal Giauffret que l'on retrouve sur certains documents- est connu de l'ensemble des Niçois puisqu'il est celui de l'une des principales artères commerçantes du centre-ville. Bien peut cependant sont ceux qui savent que ce patronyme fut porté par un ecclésiastique du XVIIe siècle qui joua un rôle politique et culturel notable dans la vie de la cité et qui est traditionnellement considéré comme le premier historien véritable de Nice et de son Comté.

La biographie de Gioffredo, longtemps à peu près inconnu, ne commence à être éclairée qu'au moment de la publication de son oeuvre maîtresse, la *Storia delli Alpi Marittime*, en 1839 : à cette occasion, l'abbé Costanzo Gazzera, bibliothécaire royal de Turin, consacre une courte introduction à l'auteur (1). Les données essentielles en furent reprises par Toselli dans sa *Biographie niçoise* en 1860 (2) et par Henri Sappia lors des premiers numéros de *Nice Historique* en 1898 (3). Par la suite l'abbé Rance-Bourrey dans un avant-propos à la traduction des prolégomènes de la *Nicaea Civitas* en 1912 (4) puis Joseph Brès au hasard de certaines de ses *Note d'Archhno*, parues en 1919 (5), apportèrent quelques précisions ponctuelles.

Rien de très substantiel finalement jusqu'en 1920 avec la publication dans l'*Armanac Nissart* d'un long article de Georges Doublet qui, outre les textes de ses devanciers sur lesquels il jette un regard parfois critique, s'appuie surtout sur un dépouillement conséquent de pièces inédites conservées notamment dans les séries B et C (*Insinuation*) des Archives départementales des Alpes-Maritimes (6). En 1948, M. Charles-Alexandre Fighiera, dans le cadre d'un doctorat sur *L'abbaye bénédictine de Saint-Pons de Nice*, retrace à son tour la vie et la carrière de celui qui, les trois dernières années de son existence, dirigea cet établissement. A cette occasion il met à jour de nouveaux documents, en particulier l'inventaire de la bibliothèque de Gioffredo qui sera examiné ci-après (7). C'est dire qu'avec ces deux études étoffées l'historien du XVIIe siècle avait enfin trouvé ses véritables biographes, aussi est-ce essentiellement sur leurs apports qu'a reposé notre propre travail (8).

Qui fut donc Gioffredo ?

## **A - LES GRANDES ETAPES DE LA VIE DE GIOFFREDO**

On peut schématiquement en distinguer trois, la première et la dernière se déroulent dans la ville natale et sont séparées par un long séjour dans la capitale piémontaise. Dans une oeuvre de 1681, il s'applique d'ailleurs lui-même l'épithète de *Nicaeno-Taurinensis* (*Nissardo-Turinois*).

### **1 - Nice de 1629 à 1659 ?**

Pierre Gioffredo naît à Nice le 16 août 1629 dans un milieu social relativement élevé puisqu'il appartient à la deuxième des quatre classes d'alors, celle dite des marchands. Son père Antoine est fournisseur des forts du Comté, il a épousé en 1624 *Dévote Gerbone* qui lui a apporté en dot quelques 125 livres en argent et bijoux ainsi qu'une terre au quartier des Sagnes. Un oncle maternel de Gioffredo, *Pierre-Antoine Gerbone*, apparaît en 1632 comme trésorier du duc de Savoie dans la province de *Carnagnola*, près de Turin.

Gioffredo fait ses études dans le collège des Jésuites établi dans la ville depuis le début du siècle et obtient aux termes de celles-ci son doctorat en l'un et l'autre droit. Malgré son jeune âge, il paraît ensuite établi qu'il dirigea les écoles municipales de Nice de 1649 à 1659.

Parallèlement il reçoit la prêtrise fin 1652 ou début 1653, son père lui constituant un patrimoine de 300 écus soit environ 2000 livres. Il n'y a cependant pas de traces de ses activités religieuses à cette époque si ce n'est que c'est lui qui prononça en 1658 l'oraison funèbre de l'évêque Palletis resté enseveli sous l'écroulement de la nef de Sainte Réparate... c'est là l'indice d'une certaine notoriété.

Sans doute faut-il la mettre en rapport avec la publication l'année même de la première de ses oeuvres importantes, la *Nicaea Civitas*. Ce travail lui vaut en tout cas de recevoir en 1662 le diplôme d'historiographe ordinaire de la Maison de Savoie, conféré par le duc Charles-Emmanuel II. Distinction officielle qui lui ouvre les portes des archives. Mais il semble bien qu'il soit déjà à Turin lorsqu'elle lui est décernée.

## **2 - Turin de 1660 ? à 1685**

Les premières années du séjour de Gioffredo dans la capitale sont mal connues. Il paraît s'y être d'abord surtout consacré à des fonctions religieuses puisqu'il fut à la tête de l'église oratorienne de Saint Eusèbe entre 1665 et 1673.

Mais à cette date il est appelé à une fonction d'une tout autre importance, celle de "précepteur, conseiller et aumônier" du prince Victor-Amédée de Piémont, le futur Victor-Amédée II. Il assume cette responsabilité jusqu'en 1679 ainsi que celle de bibliothécaire ducal à partir de 1674, Gioffredo remplaçant à ce dernier poste l'un de ses compatriotes, le comte Jules Torrini de Lantosque.

Deux distinctions honorifiques encadrent la période du préceptorat. En 1673 il est fait citoyen de Turin : "Je suis redevable à la ville de Nice de ce dont n'importe qui est redevable à la ville de Turin car elle m'a fait gracieusement l'honneur, rarement décerné, de m'octroyer le titre de citoyen. Entre les deux mon coeur balance : si en effet Nice m'a donné le jour, Turin m'a fait ce que je suis." (9), écrit-il alors, non sans quelque flatterie. En 1679, à la majorité de son élève, il reçoit de la reine mère, Marie de Nemours, la croix des saints Maurice et Lazare, décoration classique fort prisée de la Maison de Savoie.

Le rôle officiel se double de la poursuite d'activités littéraires. Membre de la société turinoise dite des "Incultes" dès 1660, membre de l'Académie des Lettres créée par la régente en 1678, Gioffredo publie en 1681 ses *Epigrammata*, petits poèmes en vers latins et travaille à la reconstitution du passé des Alpes-Maritimes, commençant à écrire le manuscrit de ce qui devait devenir la *Storia*.

## **3 - Nice de 1683 à 1692**

Revenu à Nice au début de l'année 1685, Gioffredo y retrouve une famille dont il s'est toujours senti très proche. Après le décès tardif de son père, elle se compose de ses soeurs Virginie et Jacqueline, de leurs époux respectifs François Adrech, fournisseur des forts du Comté, et l'avocat Pierre Antoine Laugier -qui ont chacun reçu 6000 livres de dot-, et de plusieurs neveux et nièces notamment Dévote et Jean-François Adrech, Françoise, Benoite et Virginie Laugier. On peut imaginer qu'il partageait ses journées entre sa maison de la rue Savetiere (10) et sa propriété suburbaine de Saint-Barthélémy.

Toutefois, l'âge vient et en janvier 1686, à près de 57 ans, Gioffredo teste à son domicile. Outre l'élection de sépulture et quelques legs pieux ou charitables, il partage ses biens immobiliers entre ses soeurs et laisse sa bibliothèque à son neveu Adrech, devenu prêtre, ainsi que 800 ducats (environ 4500 livres) à chacune de ses nièces (11). Trois d'entre elles qui se marièrent dans les années suivantes à des jeunes gens de la noblesse contadine, reçurent cette somme de sa main à titre de dot.

Les préoccupations religieuses ne sont bien sur pas absentes de la dernière partie de la vie de Gioffredo. Début 1685, il fait édifier dans sa propriété de Saint-Barthélémy une chapelle dédiée à Saint-Maurice -sans doute en souvenir de la décoration obtenue en 1679, le nom du quartier actuel conservant toujours ce vocable- : il lui attribue pour son entretien le revenu d'une terre estimée à 3000 livres et désigne Jean-François Adrech comme premier chapelain. En 1688 il reçoit en commende l'abbaye cistercienne de Notre-Dame des Alpes dans le diocèse de Genève, prenant à ce poste la succession d'un personnage de premier plan qui venait de mourir : Antoine de Savoie, bâtard légitimé du duc Charles-Emmanuel 1er et par ailleurs gouverneur du comté de Nice entre 1660 et 1688. Dès 1689, il cède cependant cette abbaye à Jean-Thomas Provana en échange de celle de Saint-Pons dont ce dernier venait d'être pourvu (12).

L'ultime fonction de Gioffredo lui vaut de jouer un rôle important, et quelque peu inattendu, au printemps 1691 lors du siège de Nice par les troupes de Catinat. L'assemblée des chefs de famille réunie à Sainte-Réparate, invoquant le précédent de l'abbé Honoré Martelli en 1543, le désigne pour participer à la députation chargée de négocier la capitulation de la ville. Sur l'ensemble des opérations de 1691 l'on possède une relation anonyme parue à Nice l'année même et traditionnellement attribuée à Gioffredo lui-même (13). Cette paternité est parfois, mais à tort semble-t-il, mise en doute (14).

Quoiqu'il en soit ce furent là les derniers actes publics de la vie de l'abbé qui mourut le 11 novembre 1692, dans sa 64e année, et fut enseveli dans l'église de Saint-Pons.

Que retenir de cette existence ? L'homme privé n'est pas un type social original : il appartient à un milieu aisé, à une famille qui -pour part grâce à lui- s'est élevée au cours du XVIIe siècle, la qualité du patrimoine immobilier, les dots attribués aux collatérales, le parage des familles alliées en constituant autant de critères. L'homme public n'est certes pas négligeable : il a cumulé les honneurs et les fonctions officielles, il a toujours bénéficié de la confiance et de la protection de la famille régnante. Mais ce ne sont pas là des traits qui assurent le passage à la postérité : ce sont les oeuvres de Gioffredo qui lui ont valu ce privilège. Aussi est-ce sur l'homme de lettres que nous voudrions maintenant insister.

## **B - GIOFFREDO, HOMME DE LETTRES**

Les activités littéraires et la recherche historique ont occupé l'ensemble de la vie de Gioffredo : son premier livre paraît alors qu'il n'a que 29 ans, son dernier, en admettant l'authenticité de la Retaztone, l'année précédant son décès. Nous allons essayer de prendre la mesure du lettré de deux manières distinctes : une brève analyse de ses principaux ouvrages et ce sera là le côté inédit de ce travail- un examen du contenu de sa bibliothèque dont l'inventaire nous est parvenu.

## 1 - Les œuvres maîtresses

On peut les réduire à trois en laissant de côté la *Relazione* ainsi qu'un certain nombre de textes religieux (sermons, prêches de Carêmes, oraisons funèbres) et de travaux historiques divers (une *Histoire de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare*, une *Histoire des Hérésies* selon Toselli) vraisemblablement tous demeurés à l'état de manuscrits. Ce sont, par ordre d'ancienneté de publication :

a) la *Niceae Civitas*, parue à Turin en 1658 mais dont la ville de Nice avait pris en charge les frais d'impression ainsi qu'il ressort d'une délibération du conseil en date du 7 octobre 1657. Il s'agit d'un volume in octavo de 207 pages dans lequel le texte d'auteur est précédé, suivant les coutumes de l'époque, de nombreuses poésies élogieuses généralement en latin, et suivi d'un court index.

Le corps de l'oeuvre se compose de trois parties de longueurs comparables. D'abord vingt et un brefs chapitres de prolégomènes (pp. 1-52) qui, pour l'essentiel, retracent le passé antique et religieux de Nice et de Cimiez (chapitres I à XIII) et donnent quelques indications sur les autres localités du Comté (chapitres XVII et XVIII). Ensuite la première partie proprement dite (pp. 56-150) relate la vie des saints et des autres hommes pieux de la région cependant que la deuxième (pp. 151-218) fournit la liste chronologique des évêques de Nice et de Cimiez en rappelant sur chacun d'eux les connaissances possédées (15).

L'ensemble fut parait-il goûté des contemporains puis, devenu introuvable, réimprimé au XVIIIe siècle dans la grande collection de l'érudit saxon Graevius, le *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Italiae*.

b) les *Epigrammata*, publiées également à Turin en 1681 et dédiées "par le sujet à son souverain, par le maître à son élève", c'est-à-dire à Victor-Amédée II dont Gioffredo avait été le précepteur. Il s'agit de petites poésies en pentamètres et hexamètres latins formant des distiques élégiaques. Elles sont au nombre de 850 groupées en six livres et sont inspirées par les sujets les plus variés : ici la politique internationale (Louis XIV, le traité de Nimègue), là les qualités du jeune prince de Savoie (bon danseur et bon écuyer), ailleurs les petits plaisirs et les tracas de la vie quotidienne de l'auteur (les cadeaux reçus, la joie d'être citoyen de Turin mais aussi les critiques des fâcheux, les problèmes de santé, le froid de l'hiver piémontais) etc.

Une bonne cinquantaine de ces pièces concernent le comté de Nice et mêlent aussi des thèmes très divers. Les plus nombreuses concernent le passé et les traditions religieuses (anecdotes tirées des vies de saints, allusions aux dévotions mariales de Cimiez, des Fenestres, de Laghet) ou encore le passé historique (le Trophée d'Auguste, les armes de Nice, la dédition de 1388, le congrès de 1338, le siège de 1543). D'autres sont dédiées à des contemporains assez célèbres (Je gouverneur Antoine de Savoie, le père Raynaud) ou moins illustres (le père, le frère, un cousin de l'auteur). Enfin certaines font allusion à des coutumes locales (le charivari, le pèlerinage à Lérins, les bains de Roquebillière -en fait de Berthemont) ou à des événements plus ou moins remarquables (l'ouverture de la route du col de Tende à la fin du XVIIe, une pêche abondante près de Saint-Hospice) (16).

c) enfin la *Storia delli Alpi Marittime*, l'oeuvre majeure de Gioffredo, ne fut publiée que très postérieurement. Le manuscrit qu'il laissa à sa mort à son neveu Adrech fut conservé par celui-ci puis, après son propre décès (17), par sa famille jusqu'à ce qu'un de ses neveux et homonymes, le capitaine Jean-François Adrech, le cède aux Archives de Turin en 1786 pour

une somme de 1500 livres (18). L'abbé Rance-Bourrey rapporte qu'à la suite du *Traité de Che-rasco* en 1796, il fut transféré à Paris puis retourna à Turin après 1814 (19). C'est là que, sous le règne de Charles-Albert, la commission des *Monumenta Historiae Patriae* décida l'édition.

L'ouvrage qui parut en 1839 est d'importance : un volume in-folio de 2122 pages de texte I L'ensemble se divise en trois parties. D'abord une choro-graphie qui, en deux livres, couvre 126 pages. Ensuite l'histoire à proprement parler qui relate les événements de la région niçoise -en reprenant l'antique appellation de la province romaine- jusqu'en l'an 1652 inclusivement : elle compte vingt cinq livres et 1848 pages. Enfin un long index alphabétique de 148 pages.

Comment juger l'oeuvre de Gioffredo ? N'étant pas vraiment qualifié, nous nous permettrons seulement de reprendre les observations de ceux de nos prédécesseurs qui le furent et les avis autorisés.

Sur le plan historique, on peut remarquer que la *Nicaea*, comme la *Storia*, pourvues l'une et l'autre d'un index et, pour la première, d'une bibliographie, sont d'un accès facile. L'intérêt des deux ouvrages est néanmoins fort différent. La *Nicaea* reste un écrit de jeunesse, un panégyrique qui est un peu de commande, et mêle, sans grand esprit de distinction, les faits les mieux établis aux légendes les plus pures voire à des erreurs avérées. Par contre, malgré les défauts inhérents à ce genre de compilation et malgré son inachèvement, la *Storia* est très supérieure et fournit une mine considérable de renseignements de valeur puisqu'elle utilise de nombreuses archives aujourd'hui disparues ou égarées et témoigne à leur égard d'une attitude beaucoup plus critique. Toselli regrettait cependant à juste titre que les sources ne soient pas suffisamment ni précisément citées, mais c'est quand même un peu oublier qu'il s'agit d'une oeuvre posthume.

Sur le littéraire où l'appréciation nous est plus malaisée encore, remarquons qu'en puristes l'abbé Gazzera a émis de sérieuses réserves sur la langue et le style de la *Storia* (20) et que Georges Doublet, agrégé de lettres classiques, n'a pas toujours goûté la qualité des vers des *Epigrammata* (21)... Excessive sévérité du jugement de spécialistes raisonnant à partir des canons de leur siècle ? Le latin comme l'italien était en effet de pratique familière à Gioffredo ainsi qu'en témoigne l'étude de sa bibliothèque.

## **2 - La bibliothèque**

On se souvient que dès 1686 Gioffredo avait laissé sa "libreria" à son neveu Jean-François Adrech "à charge de n'aliéner aucun livre... et de faire dresser par un notaire un catalogue qui soit simple". En fait l'inventaire ne fut établi qu'en octobre 1710, soit plus de dix-huit ans après le décès de l'abbé, par devant Maître Pierre-Antoine Cagnoli de Villefranche (22). M. Fighiera a réussi à retrouver ce précieux document dans les registres de l'Insinuation en suivant la piste d' Adrech, prieur dudit lieu à partir de 1697. Selon toute vraisemblance, la période agitée et incertaine que connut le comté de Nice lors des guerres de la Ligue d'Augsbourg puis de la Succession d'Espagne, peut-être aussi le rude hiver de 1709 sont responsables du retard pris dans l'exécution des dispositions testamentaires.

A quelques exceptions près, le catalogue dont nous disposons répertorie les livres par ordre alphabétique en prenant pour base soit le nom, soit le prénom de l'auteur, soit un terme du titre.

Le comptage que nous avons effectué donne, sauf erreurs de détail, un total de 525 unités ce qui apparaît assez considérable d'autant qu'Adrech prend bien soin d'indiquer qu'il ne possède pas les ouvrages qui se trouvaient à Saint-Barthélémy, dans la maison de campagne de Gioffredo dont a hérité sa tante Laugier. Précision qui peut rendre compte d'ailleurs de certaines lacunes un peu surprenantes.

En laissant de côté sept cas qui n'ont pu être élucidés (1,33 %), cette bibliothèque est constituée en grande majorité d'oeuvres en langue latine (327 soit 62,28 %), d'assez nombreuses en italien (142 = 27,04 %), de quelques-unes en français (45 = 8,57 %) et même de quatre en espagnol (0,76 %). Résultats d'ensemble qui n'ont rien pour étonner.

Une analyse plus fine est aussi plus difficile à mener d'abord en raison des problèmes de lecture d'un document ancien à l'encre très pâlie, ensuite à cause du caractère très allusif et très incomplet de certains titres comme de l'obscurité de nombreux auteurs. Ces réserves faites, nous pensons cependant être parvenu à cerner, avec sûreté ou au moins avec une bonne vraisemblance, 470 des livres inventoriés soit près des neuf dixièmes (89,52 %). Quarante-six d'entre eux remontent à l'Antiquité ou au début de l'ère chrétienne, les latins dans le texte, les grecs en traduction latine, soit 18,29 % pour 384 ou 81,70 % qui sont de la fin du Moyen Age et surtout des XVIe-XVIIe siècles et que nous qualifierons de "modernes" par commodité de langage.

A partir de la classification thématique pose des problèmes de méthode en raison surtout des divers recoupements possibles : tel auteur ancien ou tel humaniste a-t-il sa place plutôt en littérature ou plutôt en histoire ? une vie de saint est-elle un ouvrage historique ou religieux ? etc. Les résultats proposés ne sont donc pas à prendre à la virgule ni même au chiffre près mais peuvent fournir des ordres de grandeur. Les 470 oeuvres identifiées ont été réparties en six catégories :

- la plus nombreuse est constituée par celles d'histoire : 150 soit 31,91 %. De Hérodote à Sidoine Apollinaire, tous les grands noms de l'Antiquité sont présents avec deux exceptions de taille chez les Romains, Tite Live et Tacite. Parmi les auteurs plus récents, beaucoup de contemporains oubliés mais aussi quelques illustrations : Froissart et Commines, les frères Villani, Guichardin, Honoré Bouche.

- la part des livres de religion et de morale est presque comparable : 130 ou 27,65 %. Parmi d'obscurs traités de piété et de nombreuses vies de saints figurent les textes sacrés, les Pères de l'Eglise (Saint Paul, Saint Augustin, Saint Jérôme) mais également Saint Denys l'Aéropagite et, plus proches chronologiquement, Saint Thomas et Saint Ignace.

- la littérature et la philosophie occupent aussi une place de choix avec 96 titres soit 20,42 %. Ce sont les auteurs antiques qui sont les mieux représentés sauf Platon qui n'apparaît pas (alors qu'Aristote revient à diverses reprises et que Properce et Catulle sont un peu surprenants...). Mais, parmi les modernes, des noms d'humanistes retiennent l'attention : les italiens Ange Politien et Aide Manuce, des ecclésiastiques comme le pape Pie II (Piccolomini) et le cardinal Bembo, Guillaume Budé et Nostradamus, le Dictionnaire de Calepin, l'Utopie de Thomas More, diverses oeuvres de Juste-Lipse. Les jésuites Alberti et Rainaud, compatriotes de Gioffredo, sont également présents.



- les textes consacrés aux sciences et aux arts sont au nombre de 43 ou 9,14 %. A côté de grands classiques -les médecins Hippocrate et Gallien, le mathématicien Euclide, l'architecte Vitruve, l'alchimiste Zozyme- figurent une trentaine de volumes de la Renaissance et du XVIIe qui, comme les précédents, témoignent d'un bel éclectisme puisque les traités d'arithmétique et de chimie y voisinent avec ceux de botanique ou de minéralogie...

- 28 titres soit 5,95 % se rapportent au domaine de la géographie. Exception faite de Strabon et Ptolémée, il s'agit surtout d'itinéraires de voyages et de visites, de guides divers de quelques pays ou provinces d'Europe, voire de quelques grandes villes (Paris, Rome).

- enfin, et on n'en sera pas surpris compte tenu de la formation de Gioffredo, 23 manuels de droit soit 4,83 % dont émergent Justinien et le jurisconsulte milanais Alciat, le reste étant constitué par divers codes et textes de jurisprudence.

Au total, si l'on veut faire une rapide récapitulation, il ressort que pour vingt ouvrages qui figurent dans la bibliothèque, six concernent l'histoire et six la religion, quatre la littérature, deux les sciences et les arts, un la géographie et un enfin le droit. C'est là une collection d'humaniste -ou "d'honnête homme" puisque nous sommes au XVIIe siècle- qui correspond bien à ce que nous savons de la vie, des études, des activités, des curiosités de Gioffredo. Comme l'écrivit Brunetière à propos de celle de Bossuet, "une bibliothèque est révélatrice d'une nature d'esprit et d'une méthode de travail ; c'est un état d'esprit".

Parvenu au terme de cette mise au point qui, nous l'espérons, aura permis d'éclairer quelque peu une personnalité méconnue, qu'il nous soit permis d'exprimer un regret. A la suite de l'inventaire examiné ci-dessus, Jean-François Adrech fait consigner parmi les biens hérités un certain nombre de manuscrits, certains de l'abbé Gioffredo lui-même (celui de la future Storia, une Histoire de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare, des notes sur les pratiques médicales populaires), mais également celui de l'histoire de l'avocat Antoine Fighiera (décédé en 1643) et diverses liasses de pièces anciennes. Que sont devenus tous ces documents ?

Le texte d'Antoine Fighiera se trouvant aujourd'hui aux Archives de Turin, on a de bonnes raisons de penser que les autres papiers ont connu le même sort, sans doute vendus par les héritiers d'Adrech avec le manuscrit de la Storia en 1786. Si tel est bien le cas on ne peut que déplorer que ces pièces inédites demeurent en Piémont, peu utiles là-bas et peu accessibles aux chercheurs niçois. Il est de toute façon très regrettable que le rattachement de 1860 n'ait pas été accompagné d'un accord permettant le retour des archives de Gioffredo dans sa ville natale.

## NOTES

- (1) P. GIOFFREDO, *Storia delli Alpi Marittime*, Turin, 1839. La vie de Gioffredo est brièvement retracée pp. XVI à XXIII.
- (2) JB. TOSELLI, *Biographie niçoise ancienne et moderne*, Nice, 1860, pp. 326-333.
- (3) H. SAPPYA, *Les illustres niçois*, Pierre Gioffredo, in *Nice Historique*, 1898, pp. 42-44, 61-64, 76-79.
- (4) H. SAPPYA et A3. RANCE-BOURREY, traduction de *La Cité de Nice et Pierre Gioffredo*, Nice, 1912. Notes bio-bibliographiques pp. V à XVI.
- (5) G. BRES, *Note d'Archivio*, Nice, 1919. Voir notamment celle consacrée au siège de 1691, pp. 163-167.
- (6) G. DOUBLET, *Pierre Gioffredo*, in *Armanac Nissart*, 1921, pp. 35-80.
- (7) CA. FIGHIERA, *L'abbaye bénédictine de Saint Pons de Nice*, Nice, 1947, vol. I, pp. 49-81.
- (8) Qu'il nous soit permis de remercier Monsieur Fighiera, conservateur dû Musée Masséna et de la bibliothèque de Cessole, où toutes les oeuvres indiquées sont consultables, pour les conseils précieux et les éclaircissements qu'il nous a fournis tout au long de la préparation de notre exposé.
- (9) P. GIOFFREDO, *Epigrammata*, Turin, 1681, liv. 5, n° 108.
- (10) L'actuelle rue du Collet.
- (11) A.D., A. Mes, C 235, f 454. Texte commenté in G. Doublet, *op. cit.*, pp. 56-63.
- (12) Gioffredo se réserve toutefois une pension annuelle de 1750 livres sur les revenus de Notre Dame des Alpes.
- (13) *Relazione délie cose occorse durante l'assedio e resa primieramente di forti di Villafranca, Montalbano, San Ospicio, poi délie Citta' e castello di Nizza, nei mesi di marzo a aprile 1691*, Nice, 1691, 77 pages. Texte paru in *Nice Historique*, 1913, pp. 338-371. Traduction par SD. Costamagna in *Recherches régionales*, 1969, pp. 1-41.
- (14) Face à Joseph Brès qui considère l'oeuvre apocryphe (*op. cit.*), les arguments de Georges Doublet paraissent convaincants (*op. cit.*, pp. 72-74).
- (15) RD PETRI IOFFREDI, *Nicaea Civitas sacris monumentis illustrata*, Turin, 1658. Traduction des seuls prolégomènes par H. Sappia et A3. Rance-Bourrey, *op. cit.*
- (16) RD PETRI IOFFREDI, *Miscellanorum Epigrammatum libri*, Turin, 1681, 1 vol in 16, 242 p. Traduction des textes sur la région in P. GIRAUD, *Les Epigrammata de Pierre Gioffredo*, Nice, 1913, 28 p.
- (17) Il teste à Viliefranche en septembre 1732. Cf. A.D., A. Mes, C 348, f 226 à 228.
- (18) A.D., A. Mes, C 1457, f 331.
- (19) *Op. cit.*, p. VII.
- (20) *Op. cit.*, p. XIV.
- (21) *Op. Cit.*, p. 46 et p. 73.
- (22) A.D., A. Mes, C 1435, f 906 à 910. Inventaire publié par M. C-A. Fighiera, *op. cit.*, pp. 70-79.

**JEAN-CHARLES PASSERONI,  
PRETRE ET POETE  
DU HAUT PAYS NIÇOIS**

**par Henri COSTAHAGNA**

Jean-Charles Passeroni (1713-1803) est né dans un écart d'un hameau de Lantosque. Il fut ordonné prêtre à Nice en 1738 par Mgr Canton qui l'appréciait et voulait l'attacher au nouveau séminaire qu'il entendait fonder. Mais en fait, sa vie devait se dérouler à Milan où habitait son oncle. C'est déjà là qu'il avait fait ses études dans un collège de Jésuites. C'est dans cette ville qu'il retourna peu après son ordination et découvrit la poésie. Dès lors il allait s'y adonner. Ses écrits connurent un réel succès. Ce dernier lui valut d'être admis à l'académie des "Trasformati" puis à celle des Arcades. Des contemporains célèbres, Baretti, Beccaria, Imbonati, Parini, l'admiraient. De hautes personnalités, le nonce Lucini puis le comte de Firmian, entendirent le protéger. Mais il préférait garder son indépendance et vivre très simplement de l'honoraire de ses messes. Finalement, obligé d'accepter des pensions importantes de l'impératrice Marie-Thérèse puis de la République cisalpine, il les utilisa à des oeuvres charitables. Ses biographes citent de lui des traits édifiants, dignes d'un véritable saint : un jour il demanda à un ami quelle personne il pourrait bien soulager à l'aide d'une forte somme qu'il venait de recevoir : "Je ne connais personne de plus indigent, ni de plus honnête que vous" fut la réponse. Un soir, traversant un endroit isolé de Milan, il aperçut une cave abandonnée dont l'ouverture horizontale n'était plus protégée par une grille en pièces. Il s'assit à cet endroit et y passa la nuit pour éviter la chute d'un éventuel passant non averti. A plus de 80 ans, il allait encore, appuyé sur un bâton, chercher les aliments nécessaires à la frugale cuisine qu'il confectionnait lui-même.

Vrai prêtre et sage à la manière antique, c'est bien le portrait qu'il trace de lui-même, dans un passage du tome 1er de ses Rimes qui comportent dix volumes et sont dédiées au comte de Firmian.

- Non son Mercante, ne Dottor : son Chierico &  
 - Del vin, chôme" benoît a mens" ; imamorato non-sono e dalle Donne  
 Amour non cher.  
 D'honore, ne dis caricole curatif  
 Mai non-mi son.  
 Poverta non m'affligge- (Rime, I, p. 30)  
 je ne suis pas marchand ni docteur ; je suis clerc (prêtre)...  
 Du vin que je bois au réfectoire, je ne suis pas amoureux et je  
 ne réclame pas l'amour aux Dames  
 Je n'ai jamais recherché les charges ni les honneurs-  
 La pauvreté ne m'afflige pas.

Il affirme rechercher d'abord la véritable amitié, surtout possible entre prêtres, comme le prouvent les liens profonds qui l'unissent au prévôt Oldani. Car l'"ami-cissimus amico" ne peut être découvert parmi les gens mariés trop préoccupés de leurs épouses, ni chez les religieux qui pensent d'abord à leur couvent, ni dans le milieu des philosophes trop amants de la solitude, encore moins parmi les marchands, avides avant tout de gain. Cette amitié cléricale reste bien nécessaire au combat à mener contre les préjugés populaires.

Facciam vettere altrut, ehe non è veto  
 Quel pioverbio volgar, non men che sporco  
 Ch'usa la gente in nostro vitupéra  
 La quai dice che il Prête, è corne il porco,  
 Dal quai util non s'ha, che quando è morte (Rime, I, p. 29)  
 Montrons à autrui qu'il n'est pas vrai  
 Ce proverbe populaire autant que dégoûtant

Que citent les gens pour nous salir (en nous vitupérant)  
Lequel dit que le prêtre est comme le cochon,  
dont on ne retire aucun profit sinon lorsqu'il est mort.

Parce que les hommes d'église exhortent les fidèles à faire le bien, et dénoncent les vices, ils sont victimes de telles calomnies. Mais ils doivent continuer leur oeuvre :

A gridar contro i viz in sermon scioito  
Voî seguitate ; io predicando in rima (Rime, I, p. 29)  
Vous persévérez à dénoncer les vices en sermons  
non rimes ; et moi prêchant en vers...

Tout Passeroni est déjà dans ce seul passage et tous les caractères de sa poésie essentiellement personnelle et vivante, dont la verve fleure bon le terroir, à travers une langue italienne adroitement maniée. Son défaut évident s'appelle la prolixité : 101 chants et 11.097 octaves pour la vie de Ciceron, *Ii Cicerone* , feinte biographie, prétexte à de continuelles digressions. Il sait toutefois se moquer de lui-même, en trois vers savoureux :

Finiscila una volta, o cicalone,  
Manda a chiamare ormai la levatrice,  
E fa venire al monda Cicerone ! (*Il Cicerone*, I, canto secondo, p. 51)  
Arrêtes toi un peu, o bavard impénitent,  
envoie chercher à présent la saqe-femme  
et fais venir au monde Ciceron !

Mais en revanche, que de mérites sont à relever. Le premier réside dans un langage alerte, direct et spontané. Passeroni parle familièrement quand il écrit aux personnes à qui il s'adresse sans détour. En est témoin un autre passage des Rime dédié à la "Signora N.N."

...E in van mi dite, gentil Signora,  
O Passeroni scrivi, e lavora.  
10 vi rispondo : siate discreti,  
Passato è 'I tempo ;".  
Se io vi dices" : gentil Signora,  
Che già figlisste, figliate ancora,  
Probabiknente vot mi direste  
Quasi ptangendo con voci meste :  
Passato è 'i tempo;" (Rime, I, p. 216)  
En vain me dites vous, gente Dame,  
O Passeroni écris et travaille  
Je vous réponds : doucement,  
IL n'est plus temps (le temps en est passé) ;.  
Et si je vous disais, gente Dame,  
qui avez déjà enfanté, enfantez encore,  
probablement vous me répondriez,  
presqu'en pleurant, en termes attristés,  
il n'est plus temps;-.

Cette bonhomie très vivante parvient à une sagesse réaliste, d'une veine quasi médiévale dans le *Cicerone*. Le poète y cite maints dictons populaires:

Più non b M tempo che Berts filava (Cicerone, i, XV, p. 365)  
Lo so, ehe veramente di dir s'usa  
Quanto stesso proveibio in lingua tosca,  
Che non entrano mosche in bocca chiusa\_ (Cicerone, II, XXX, p. 347)  
Le temps n'est plus où Berthe filait  
Je sais que vraiment, on a l'habitude  
de citer ce proverbe en langue toscane,  
Que les mouches n'entrent point dans une bouche fermée...  
(Il faut savoir parler pour se défendre ou obtenir son droit)

Il dresse encore des portraits pittoresques. Ici, c'est l'intellectuel surmené, à force de se pencher sur sa table de travail.

Onde gu fuma il capo, come un fomo- (Cicerone, III, X, p. 267) Et donc sa tête fume comme un four...

Ailleurs, apparaît l'amoureux de la chasse et de la campagne dont l'auteur souligne les bienfaits : elle chasse la mélancolie et conserve la santé.

Mi piace con un bracco, andar a cacea  
Ben provisto di polvere, e di piombo  
E montre una pernice, o une beccacia,  
O una quaglia per aria fa un gran rombo- (Cicerone, I, XV, p. 339)  
Il me plait aller à ta chasse, accompagné d'un chien,  
Bien pourvu de poudre et de plomb,  
Alors qu'une perdrix, ou une bécasse,  
ou une caille fait grande rumeur dans les airs...

Mais la plume sait se faire beaucoup plus grinçante dans maints autres passages d'un poème qualifié de satirique. Toutefois, si Passeroni entend fustiger les moeurs de son temps sous couvert des vices de l'antiquité, il le fait sans méchanceté : "il mord et ne blesse pas". Vigoureusement, il dénonce les médecins insensés, prétendant guérir leurs clients grâce à force remèdes, tout en ignorant le principal d'entre eux accordé aux chrétiens.

\_ colla semplice astinenza\_  
... avec la simple abstinence

Reçoivent aussi leur volée de bois vert les parents trop crédules qui ne surveillent pas assez leurs enfants, ou encore les maris trop faibles envers leurs épouses

"E se porta una femmina per sei,  
Onogna, che ne spends atmen per trente  
Il povero marito a'giomi miei  
E poi la moglie non è mai contenta  
-Bisogna che l'adori, e la contempli!  
E che quasi le femalzi aitari, e templi (Cicerone, I, XV, p. 429)  
Si une femme en apporte pour six à son pauvre mari  
Il faut, de nos jours, que ce dernier en dépense pour trente  
Et pourtant l'épouse n'est jamais contente  
Il faut (de plus) qu'il l'adore, qu'il la contemple

et presque qu'il lui dresse des temples et des autels.

D'aucuns taxeront le bon abbé d'anti-féminisme, car il n'épargne guère le sexe opposé, accusé tour à tour de manquer de pudeur ou de retenue, d'entraîner les hommes aux jeux amoureux, surtout quand les dames sont enceintes (E che hanno i ventre quasi corne un tino...), d'être à l'origine de nombreuses querelles:

Due donne insieme star non ponno in pace  
E molto meno poi suocera, e nuora,  
Biasima l'una cio1, che all'altra piace,  
E Tuna la vuol dentro, e t'altra fuorn,  
Se l'una gride, Paîtra mai non tace,  
Si mandano a vicende alla makwa,  
Al bordello si mandano, aile forche  
Con paroiacce mal pesate e sporche (Cicérone, I, II, p. 40)  
Deux femmes ne peuvent vivre en paix  
Et encore moins belle-mère et belle-fille,  
L'une blâme ce qui plait à l'autre,  
Et l'une dit : dedans quand l'autre dit : dehors,  
Si l'une crie, l'autre ne reste pas muette pour autant,  
Elles se vouent (finalement) aux gémonies,  
S'envoient au diable, à la potence,  
Avec des gros mots irréflechis et orduriers

Et les manières hypocrites des dames de bonne société ne valent guère mieux que le style de la poissonnière ou de la harengère du peuple.

Si bacino, si mordono, ma i baci  
Sono tinti d'invidia, e son fallaci (Cicérone, I, IX, p. 219)  
Elles s'embrassent, elles se mordent, mais les baisers  
sont remplis d'envie et restent fallacieux

A tous ces travers, fait contraste l'attitude d'Elvia la mère de Cicéron. Discrète et réservée, elle sait se montrer adroite, ferme et efficace dans l'éducation de ce dernier. Car le but de Passeroni n'est pas de se borner à la satire négative, mais de bâtir en contraste un véritable traité des bonnes moeurs chrétiennes... Dans un important volume, Séraphin Paggi démontre que l'auteur a une intention pédagogique et veut dégager un programme d'éducation, tant privée que civique et avant tout morale. Nombre de points de vue y reflètent l'Academia degli Trasformati qui groupe alors l'élite des jeunes Milanais ouverts aux idées de progrès venues de France" (Jean Delumeau). Aussi Jean-Jacques Rousseau a-t-il dédié un article élogieux à la première partie de cette oeuvre dans le journal encyclopédique de Bouillon. Mais le bon abbé sait se garder de la "philosophie" dont il n'apprécie pas le caractère abstrait et systématique et dont il redoute les attaques anti-religieuses. "Les vices dominent là où manque la religion". Il reste, pour l'essentiel, dans la tradition italienne de la réforme catholique.

En fait, il semble préférer au rôle pénible mais nécessaire du censeur-éducateur les aimables délasséments d'une poésie plus fantaisiste et facétieuse, qualifiée de genre burlesque. A la suite de la mort de son chat (mais encore peut-être celui de Baiestrieri)

-crie a precipizio  
Da un tetto cadde, e su le piètre ruppesi  
Il muso,- (Lagrima in morte di un gatto, VI)  
Qui tomba à pic d'un toit, et sur les pierres se rompit  
le museau.

Il aurait reçu tant d'écrits consolateurs de ses amis poètes qu'il fut obligé d'en faire un recueil et de le donner à imprimer, car cette mince affaire avait eu un grand retentissement dans Milan !

Bien entendu, il faut parier que le véritable auteur de ces lagrima in morte di un gatto, c'est le malicieux Passeroni ; il en annonce d'ailleurs la vraie couleur :

-Se al titola guardate, sono lagrima ;  
Ma se guardate poi per entra a l'opéra  
Altro non sono che motti, e facezie  
Che s'usan fra gli onesti, e nobili uomini  
Per alleviarsi da cure più série-  
Si canta in esao sol per passatempo  
Un gatto di sua età morto nel flore  
Da gente allegra, a cui place il buon tempo,  
E in Italia non fu tanto rumore,  
Ne tai cose si scrissero nel tempo  
Che mori Carlo Magno Imperadore (Ibidem, VI + Exergue)  
Si vous vous arrêtez au titre, il est question de larmes ;  
Mais si vous pénétrez dans l'oeuvre  
Vous n'y trouverez que bons mots et facéties  
qu'utilisent les gens nobles et cultivés,  
pour rendre plus légers d'autres soucis plus graves  
Un chat mort dans la fleur de l'âge  
Est chanté en lui (cet ouvrage), à titre de simple passe-temps  
Par une joyeuse compagnie qui aime le bon temps  
Et il n'y eut pas en Italie telle rumeur,  
et on n'y écrivit pas des choses semblables au moment  
de la mort de l'empereur Charlemagne.

Dans toute une série de sonnets, l'écrivain joue sur l'antithèse opposant de dythirambiques déclamations à l'antique et la banalité, voire la trivialité des faits réels. Ce qui lui permet de décocher le dernier vers ou l'ultime tercet d'une manière imprévue et fort comique.

Ainsi, l'écrit de Joseph Baretti de Turin imagine que si l'on prenait tous les plus grands poètes du monde et qu'on en extrayait le meilleur au travers d'un alambic, ce dernier ne serait pas digne de versifier sur cette mort.

Poichè quest'era un Gatto  
Che si potea dur Gatto veramente  
E chi dice il contrario se ne mente (Lagrima, p. 2)  
Parce qu'il était un Chat  
Que l'an pouvait appeler le Chat par excellence



Et qui dit le contraire en a menti  
Une autre page, émanant soi-disant du même ami, commence solennellement  
et d'ailleurs fort poétiquement :  
Era di notte, e pareva di giorno  
Che chiaramente splendeva la Luna,  
e il Gatto non trovando pace alcuna  
Sul tetto nuzial facea ritomo...

C'était la nuit et on se serait cru en plein jour  
Tant la clarté lunaire resplendissait,  
Et le Chat ne pouvant trouver la paix  
Était retourné sur le toit nuptial...  
Hélas, la chute entraîne sa mort, bouleverse Milan ; et son maître, inconsolable, lui  
érige un catafalque. Et voici la conclusion :

-E un mese è stato in letto  
Senza poter mangiare per gran pena,  
Eccetto l'ora di pranzo, e di cens ! (Lagrime, p. 197)  
"Et il est resté au lit un mois entier,  
sans pouvoir manger à cause de son immense douleur,  
excepté à l'heure du déjeuner, et du dîner.

Dominique Balestrieri (?), lui s'en prend emphatiquement à l'amour  
Sia maladetta la mala tortura,  
Anzi sia maladetto Amor, ehe in pena,  
Tienm.  
Sors maudit le mauvais sort,  
Et bien plutôt soit maudit l'Amour, qui me tient  
enchaîné dans la peine"

Au début, il s'agit de l'amour humain des femmes, belles ou laides  
ehe in fe dî D" più non mi coqlieranno-  
Qui, j'en atteste ma foi à Dieu, ne m'attraperont plus".

mais ensuite il est question d'  
Amor fu, ehe lo trasse a mio diapetto  
Da Madama la Gatta, che ansiosa  
sul noto l'attendes comodo tetto- Alfin l'ha morto quel crudete Amore :  
impara a le tue spese, o Passegiro\_ (Lagrime, p. 3)

Ce fut l'Amour qui a mon grand dépit l'attira vers Madame la Chatte, qui impatiente  
l'attendait sur leur habituel et confortable toit... Finalement, ce cruel Amour l'a tué Apprends  
cette leçon à tes dépens, O Passager !

Et Passeroni, cette fois présent personnellement, peut écrire :

Io vivo, io parlo, e non mi sono accorto,  
Che tempo è di finir vita, e parole ?

Così Tancredi di ferirsi in alto

A Clorinda dicea, che non l'udiva ;  
Tancredi è il Balestrier, Clorinda il Gatto

Je vis, je parle et je ne me suis pas encore aperçu , qu'il est temps de finir de vivre et de parler ?

Ainsi Tancredi, sur le point de se blesser mortellement s'adressait à Clorinde qui ne pouvait l'entendre ; Tancredi c'est le Balestrier, Clorinde le Chat '.

Le délicieux sonnet, attribué au père Antoine-Marie Perotti, carmélitain bolonais, annonce déjà le fabuliste :

Un Gatto, guardian de la cucina,  
A cui gli stessi polii erano cari,  
Fini' rapidamenti i giorni avari,  
Perseguitando vergine gattina.

Correva dietro lei sera, e mattina  
Col pelo rabbussatto, e cresse nari ;  
Ma a piombo cadde alfin da i patri lari ;  
Gnao fè tre volte con ta testa china,  
L'ambasciador de'topi era in aguato,  
E vide die la novella in pieu Senate  
E uniti poi in un granajo eletto,  
Di secche noci, e di formaggia grato  
Fecero i topi un general banchetto (Lagrime, p. 108)

Un Chat, gardien de la cuisine,  
et qui se montrait plein d'égards pour les poulets eux-mêmes,  
Finit brutalement des jours trop courts,  
En poursuivant une jeune chatte vierge.  
Il lui courait derrière soir et matin  
Le poil ébouriffé et les narines frémissantes ;  
Mais il tomba comme une pierre du domaine paternel  
Miaou fit-il, trois fois, la tête inclinée,  
L'ambassadeur des rats qui était aux aguets,  
le vit chuter du toit,  
Et en donna la nouvelle en plein Sénat.  
Alors les rats, réunis dans un grenier d'élection,  
Rempli de noix sèches et de fromage de choix,  
Y tinrent un banquet général.

En effet, c'est dans les sept volumes de ses Favole esopiane que Jean-Charles Passeroni excelle. Ils en font le La Fontaine niçois. Peut-être a-t-il connu les écrits de son illustre prédécesseur. Les thèmes sont souvent identiques: l'aigle et le paon, le lion et le renard, la fourmi et la colombe, le vieux et la mort, le renard et le loup, le lion et l'âne, le loup et l'agneau, la cigale le grillon et la fourmi. Mais n'ont-ils pas une source commune ? Toutefois le style est très différent comme le démontrent amplement les deux derniers récits. Dans l'ultime, l'abbé poète met en scène dans une longue fable, trois et non deux animaux :

La Cicala aveva eletta  
Per sua sede un'alta vetta  
D'un opaco steril orno,  
Al cui piè faceva soggiorno  
Un vivace grillo, il quale  
Faceva sempre carnovale.  
Posto aveva poco lontana  
La Formica sua tana ;

La cigale avait choisi pour demeure,  
Le sommet d'un orne épais et sans fleur,  
au pied duquel un vivant grillon,  
Menait sans cesse joyeuse vie.  
La fourmi avait élu domicile  
à une faible distance (de l'arbre)

Passerons développons à sa façon vivante et familière les dialogues qu'échangent ces bêtes:

...Comare,  
Quel tuo tanto faticare  
Non puo' farti altro che maie,  
E condurti allô apedale :  
Datti abneno un giorno, o duoi  
Di buan tempo, e stà con noi ;  
Tal risposta la Formica  
Diede loro : dir si suole  
Che la testa a quel non duole,  
Che non chiesto altrui consiglia  
Lo son madre di famiglia,  
E di grano, ed altre cose  
Alla vita bisognose  
La magione or mi provvedo.  
Verrà toato, io lo pravedo,  
Il mal tempo ; e chi di state  
Le lunghissime giornate  
Passa in ozio, quando viene  
Il rio verno, è sempre in pene.  
Or tu dunque stentar vuoi,  
Per timor di atentar poi ?  
Le rispose la Cicala  
Che cantando se la sciala.

Puo' almen dir questa parota :  
Se'l destin canota pot sempre,  
lo stentato non ho sempre :  
Cosi' fa mio sozio...

Commère,  
Toute cette fatigue que tu t'imposes,  
Ne peut que te faire du mal

Et te conduire à l'hôpital :  
 Donnes-toi au moins un jour ou deux  
 De bon temps et restes avec nous ;  
 La fourmi leur répondit :  
 On dit, habituellement, que la tête ne fait pas mal  
 A celui qui ne réclame aucun conseil d'autrui.  
 Je suis mère de famille  
 Et de blé et d'autres choses nécessaires à la vie,  
 Je pourvois ma maison.  
 Le mauvais temps arrivera promptement,  
 Je le prévois. Et qui passe  
 Les très longues journées d'été  
 Dans la paresse, quand survient  
 Le méchant hiver, est toujours dans la peine.  
 Or, toi, tu veux donc te priver maintenant,  
 Par crainte de devoir te priver par la suite ?  
 Lui répond la cigale  
 Qui se laisse vivre en chantant.  
 Moi, je peux au moins dire ceci  
 S'il est vrai que le destin est toujours changeant,  
 Je ne me serais privé de rien :  
 Ainsi que mon compagnon...

Mais à la fin, l'hiver arrive :

Gia la neve è alla montagna  
 Gia spoqliata è la campagna  
 La Cicala piti non canta...  
 Déjà la neige recouvre la montagne,  
 Déjà la campagne est dépouillée,  
 La cigale ne chante plus...

Et les deux insoucians, affamés, abandonnés de tous, meurent ensemble en chemin, avant d'avoir rejoint la prudente fourmi pour la supplier de les aider :

...e vi sovvegna,  
 Che il lavor chi aborre, e sdegna,  
 E col grillo, e colla pazza  
 Sua compagna si solazza  
 Follemente in giovinezza  
 Passa mal la sua vecchiezza (Favole esopiane, I, p. 97 à 101)  
 -Et souvenez-vous  
 Que celui qui déteste et méprise le travail,  
 Et comme le grillon et sa folle  
 Compagne, prend éperduement du bon temps  
 Durant sa jeunesse,  
 Passe mal l'âge de sa vieillesse.

Moins construit, moins maîtrisé et sans doute moins poétique par rapport à la fable de La Fontaine, le récit passeronien est aussi vivant et plus réaliste que ce dernier. Il atteint

d'ailleurs à une puissance dramatique supérieure dans "le loup et l'agneau", composition cette fois très ramassée où l'auteur utilise habilement les enjambements, selon son habitude, et joue sur la double signification du terme rio : ruisseau et méchant.

All'Agnel, mi turbi il rio  
Disse un Lupo ; non puo' stare,  
El rispose : al'labbro mio  
Dal tua scendon te acque chiare.  
Son sei mesi, kiiquo, e rio  
Che m'avesti ad oltreggiare :  
Nato ancora non era, ond'io  
Nessun mal ti potea fare.  
Fu tuo Padre, in atta truce  
Disse il Lupo ; e l'Agno a brani  
Fe, che in van discolpe adduce.  
Ne. rio Lupo i prepotenti,  
lo ravviso empi inumani ;  
E l'Agnel son gl'innceenti,  
Che impotent"  
A résistera al piú forte  
Son condotti a ingiusta morte. (Favole esopiane, I, p. 163)

Tu me troubles le ruisseau,  
Disait un loup à l'agneau ; cela est impossible  
lui répondit-il : de tes lèvres aux miennes descendent  
les eaux claires.

Cela fait six mois, inique et méchant  
Que tu m'outrages (de cette manière)  
Mais je n'étais pas encore né, donc  
aucun mal je ne pouvais (alors) te faire.  
C'était ton père, répliqua le loup  
D'un ton cruel ; et il mit en pièces  
L'agneau, qui vainement apportait les preuves de son innocence.  
Dans ce loup cruel, je reconnais  
Les tyrans barbares et inhumains.  
Et l'agneau représente les innocents  
Qui, incapables de résister au plus fort,  
Sont conduits à une injuste mort.

Finalement, Passeroni parvient à une véritable originalité, dans le genre, avec la fable de l'épouse et du mari. Elle rassemble, comme en un bouquet tous les thèmes chers à ses autres oeuvres. Un mari dont l'haleine puait le vin, le beurre ranci, voire la mort mais qui, habitué, ne s'en rendait pas compte, fut averti adroitement de ce travers par un ami. Aussitôt il chercha querelle à sa femme, lui reprochant de ne point l'avoir prévenu avant. Mais elle, pure simple, innocente, lui répondit qu'elle croyait cette mauvaise odeur commune à tous les hommes, n'en ayant jamais approché un seul autre que son mari à moins de six brasses !

-Sapeva ella senza fallo  
Chè l'onor came il cristallo.

Il quai è si delicato,  
Che s'appanna anche col fiato :

E ogni donna a mio parere,  
Qggi giorno, ha da tenere  
Per Serbarsi intatta, e enta,  
Tal misura, se pur basta ! (Favole, III, p. 158)

...Elle savait sans erreur  
Que l'honneur est comme le cristal  
Lequel est si délicat  
Que le souffle suffit à tenir :

Et chaque dame, à mon avis,  
Au jour d'aujourd'hui, doit respecter  
Une telle mesure  
Pour demeurer intacte et chaste,  
Si toutefois elle suffit !

Mais Passeroni, défenseur en théorie comme en pratique de la langue toscane et de la mission civilisatrice de l'Italie, n'a-t-il pas oublié son Comté natal ? Assurément non ! Il en conserve la mentalité caractéristique, par son esprit traditionnel et ouvert, réaliste comme imaginaire, populaire tout en étant éclairé. D'ailleurs, Risso, dans son Nouveau guide des étrangers a publié un poème nissart : *Consert dei Passeron per Passerai*, dont voici le neuvième huitain

Tu che cantes cour fa fret  
DMre lo giardin embau ventre vueil,  
Toumeten en lo desert  
Non veni' n'embrouglia sto doux consert  
Embe la tieu canson,  
Sauvage Passeron,  
Aissi' non canta plus,  
E va", vaiti escondre dintr'un pertus.

Toi qui chantes quand il fait froid  
Dans le jardin, le ventre vide ;  
Retournes dans le désert  
Ne viens pas perturber ce doux concert  
(celui des oiseaux décrits précédemment à travers tous leurs genres)  
Avec ta chanson,  
Sauvage Passeron  
Ainsi ne chantes plus  
Et vas, vas te cacher dans un trou.

C'est sur cette dernière pirouette que nous quitterons le bon abbé Passeroni. Homme de conviction, indépendant et original, il sut dire de manière agréable et coulante, sans avoir l'air d'y toucher, des vérités profondes, pas toujours faciles à entendre, en tirant de son trésor l'ancien et le nouveau. En lui, le prêtre et le poète sont inséparables. Ils font honneur à ce pays niçois comme à l'humanité et méritent bien d'être redécouverts.

## SOURCES ET ELEMENTS DE BIOGRAPHIE-BIBLIOGRAPHIE

- PASSERONI (Gian Carlo), Lagrime in morte di un gatto,... 1741, I vol. Idem, II Cicerone-Poema, Milano. Agnelli, 1774, 6 vol. Idem, Rime, Milano. Agnelli, 1775, 10 vol. Idem, Favole Esopiane. Milano, Galeazzi, 1780, 7 vol. (à la Bibliothèque de Cessole, Nice)

- MICHAUD (L.-G.), Biographie universelle ancienne et moderne. Paris, 1823, tome 33, p. 102.

- TOSELLI (J.-B.), Biographie ancienne et moderne ou dictionnaire historique de tous les hommes qui se sont faits remarquer par leurs écrits, leurs talents, leurs mérites et leurs erreurs dans la ville et le comté de Nice. Nice, 1860, tome II, p. 130 à 137.

- Enciclopedia Italiana. Trêves-Treccani-Tummineili, 1932, vol. XXVI, p. 464.

- La grande Encyclopédie : inventaire raisonné des sciences, lettres et des arts, Larousse,..., tome XXVI, p. 59.

- Grand Larousse encyclopédique, tome huitième, 1963. "Passeroni (Gian Carlo) poète italien (Nice 1713-Milan 1803). Il est l'auteur d'un poème en cent chants:

Cicéron (1755-1774) où il fait la satire des moeurs corrompues de son temps et de Fables ésopiennes (1779-1788)".

- VAN TIEGHEM (PH.), Dictionnaire des littératures. 1968, tome troisième.

- GASIGLIA (Roger et Rémy), BARNOIN (Michel), Anthologie sonore de la littérature nissarde. Livret et cassette. Nice, C.R.D.P., 1983, p. 41, 42, 43.

- BLONCOURT-HERSELIN (3.) et DURAND (P.-H.), Les auteurs italiens. Nancy, Bordas, 1967.

- PAGGI (Serafino), II Cicerone di Gian Carlo Passeroni. Città di Castello, 1912, p. 83 à 90 et 272 à 286.

N.B. Les traductions italiennes ont été établies avec la collaboration de Madame MARIA, professeur agrégé d'italien au lycée Masséna de Nice.

Le Cicerone contient six vers niçois cités par J.B. TOSELLI dans son Rapport d'une conversation sur le Dialecte niçois :

Giancarlo, (mi padre) mi dicea, "rien vales gaire,  
La rajola ti plas, ti plas lou veire :  
Auras togior, e tu men has ben l'aire,  
Delta mainao plu che non has del preire :  
Mai non fares, e te to di ton paire,  
Treo d'onor ni a San Carlo, ni a San Peire"  
E altre case dicea con facil metro,  
Ed una rima altro tenea dietro.

Comme il l'affirme peu après, Passeroni a trouvé dans son père un véritable maître dont il a hérité l'humour et l'aptitude à versifier.

# **LOUIS GENARI (1871-1951)**

**par Francis GAG**



C'est en 1951 que disparut celui dont Monsieur Joseph Giordan, le regretté président de l'Académia Nissarda a pu déclarer "qu'il demeurera comme le meilleur, le plus authentique poète qui, jusqu'à ce jour, ait chanté dans la langue du Comté".

Louis Genari naquit à Nice, le 21 mars 1871. Son père était originaire d'Ilonse et sa mère de Tende.

Après des études au lycée de Nice, nous dit Félix Bianchi dans sa préface au Recueil des Chansons Niçoises de L. Genari publié chez Delrieu en 195V, Genari s'inscrit à la Faculté d'Aix-en-Provence. Il y rencontre et y fréquente les jeunes hommes, particulièrement Maurice André, qui fonderont plus tard la revue Le Feu.

Dès la Faculté, son sens poétique inné, sa sensibilité délicate dictent à l'étudiant ce sonnet sur Les Chèvres d'Aix où se révèle une maîtrise certaine.

Pour vendre votre lait aux clients réguliers,  
Deux fois par jour, le maître, à la ville vous mène.  
Au soir, le soleil large incendiant la plaine  
D'où rentrent les agneaux et les rudes béliers,  
Vous allez par les vieux carrefours familiers,  
Et vous nous apportez, à cette heure sereine,  
Le grand calme des champs avec l'odeur de laine  
Et tous les sons lointains pendus à vos colliers.  
A l'aube, vous partez reclochetant encore,  
Bonnes chèvres du soir, maintenant, à l'aurore  
Vous versez un lait pur, doux comme le matin  
En tintinnabulant comme à des épousailles ;  
Et, lorsque vous passez, je m'éveille soudain  
Au carillon joyeux et clair de vos sonnailles.

Ce sonnet, véritable morceau d'anthologie, passant de bouche en bouche, est bientôt connu de toute la jeunesse des écoles. Il lui vaut une auréole de poète. Elle lui restera toute la vie.

De retour à Nice L. Genari s'inscrit au Barreau en 1892.

Il exercera sa profession pendant cinquante-deux années, avec une compétence, un désintéressement, une douceur de caractère, une compassion pour les humbles et les déshérités qui n'auront d'égales que sa modestie.

En 1923, ses confrères, voulant que le plus modeste soit aussi le plus digne, l'élèvent au bâtonnat.

Mais sous la toge, le poète veillait.

En 1902, il publie, avec un ami, Henri Giraud, une plaquette intitulée Vieux Vers.

La part de Louis Genari, outre les Chèvres d'Aix est représentée par des sonnets, en alexandrins classiques que lui inspire l'amour.

Pour ma part, ma préférence va à un poème dont je ne serais point étonné qu'il lui ait été inspiré par Ilonse, ce curieux village où naquit son père et où, bien que n'y possédant rien, il ne retournait jamais sans un secret battement de coeur.

### Le Village

Ayant clos ses mornes yeux d'or,  
Pendant que hullule un hibou  
Le village triste s'endort  
Et dort, sous la lune, debout.

Mais il est si vieux, si peu sûr,  
Qu'il tremble en le vent qui bruit  
Et vers l'abîme, dans la nuit,  
Chancelle comme un pan de mur.

Au jour, il paraissait hardi  
Sans peur d'être monté si haut,  
Et jetait ses cris à l'écho ;  
Au soir, il s'affaise alourdi.

Cassé, puis, s'entr'ouvre et, sans cris,  
S'écroule en un brusque trépas :  
Blanc nuage qui vient d'en bas,  
Son âme s'enfuit des débris.

Or, voici qu'un jour, ce poète de langue française, si richement doué se tourna vers la chanson niçoise, attiré par elle au point de lui consacrer les trente dernières années de sa vie. Comment cela se fit-il ?

Je possède de lui ces quelques lignes, écrites de sa main, où sont précisées les circonstances qui le décidèrent à se lancer dans cette voie.

"Ayant toujours eu le goût de la poésie et de la chanson ainsi que des choses locales, j'ai été amené à composer mes chansons en constatant que la prétendue rénovation des traditions du mois de mai n'avait plus aucun rapport avec nos anciennes rondes. J'ai voulu lutter contre la déformation, aussi bien de leurs paroles que de leurs airs, lutter aussi contre la vulgarité et même la grossièreté de certaines nouveautés ; enrichir le répertoire qui ne disposait, faute de reconstitution, que d'un nombre restreint de chansons anciennes.

Au moment où j'étais ainsi préoccupé d'une nouvelle impulsion à donner au chant populaire, l'existence du Théâtre de Barba Martin, renouvelant lui-même la scène niçoise, m'a incité à mettre sous les yeux du public, au lieu d'attendre la saison propice et de les donner sur la place publique, une partie déjà importante de ces compositions.

Ainsi, la rénovation du Théâtre Niçois, suivie de la constitution du Théâtre de Francis Gag, m'ont permis de mener à bien l'oeuvre d'assainissement et d'enrichissement à laquelle je n'ai cessé de me consacrer".

Voilà qui nous fixe, très exactement, sur le but poursuivi par Louis Genari.

Le sévère jugement qu'il porta, en son temps, sur la regrettable façon dont se déroulaient les fêtes de "Mai", n'étonnera pas ceux, parmi les vieux Niçois, qui eurent l'occasion de le déplorer tout comme le fit Louis Genari.

La tradition des "mais", pour nous en référer à l'appréciation sévère de M. Jean Médecin, notre regretté maire, était devenue une entreprise commerciale de bas étage, prise en main par quelques patrons de bistrot, liée à des fantomatiques comités de quartier, lesquels se souciaient du respect des coutumes comme de leur première paire de bottines. Chaque soir, sur un carrefour ou sur une placette, des couples rassemblés sous un motif de carton pâte, dansait aux sons d'un orchestre de bal musette ou de jazz.

Par moments, un danseur ou un musicien se croyait obligé, pour fournir la note locale, d'entonner le refrain du Festin de li verna qui rimait inévitablement avec le pitoyable, autant qu'incompréhensible, chican de U lanterna, lorsque ce n'étaient pas les couplets d'une trivalité niaise plaqués sur l'air de Calant de Villafranca.

Ainsi exploitée, la tradition des "mais" avait perdu sa raison d'être, le côté allègre et familier qui en faisait le charme.

Ainsi en jugea M. Jean Médecin, qui décida que la Fête des Mais, reprise en mains, renouvée, aurait désormais pour cadre le Jardin des Arènes, authentique morceau de campagne niçoise miraculeusement préservé sur la colline de Cimiez.

Là, dimanche après dimanche, durant tout le mois, une jeunesse exubérante, portant fièrement le costume d'autrefois, chante et danse sous les oliviers, les rondes du pays niçois remises à l'honneur.

Ainsi la Fête des Mais redevint ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être ; elle retrouva son véritable sens, sa raison d'être : elle est la fête du Renouveau, le Renouveau n'étant autre chose qu'un perpétuel retour aux sources.

Et les chansons de Mai de Louis Genari, extrêmement diverses de ton et de forme, transposent à merveille la fraîcheur de sentiment de ceux et de celle qui "tournent le Mai". En voici un témoignage dans ce ravissant Mai de li couloumba qui nous invite à la danse.

Au bèu Mai, Couloumba (bis)  
En passant arrestas-vous !  
Coun'un sulre nidou  
Aquí li v'envidon  
Mille rosa, mîle flour (bis)  
Rou - ou - ou - ou ! (ter)  
Cocou ! (ter)  
Rou - ou - ou - ou ! (ter)  
Cocou !

Blanqui tourdorella : (bis)  
Séna crèta, belas-vous !  
Lou printèmp coumanda  
Li canoun, li landa  
E li vouostri douci amour : (bis)  
Rou - ou - ou - ou : (ter)  
Cocou : (ter)  
Rou - ou - ou - ou : (ter)  
Cocou :

ou bien encore ce malicieux marivaudage de deux amoureux dans *Lou Mai dei Calignaire* :

Bouonjour, Madoumaiseleta,  
Sis bella que noun sai  
'Stou sèra, sus la placeta,  
V'aspèri per lou mai

Noun, noun, Moussò lou calignaire  
Segur, li pourrai pas balè  
Se noun demanda à ma maire  
Que li mi laisse anà !

II

Perqué voulès que lou digui ?  
Pourria refusà :  
Ensen'mé li vouostri amigui  
Poudès bèn v'amusà

Scuses, Moussò lou calignaire,  
Se noun poudi vous contentè  
Lou li a recommandat moun paire  
La farai pas cridè.

Le dialogue se poursuit ainsi durant quelques couplets, au bout desquels, le jeune homme, s'enhardissant, dira à la belle :

Dounas-mi vouostre maneta,  
Pèr toujour la tendrai !  
Li feu'na grossa baieta  
E'stou sera encà mai !

à quoi, la fillette fûtée, dans un éclat de rire répond :

Poudès, Moussò lou calignaire  
Que tant, pèr ensèn s'atrouvè  
Dèjà n'ei parlat à ma maire  
Pouren cantè, balè !

Plaisantes également à entendre sont les naïves confidences échangées dans *Sus lou prat* par trois jeunes filles rassemblées autour de l'arbre de Mai :

Couma es belle ancuei la campagne !  
Lou printemps a touti coulour !  
Pas 'n boussoun e pas 'na baragna,  
Que noun respandisse de mille flour !  
- N'i a pèr l'autè e la preguèra !  
- N'i a pèr lou Mai e la carrièra !  
- Pèr la chambreta pantaièra !  
Tra la la la, la, la, etc...

II

- Es vengut lou mièu calignaire  
A maiour, gracioun e béu  
E m'a dich, denant paire et maire ;  
Que m'espouserà pèr lou mès nouveù !  
En lou mièu couor que contentesse !  
- D'un lonc bouonur cara proumessa !  
- E per nautre que d'alegresa !  
Tra la la la, la la la, etc...

III

- Lou jouinome que tant m'espera  
Quora souorti de l'atelié  
M'a jurat, su fin, l'autre séra  
Un amour fedel e qu'es lou premié !  
Couma èra douc lou sibu longage !  
- Pèr l'aveni, precieus gage !  
- Sigue sempre amoureux e sage !  
Tra la la la, la la la, etc...

IV

- Sibu encara trou pichouneta  
Pèr avé finda un amoureux !  
Ma vèn un jove a la Bèta  
E de li mi veire a un souris urous !  
Ah ! se pouquessi un jour l'entendre !  
- Tant mignoun couor es orchè tendre !  
- Ma lèu, lèu, li pourras pretendre !  
Tra la la la, la la la, etc...

V

Ah, belessa de la campagne !  
En lou prat de touti coulour,  
Ai boussoun, couma a li baragna  
Cuihèn touti fresqui un mououn de flour !  
- N'i a pèr l'autè e la preguèra !  
- N'i a pèr lou Mai e la carrièra !  
- Pèr la chambretta pantaièra !  
Tra la la la, la la la, etc...

Mais les chansons de Mai ne furent que le point de départ d'une production qui allait augmentant, s'enrichissant, jour après jour, constituant ainsi oeuvre dont l'importance devait être soulignée, en son temps, par Joseph Uld qui, dans la revue latine Dante, portera ce jugement clairvoyant :

"Tout en conservant le fond caustique et cette allégresse riieuse et saine qui sont le propre du parler niçois, Louis Genari a introduit dans ses diverses compositions un sens aigu de l'observation, une finesse de sentiments, une touche poétique qui n'appartiennent qu'à lui.

Utilisant, les thèmes du terroir, il en exalte les beautés et fait revivre les types caractéristiques de son pays. Il a fait plus encore : il s'est imposé -et il y a parfaitement réussi- de composer les airs qui accompagnent chacune de ses chansons. Ainsi, par les soins de Louis Genari, le patrimoine dialectal niçois se trouve-t-il enrichi d'une centaine d'oeuvres qui méritent de demeurer et qui demeureront".

Et mon vieil ami le majorai Barthélémy Taladoire, alors professeur à la Faculté de Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence, au cours d'une conférence qu'il fit au O.U.M., dans le cadre des manifestations du Centenaire du Rattachement de Nice à la France, ne craignit pas d'affirmer:

"Louis Genari a composé une suite de chansons qui comptent parmi les modèles du genre, en même temps qu'elles alimentent, par vingt filets divers, la source originelle, le courant vivace du théâtre populaire".

De ce foisonnement d'idées, de cette richesse de production, en définitive, c'est bien le théâtre niçois qui devait être le premier bénéficiaire.

Je me souviendrai toute ma vie du ravissement qui s'empara de nous, le soir où, pianotant d'un doigt malhabile, chantonnant d'une curieuse voix de fausset, Louis Genari nous offrit, pour la première fois, sa gerbe de chansons. C'était en 1929. Il y avait là Gustave-Adolphe Mossa qui présidait aux destinées du Théâtre de Barba Martin, fondé par lui, et dont je faisais partie alors, Guillaume Boréa, le conservateur du Musée Masséna et le compositeur Emile Rostan qui, durant 25 ans, nota et harmonisa les airs que lui apportait son voisin de palier. Les deux hommes en effet, habitaient le même immeuble, l'un y possédant son cabinet d'avocat et l'autre son étude d'huissier. Hé oui, ce musicien averti, ce peintre de grand talent, ce perpétuel rêveur était huissier, mais un huissier au coeur tendre qui, s'efforçant d'atténuer les rigueurs d'une charge si totalement contraire à son tempérament, venait discrètement en aide à ceux contre qui il avait dû requérir.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, Louis Genari était très près de son ami Rostan, lui qui dépensait des trésors de patience, d'ingéniosité pour rapprocher les parties en présence, afin d'éviter les procès ruineux, générateurs de rancoeurs, de discordes et de haines, lui dont les cartons contenaient autant de brouillons de chansons nouvelles que de dossiers d'affaires, lui qui, à tous les papiers timbrés du monde, eussent-ils dû lui procurer la fortune et les honneurs, préférait une simple feuille de papier blanc, sitôt couverte de rimes et de notes.

"Chacune des chansons de Louis Genari est un petit chef-d'oeuvre", affirme Nouno Judlin dans le cadre d'une remarquable étude consacrée au Théâtre dialectal niçois.

Et Nouno Judlin d'ajouter :

"Maître Genari sait trouver dans un tour qui n'est qu'à lui, pour exprimer l'amour de la terre, de la patrie, de l'enfant, une force, une chaleur une fraîcheur étonnantes. Il parle comme les enfants, aux choses, aux rais de lune, aux fleurs de mai, aux beignets qui dorent dans la poêle... Il n'est pas jusqu'à la tendresse du paysan pour son âne et pour sa bouteille qu'il ne sente avec une profonde humanité".

Jugez-en :

### Lu doui aé

Refrain Couma agué de Bertoumibu  
Ai un aé, ai un aé  
Ma lou siéu es pas lou miéu,  
E lou miéu es pas lou siéu :

I

An loui doui la meme couha :  
Una e un, aco fa doui !  
Viéston lou meme pel gris :  
Per la divisa tambèn li fa bis.  
An parler! li aurilha  
E lu meme pichin pèn :  
Aco fa vubch quours si trovon ensèn.

Refrain...

II

Pèr puda o pèr valèra  
S'amèsson parié, testèra,  
Cascavéu em'su poumpou !  
Dintre l'estable on lou meme belouin !  
Devé lou best cadun aude  
E de pourtà, sèrsa ajuda,  
Carja, beriou o fai !  
An pou parera dou meme travai !

Refrain...

III

Quours un raïs, l'autre raïs  
Mastègon la meme pais  
E'n la marrida amoun  
Un pou de bouca'mb'un pou de peloun !  
Meme beriéu sus l'esquina,  
Espetègon un oudou fina :  
Faiou, cougourda, raïn  
Tant li emplisson lu meme gourbin !

Refrain...

IV

Ma, se quaucun mi demanda  
De croumpè lou miéu rousin,  
Li diéu, sèrsa fa de lands :  
"Li a souu fraire en lou cal dou vesin.  
Bèn que viéi me proun de vici,  
Tant es brave e fa servici,  
Qu'en lou vendènt, paure o ric,  
Mi sembleria que pèrdi un amic !"

Refrain...

## V

Aquesta cançon v'empare  
Que, bèn que noun sique rare,  
Cèn qu'ès vouostre a quucarèn  
De mai dou rèssta qu'en lou couor vous ten !  
Mouetra, fusiéu o pipeta,  
Aé, sauma, o fremeneta  
Lu cœu saupre bèn tratà  
E soubre tout, à degun lu prestà !

*Refrain*

La qualité des oeuvres de Louis Genari fut une révélation. Ce dialecte dont beaucoup de ceux qui l'employaient -et non des moindres- allaient affirmant "qu'il ne pourrait jamais prétendre à autre chose qu'à manier la gaudriole, à chanter les plaisirs de la table, les grosses joies du festin et à provoquer les rires des banqueteurs sous les tonnelles", Louis Genari démontra, magistralement qu'il était apte à exprimer les sentiments les plus riches, les plus nobles, les plus délicats.

Nul, comme lui, n'a su chanter la foi des gens simples, la noblesse des travaux de la terre, la malice souriante des filles, la tendresse inquiète d'une mère, ou bien encore la mélancolie qui se dégage d'un jardin aux jours courts de l'automne.

### L'Autoun

Déjà fautoun l'aria refrèia !  
En vitoulant chascun il lubia !  
Seran li flour, endèbrme li cançon  
L'Autoun !

Ai jour fa lèu la soulombrèia !  
Sus lu pensè 'stancè une brina,  
Manda'n le vida e nubch e femisour, ) bis  
L'Autoun ! )

Au béu jardin que mouor  
Se il es enclè 'na rosa,  
L'amour la n'en prouposa  
Coume'n darrè tresor,  
Pèr embaumè lu couor,  
Me la darrèra rose  
Dou béu jardin, dou béu jardin  
Que mouor !

Et la tristesse poignante de la solitude éclate, de façon bouleversante, dans le *Plognun*.

Pèr qué afusè tantè margerideta ?  
Doum es epabu que m'alma o m'almerè ?  
Souleta, enfant, ti laimon li floureta,  
Degun, degun que ti respounderè !

Perqué carità en la csama dou sera ?  
Pèr lu amant, l'estela l'esperè !  
Souleta sèls e degun noun l'espèra !  
Degun, degun qu'en passant d'auderè !



Perqué voulé au fenestroun ti faire  
 Cresènt qu'au fin quaucun si fermerà ?  
 Souleta siès e degun calignaire  
 Degun, degun que damoun ti veirà !

Perqué cercà dintre aqueû moude allègre ?  
 Meme ai tièu gauch qu si revirera ?  
 Souleta siès e degun à ti sègre,  
 Degun, degun qu'ensen me tu rirà !

Jour desperat e longa nuèch mortala  
 Vouostre retour mai noun fenisserà  
 Souleta sièu e la mièu vida es tala :  
 Estre soulèta e soulèta plourà !

Infatigable, Genari s'attacha également à la description des types de chez nous, à l'illustration de certains dictons populaires. Quel Niçois ne connaît Doum Soulina, Pétou-Melètou, Patissi, Sièu gnàci dont les personnages, finement observés, minutieusement décrits, nous sont présentés avec un bonheur d'expression, une justesse d'accent qui font de ces chansons de parfaits modèles du genre.

Je ne vous en donnerai, pour preuve, que ces quelques couplets de Pètou-Melètou, le type parfait de l'indolent qui, à table, à la chasse, au travail, en amour, jamais ne se presse, jamais ! Avec lui, la mort elle-même devra attendre.

Au noustre amèu siàn toui Mèu o Pètou,  
 De brave enfant, me bouona façoun.  
 Lou rei de toui es Pètou-Melètou  
 Gu'es l'ournamen de la sièu maioun.  
 Mh n'a l'andana tant pachounièra  
 E tant flaquièra e tant pantaièra  
 Que d'oura au jour n'i auguèsse cinq cènt,  
 Tant de rèn faire auria lou tèm :  
 Pètou-Melètou, la flour de l'oustau, )  
 Ta maizo ti souona ! ) bis  
 "Toutara li vau !..." )

## II

Cada matin, pèr vè se branja  
 O s'es bèu tèm, si fa au fenestroun  
 E rèsta ensin une oura en camilha,  
 Pèr si viesti, pi, mete un bouon proun.  
 M'un merendas, de fouorça si donna  
 Pi, va e vèn, cèrca e refestouna  
 Tant qu'à la fin trova lou magou  
 E'nsein cargat s'en va doum noun sau !  
 Pètou-Melètou, la flour de l'oustau, )  
 Cau laurà la plana ! ) bis  
 "Toutara li vau !..." )

III

Mai pèr li 'scourcha à marchà si prova  
 Lou gran camin es mai dous e plan.  
 Finda, l'assiéta o lou gòtou atrova  
 Que mai soun plen, mai d'iron e soun san.  
 Ma, denant meme un plat que li agrèa,  
 Guours es à touts tambèn perès :  
 De fan, bessai, es bouèn à pat)  
 Se li n degun que vòu lou siervi :  
 Pètou-Melètou, la flour de l'oustau, )  
 Li fèva soun cuèchi ! ) bis  
 "Toutara li vau !..." )

IV

Me d'autre jouve au tèmp de la cassa,  
 Va, pi, de cou, la libbre apoustà.  
 Ma li fa rên de saupre doun passa  
 Basta que pouèque un pau s'n'alairè !  
 Couma la rubèch la li an destrubada,  
 Léu, léu, n'en tira une penecada  
 E, tant bèn duerne e rèna en rounflant  
 Que n'aude m'incou baubè lu can !  
 Pètou-Melètou, la flour de l'oustau, )  
 La libbre que mousta ! ) bis  
 "Toutara li vau !..." )

V

Me tout acù, pèr lou calignage,  
 Vous pensas bèn que fa pas furour !  
 Ma sabèn toui que lou mariage  
 Sonoun d'argent, si passa d'amour !  
 Troverà dourca una fremensta  
 Couma soun touti, e gèta, e sagèta  
 Ma, n'al bèn pou qu'h la prima rubèch,  
 L'oublide jh souleta en lou libch !  
 Pètou-Melètou, la flour de l'oustau, )  
 L'espousa l'aspèra ! ) bis  
 "Toutara li vau !..." )

VI

En fènt ensin, sèrsa mai de bila  
 Es toujour rosa e fresc couma'n poua !  
 Vida bèn longa e sèmpre tranquila  
 Vau cènt mai que crûci e remoun !  
 E sibè segur qu'h l'ours crudbla  
 Que cou parti en plegant li parpèla  
 Meme à la vibia que pèssa mau dai  
 Farè languè lu darriè bedai !  
 Pètou-Melètou, la flour de l'oustau, )  
 Léu que t'estirèssi ! ) bis  
 "Toutara li vau !..." )

Le jour où je décidai -c'était en 1931- de fonder ma propre compagnie de théâtre niçois, Louis Genari accepta, avec enthousiasme, d'en assurer la présidence d'honneur qu'il ne devait plus quitter. Durant près de vingt ans, nous luttâmes côte à côte, fidèles à notre idéal de rénovation dialectale, liés par une amitié réelle, sincère, que notre différence d'âge ne faisait que rendre plus confiante, plus sûre, plus solide, plus efficace.

C'est ainsi que Genari orna de couplets Calèna, pastorale écrite en collaboration avec Victor Sayac, et La pignata d'or, une farce villageoise dont il me fournit le point de départ au cours d'une de ces conversations interminables, où nous échafaudions projets sur projets.

Indépendamment de la joie réelle que lui apportèrent la création et la représentation sur la scène de notre théâtre de la majeure part de ses oeuvres, une des plus grandes satisfactions de sa vie, fut, pour Louis Genari, celle de voir ses chansons applaudies au coeur de la capitale par les Niçois de Paris.

Cette soirée fut organisée par les soins de M. Philippe Tiranty, président fondateur du Mesclun, et par M. Anghilante, président des Enfants de Nice.

Sur la coquette scène du Théâtre du Journal, en ce 24 juin 1935, se trouvèrent réunis les membres du Théâtre Niçois de Francis Gag et ceux de Bella Nissa, le groupe folklorique créé par Mme Raoul Verany, qui, durant les belles années d'avant guerre, fit beaucoup pour le renom de notre cité, à l'occasion des voyages qui conduisirent, à travers toute l'Europe, ce groupe éclatant de jeunesse et de grâce.

La salle était comble et on imagine, sans peine, combien enthousiaste pouvaient être les Niçois, privés de leur ciel, de leur soleil et replongés, pour quelques heures, dans la chaleureuse ambiance de ce spectacle uniquement composé de danses et de chansons du pays de Nice.

Louis Genari était des nôtres, évidemment, ainsi qu'Emile Rostan, Gondolo, notre accompagnateur, et Raoul Vidoni, le plus talentueux des interprètes, le plus fidèle des amis, hélas disparu ! Noémie Perugia, fidèle compagne de mes années d'enfance, figurait également au programme. Elle, que nous retrouvâmes à Paris, cantatrice de renommée internationale, soliste de la Comédie Française, et qui, en réponse à tous ces titres énoncés par le présentateur du spectacle, déclara, le plus simplement du monde : "Si je suis ici, ce soir, c'est uniquement en tant que membre du Théâtre Niçois de Francis Gag".

Et de cette voix grave, bouleversante qu'est la sienne, Noémie Perugia chanta Lou Plagnun, puis La Nona, une berceuse parmi les plus émouvantes qu'ait composées Louis Genari et, enfin, La Filha dau Paisan, une antique chanson dont nul n'avait gardé la souvenance et que, en partant de quelques brides retrouvées, Louis Genari reconstitua avec autant d'amour que de minutieuse patience. Car il est bon, il est capital de préciser que cette chaleur de sentiments, cette richesse dans la connaissance, cette érudition souriante toujours, jamais livresque, ces qualités seulement connues de ceux qu'il honorait de son amitié et de sa confiance, Louis Genari les mit au service de la recherche et à la remise à jour des chansons d'autrefois, perdues ou mutilées.

Scrupuleux à l'extrême, ne voulant rien négliger de ce qui avait parfum d'authenticité, soucieux de se tenir dans la ligne et dans l'esprit de la chanson originale, il rendit à la lumière, pimpantes et fraîches dans leurs nouveaux atours, de vieilles chansons oubliées telles que La bella Mourentina, CTüchouoli et bien d'autres encore. La réussite la plus typique, la plus remarquable me paraît être celle de Es vengut un Jouve d'en França où, en une pittoresque sarabande et sans que cela gêne le moins du monde l'action, bien au contraire, nous sont présentés les accessoires familiers du logis.

I

Es vengut un jove d'en França !  
- Toupin, escudella, balança -  
Es vengut la demandà  
A soun paire e maire, ai sieu fraire  
- Jaroun, caligneta, soufflaire -  
Se la li voulion acourdà ?

II

Lou jounome es franc, es aimable,  
- Pairou, casserola, cumeacle -  
A de bèu, lu sai faire anà !  
N'en plas léu à la Petrounilla  
- Lançou, pealari, faudha -  
E bèu léu l'acordi si fa !

III

Ma, finidi li belli nouço  
- Bariéu, cougourdou, tomou, coussa -  
Me l'espous si cau avià !  
L'espouseta, entant que camina,  
- Trabuc, mouturau, rup, cimèna -  
Un bouon proun si mete a plourà !

IV

\*Que n'avès, ma bella espouseta ?  
- Trachèu, fouloupoun, coulougnetà -  
Que vous pouesque ensin chacrins ?  
- \*Éu n'en plouri moun paire e ma maire,  
- Magau, dai, pouièra, escouaire -  
Qu'ni d'bugut à l'oustau laish !

V

\*Passerà bèu vitou la pena  
- Pendin, coulaneta, cadena -  
Soubre tout se sabèn s'aimà !  
Vau mai estre l'èn maridada  
- Tinoun, cendreirou e bugada,  
Qu'à maioun souleta restà !

Je souhaite que, nombreux dans les années à venir soient les auteurs qui, s'inspirant de son exemple, auront à coeur de mettre notre langue à l'honneur. Car elle est langue. L'oeuvre de Louis Genari est là pour en témoigner.

**SULLY MAYNART ET LE  
DIALECTE GAVOT DE LA TINEE**

**par Danielle VERAN**

La démarche qui aujourd'hui me fait présenter Sully Maynard (1882-1974) devant un public d'éminents spécialistes ne peut se comprendre que par une longue ascendance tinéenne.

Je ne me sens en effet que peu qualifiée pour vous parler de l'oeuvre littéraire de cet homme simple né le 17 novembre 1882 au Pont de Clans. Orphelin de père à l'âge de 7 ans, Sully Maynard quitte sa famille un après le remariage de sa mère en 1893. En 1894, il entre au Petit Séminaire de Nice, comme beaucoup d'enfants doués issus de familles aux faibles moyens financiers. Trois orientations possibles s'offraient à lui : soit poursuivre une carrière ecclésiastique, soit une carrière laïque, soit une carrière dans l'enseignement dispensée par les frères de l'ordre de Saint-Jean Baptiste de la Salie. C'est cette dernière qu'il choisit et il s'y consacra avec passion. Quittant son foyer à l'âge de 12 ans, il vécut presque toujours éloigné de sa terre natale à laquelle il voua un amour profond. Jusqu'en 1909, on trouve la trace du frère François en Sicile, puis après une longue éclipse de 11 ans, en 1920, il enseigne à Monaco, tandis qu'en 1928, il séjourne de nouveau en Sicile. On ne connaît pas la date de son retour en France, mais il instruira les enfants à Paris, Embrun, Gardanne et retournera en 1956 en Italie. Sa vie change alors, car il s'occupe désormais d'exploitation agricole et de problèmes d'irrigation. Ces préoccupations plus précisément matérielles ne lui ont jamais été tout à fait étrangères : n'avait-il pas installé un système de pompage dans l'auberge du Pont de Clans où il avait vu le jour. En 1958, Sully Maynard se retire à Cattania où il mourra le 20 juillet 1974.

D'après ces bribes biographiques nous pouvons nous demander comment frère François a pu garder le contact avec son pays ? Probablement a-t-il poursuivi une correspondance régulière avec sa famille. Avait-il pris cette habitude durant sa scolarité ? Tout porte à le croire, car on perçoit chez lui une connaissance minutieuse du terroir et une grande résonance de l'un en l'autre (1). Cet amour est concrétisé par l'oeuvre dialectale qui nous intéresse. Dans la même lignée, Sully Maynard fut félibre mainteneur et entretenait des relations suivies avec Pierre Devoluy, Majorai du Félibrige.

Je connus ses écrits en 1976 grâce à l'édition posthume de ses Chroniques de Sainte-Pétronille par la revue trimestrielle bilingue de la vallée de la Tinée Pays Gavouot. Et tout à coup je découvris le but des recherches que j'avais eu l'occasion d'accomplir à la bibliothèque de Cessole pour Gérard Colletta, maître d'oeuvre de l'ouvrage. Quel plaisir de lire notamment *La mcusclo d'or en lieusoulenc cher à mon coeur* ! En un instant, que de souvenirs reprirent vie ! Aussi je n'hésitais pas un seul instant lorsque Monsieur Ralph Schor me fit l'honneur de me demander une communication. Le sujet était trouvé et la conférencière passionnée, au sens fort du mot, bien que n'ayant pas eu l'heureuse fortune d'apprendre la linguistique à l'université.

(1) Lors du débat qui a suivi la communication, Monseigneur Ghiraldi, originaire de Clans nous a fourni les renseignements suivants : frère François fut élève des frères des Ecoles Chrétiennes à Bordighera ; dès 1925, Sully Maynard revenait tous les étés à Pont de Clans dans sa famille, et assistait à la messe de 7 heures à Clans.

"Qu'en roc naisse, paradis sembla" dit-on en pays gavouot. Sully May-nart ne renia jamais ses origines, et la vallée de la Tinée trouva en lui un défenseur fervent de sa langue et de son identité.

Bien connu aujourd'hui par les habitants du littoral, grâce à sa vocation de champ de neige, somme toute récente, le pays tinée a subi ces 70 dernières années de profonds bouleversements. Le 2 août 1914, le gendarme monté sur un cheval blanc qui annonça la déclaration de guerre et la mobilisation générale fut le précurseur du changement. Les gavouots partirent en nombre, formant les vaillants régiments de Chasseurs Alpains de première ligne. Cet exode laissa un pays exsangue de jeunes forces : les listes des monuments aux morts de nos communes sont significatives à cet égard.

Mais les rescapés se remirent à la tâche et retrouvèrent qui l'araire, la bêche, la faux et le chemin de l'alpage, qui la scie et le rabot, qui la truella, et la vie revint. De nouvelles générations naquirent, marquées par les récits d'exploits guerriers contés parfois à la veillée. Cependant le montagnard, loin de s'apesantir sur sa destinée dut faire face : la lutte pour la vie contre les éléments naturels est un combat quotidien, et bientôt, le seul souvenir tangible de ces années de cauchemar ne fut plus que le béret bleu porté par les hommes.

Comme autrefois, les montreurs de marmottes et de mondes nouveaux, garçons et filles continuèrent à se placer en ville, et certains, un petit pécule amassé, rentrèrent au village pour y fonder un foyer, mais ils ne constituèrent pas la majorité. "La vie simple aux travaux ennuyeux et tranquilles est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour". Sans motivation familiale ou sentimentale profonde, nombreux furent ceux qui ayant goûté au confort tout relatif de la vie urbaine ne voulurent point, par inclination, par nonchalance ou par sottise fierté se colleter de nouveau à la terre pour gagner leur vie. Un salaire régulier et assuré, un horaire fixe entrèrent en concurrence avec les journées harassantes de fenaison ou de moisson donnant tout juste parfois de quoi ne pas mourir de faim !

Le désenclavement du pays par l'amélioration des routes et des transports, l'arrivée du tramway, l'électrification partielle des villages créa des besoins nouveaux, bousculant une économie de subsistance très souvent autarcique et accentuant le phénomène de désertification des campagnes.

Puis le second conflit mondial éclata, nouvelle hécatombe humaine pour des communautés déjà affaiblies auxquelles la politique de grands travaux consécutifs aux dommages de guerre donna le coup de grâce.

Si actuellement on vante le retour à la terre, et s'il est de bon ton de se dire écologiste, longtemps le terme de paysan fut considéré comme une injure. Aussi, de plus en plus, la population indigène se replia sur elle-même. L'hospitalité alpine n'était pas un vain mot, mais elle était offerte en français, et souvent, les enfants du pays de retour pour les vacances estivales feignaient de ne plus connaître la langue maternelle que dès leur jeune âge on leur interdisait de parler à l'école. Certaine institutrice ne donnait-elle pas en gage, au premier "patoisant" de la journée scolaire, une grosse pierre, à charge pour lui d'en faire bénéficier un de ses camarades oublieux de la consigne. Gare à celui qui la possédait à la fin des classes ! La punition grammaticale octroyée était suffisamment longue pour abandonner, ce soir-là, tout espoir d'une partie de jeux avec ses amis.

Cette pratique nous aide, s'il le fallait encore, à comprendre la désaffection à l'égard du dialecte. L'habitude était prise, et ce n'est certes pas l'élévation du niveau de vie des citadins par rapport aux ruraux qui a permis la renaissance linguistique. Seuls la disparition de nombreux mainteneurs de la langue et l'éclaircissement des rangs des mémoires orales ont amené la prise de conscience d'une perte d'identité.

Bien avant que ce sursaut bénéfique ne s'accomplisse, Sully Maynard dans sa *Leçon de Langue en dialecte clansois* s'élevait contre ceux qui oublient le parler de leurs pères. Raillant avec humour, comme tout bon gavouot qui se respecte, et s'enflammant en abordant la politique, il peut être considéré tout à la fois comme un témoin de la langue et de l'esprit tinéens. Tandis qu'à Nice, Gustav-Aldolf Mossa, avec l'aide initiale de Barthélémy Marengo, remettait à l'honneur le théâtre niçois de Barba Martin, Sully Maynard se penchait plus particulièrement sur le dialecte gavouot de Clans et de Bairols. De 1927 à 1955, il publia de nombreux écrits en "langue" souvent primés lors de concours organisés notamment par l'Académia Nissarda dans sa revue *Nice-Historique*. Ainsi, quatre siècles après Jean-François Fulconis, la vallée retrouvait, avec un nouvel écrivain, ses lettres de noblesse.

Abordant avec un égal bonheur des genres aussi différents que le conte ou le pamphlet, la prose ou la poésie, frère François captive notre attention. Mieux, un récit de quelques dizaines de lignes suffit pour évoquer un village, ainsi de *La Mousclo d'or*, seule narration en "parla d'al la moun" de Sully Maynard qui écrivit aussi en dialecte de La Tour. A partir de la légende d'un embout de fuseau en or, l'auteur nous donne de précieux renseignements sur la vie et les moeurs d'Isola. L'historiette est simple : il y a longtemps un fuseau, ayant une thie en or ou crochet pour guider le fil hors du filage, fut donné à une servante de la comtesse de Provence. Cet objet fit traditionnellement partie du trousseau de ses descendants jusqu'au jour où un homme politique l'achète. Dès lors, les malheurs se succèdent, et tante Mariette, notre récitant, ne possède plus que le fuseau sans thie. En une phrase, frère François éveille notre curiosité et introduit la scène : "Tanto Marietto, que fases d'aquel fus, dedins lou cadre 7". Et sans se faire prier, à l'instar d'un bavard ayant trouvé un nouvel auditoire, tante Mariette commence à relater les faits pour ceux qui n'étant pas de "peraqui" ne les connaissent pas. La "jouventuro" d'ici allait passer l'hiver en Provence pour travailler avec les bergers qui venaient l'été garder sur nos montagnes les brebis de la Crau; et tante Mariette de continuer : "Uno figlio d'aici", était parti à Aix... La jouventuro, terme générique, est donc appliqué seulement aux jeunes gens faisant alors de l'élevage ovin transhumant ; cette pratique abandonnée au profit d'un élevage bovin aux produits laitiers réputés, disparu lui aussi de nos jours, créa de nombreux liens familiaux entre le comté de Nice et la Provence. Remarquons également que tante Mariette indique que la jeune fille avait seize ou dix-huit ans, renseignement important pour une approche sociodémographique de l'entrée des jeunes dans la vie active. Cette montagnarde devint pour trois ans servante chez la comtesse de Provence. Cette réminiscence historique, obligatoire pour expliquer la nature du cadeau donné à la soubrette qui, son contrat achevé retourne dans son village en compagnie de son promis, est partie intégrante de la mémoire collective. Evoquant des fastes passés, elle permet d'amener l'élément du rêve : l'or, non pas sous la forme vulgaire d'une rémunération, mais d'un objet utilitaire tel que la thie, comble du luxe et investi d'un pouvoir sacré par la Comtesse, "aquel santo fremo". Le décor est planté, les siècles ont passé depuis cet événement mémorable, et tout irait pour le mieux si la politique ne s'en mêlait : "Un journ malurous vengue per aqui Bichofenn per se faire noumar députa", accompagné des autorités, il visite les curiosités, la "musclo" le tente et il veut l'acheter. Dès lors naît le conflit des générations ; tante Mariette refuse tout net ; "sec, sec", sa fille et son gendre encouragés par "moussu lou cura que fasio signe me la testo : pues anar, pues 1" cèdent. Après un bref



bonheur, bien mal acquis ne profitant jamais, et peut-être aussi à cause des "rnaisso", le beau-fils meurt, "lou marias, n'a gaire goudu", et la misère s'installe dans la demeure si bien restaurée.

La moralité dégagée est la suivante : "aco es un castic de diou, lou buon diou rè bénisse lous engourts que esublion lours anciens, et, l'argent que ven m'ai fifre s'en vai m'ai tambourn !".

Par delà ces savoureuses sentences, quelle peinture de mœurs, que d'observations pertinentes et aussi que de finesse malicieuse de la part de frère François faisant de l'intervention muette du curé, soutenu il est vrai par une coquette somme d'argent, le ressort dramatique de ce conte à la manière de Voltaire. "Conte délicieux jusqu'à la volupté" dira le Docteur Ciamin, conseiller général de Saint-Sauveur sur Tinée. Cependant, malgré son humour, l'oeuvre de Sully Maynard laisse une impression nostalgiquement douce que l'on ressent à la vue des vieilles choses de notre pays. Ainsi, n'y a-t-il pas contradiction entre l'homme de lettres réactionnaire et moralisateur et l'inventeur de techniques d'irrigation. Quel est-il ? où s'arrête le premier où commence le second ? La question est posée.

**LES AUTEURS CONNUS,  
OUBLIES ET INCONNUS DU PAYS  
D'ANTIBES-GRASSE**

**par J.-A. DURBEC**

Il est à peu près certain que si l'on élevait, par référendum, un monument à la mémoire des hommes et des femmes plus ou moins célèbres qui ont honoré le pays d'Antibes-Grasse, peu de gens de lettres figureraient en tête de son fronton.

Les noms de Jean-Honoré Fragonard, l'illustre peintre ; de l'amiral de Grasse, héros de la guerre d'indépendance des Etats-Unis ; de Romée de Villeneuve, déjà cité par Dante ; de Charles Nègre, inventeur de l'héliogravure; de Championnet, Gazan et autres généraux d'Antibes ; des soeurs Sainval et de Gérard Philippe, prestigieux artistes ; des parfumeurs Tombarei, Chiris, Roure et autres, de Joseph Nègre, le confiseur attitré de toutes les cours du monde, sont plus connus du grand public, même hors de la Provence, que les écrivains de notre terroir, encore que les Grassois aient fait une place à Bellaud dans leur statuaire.

Mais l'histoire d'un pays est faite de l'apport de tous et la contribution qu'elle doit aux artisans de la plume et du verbe -même celle des plus modestes parfois- est toujours enrichissante et mérite d'être inscrite à l'actif de son patrimoine.

C'est pourquoi nous avons tenu à citer aussi généreusement que possible, dans ce petit Mémorial, la plupart des auteurs de tous les temps qui, originaires de la région d'Antibes-Grasse, ne l'ont jamais quittée ou qui, après s'y être formés, en sont partis pour aller faire carrière ailleurs.

De même il nous a paru juste d'y inclure ceux qui venus d'autres pays s'y sont implantés, pour un temps ou pour toujours, surtout dans la mesure où leurs oeuvres sont d'inspiration ou de portée locales.

Et cela quelle que soit, pour les uns et pour les autres, la nature de leur production : descriptive, poétique, dramatique, religieuse (sermons compris), biographique, historique, scientifique, journalistique...

Notre bilan n'en comportera pas moins des omissions : c'est inévitable dans une large et rapide vue d'ensemble. Mais il pourra toujours servir de base à un meilleur récolement.

## **LES MOINES DE L'ECOLE DE LÉRINS**

Comment ne pas citer, pour commencer, les premiers moines de Lérins dont les oeuvres ont survécu, Eucher, Vincent, Salvien, Césaire notamment, les écrits de beaucoup d'autres s'étant perdus ou n'étant connus qu'à travers des panégyriques ou quelques lettres.

Le premier ouvrage sorti de Lérins paraît être Le Mépris du Monde d'Eucher (vers 425), qui écrivit par la suite L'Ile de la Solitude et, probablement après son départ de Lérins, L'Intelligence spirituelle, Les Institutions..

Vincent est celui de ces moines dont les oeuvres, qualifiées de "Livres d'Or", sont les plus connues. Certaines, telle le Commonitoire, ont même fait l'objet de plusieurs rééditions à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. L'auteur y indique le moyen de découvrir la vérité et de la conserver, tout en restant sur le plan humain : "Le coeur, dit l'abbé Alliez dans l'analyse de ce livre, y embrasse volontiers la vérité avec tant de charité et de douceur".

De Salvien il nous reste, entre autres, Le Gouvernement de Dieu (ou de la Providence) et Contre l'Avarice.

Césaire (470-543) a laissé quelque 130 sermons de doctrine et de morale religieuses auxquels l'abbé Chaillan a consacré un beau livre : Saint-Césaire (1912). Ce sont des sermons admirables. L'auteur s'y efforce, par des comparaisons très simples, de mieux faire comprendre à la foule les doctrines qu'il expose : "Voyez, dit-il, par exemple, ces campagnes riantes de verdure et couvertes de fleurs ; cette vue vous donnera une douce espérance, mais la moisson et la vendange peuvent seules satisfaire les vœux de l'agriculteur. Nous y trouvons surtout le tableau très vivant des mœurs de l'époque. On ne saurait pas, sans Césaire, ce qu'était au juste la vie de la Provincia aux Ve et Vie siècles ; pas très éloignée, semble-t-il, pour certaines manifestations dites païennes, de celles que nous découvrons dans notre région, du XVIe au XVIIIe siècle, à travers les comptes-rendus de visites pastorales.

Ajoutons que la plupart des moines de l'Ecole de Lérins connaissaient les auteurs de l'antiquité gréco-latine comme en témoignent certaines de leurs oeuvres.

## LE MOYEN AGE

Y eut-il, en dehors de Boniface de Castellane, que nous ne saurions annexer dans notre petit florilège, bien qu'il fût près de chez nous, quelque troubadour de marque dans notre région ?

On a cité le nom de Raymond Vidal, né parait-il à Bézaudun (mais quel Bézaudun ?) sur lequel on ne sait pas grand chose sinon qu'il a écrit des vers galants.

Nous avons en revanche avec Raymond Féraud, moine de Lérins au XIIIe siècle et prieur de Roquestéron, vers 1300, ce que l'on pourrait appeler un poète-biographe-historien de langue provençale. Il a écrit en effet une Vida de Sant Honorât qui comprend 8000 vers provençaux et dans laquelle on trouve non seulement le récit de la vie du saint mais aussi la liste des miracles qu'il a accomplis dans diverses localités de notre région : à Antibes, Arluc, Cipières, Mougins, le Touët...et où l'on peut glaner, en outre, des renseignements très intéressants d'ordre toponymique ou onomastique.

Raymond Féraud nous dit lui-même qu'il composa son poème en l'an 1300 :

Mas ben vuelh que sapian las jens  
Que l'an de Dieu mil e très cens  
Compli le priols son romans  
A Conor de Dieu e del santz

Il nous apprend aussi où se trouvait son prieuré :

En la Roqua teno sa mayson  
Priols en la val d'Estaron

On possède plusieurs manuscrits de la Vida éparpillés dans diverses bibliothèques. Un érudit cannois, A.L. Sardou, l'a éditée, en 1875, sous les auspices de la Société des Lettres, des Sciences et des Arts des Alpes-Maritimes.

L'abbé Alliez, dans L'Histoire du monastère de Lérins (t. 2, p. 270 et s.), fait de Raymond Féraud, "de l'illustre famille de Cibo, à Gênes", "le Monge des Iles d'Or" (des Iles

d'Hyères) où il aurait fait une sorte de retraite poétique, mais ne cite pas sa Vida de Sant Honorât.

## LE XVIe SIECLE

Au XVIe siècle, Bellaud de La Bellaudière, né à Grasse en 1532, dans une famille de petite noblesse locale, un authentique enfant du terroir donc, nous a laissé une oeuvre poétique bien représentative de l'esprit de son temps.

Bellaud, qui s'était enrôlé très tôt dans l'Armée royale en fut licencié vers l'âge de 40 ans. On ne sait pratiquement rien de lui jusqu'à cet âge. Et c'est grand dommage car il est vraisemblable qu'il dut faire ses débuts de poète durant cette période. Après, nous pouvons le suivre tout au long de la vie errante et dissolue qu'il mena sur les routes de France et de Navarre, mêlé parfois à des aventures qui le conduisirent en prison. Il avait tout de même de bonnes fréquentations, Malherbe, Du Périer... et aussi de puissants protecteurs, l'un d'entre eux n'étant autre qu'Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, dont il devint l'un des "serviteurs ordinaires".

Qu'il fut en liberté sur ces routes ou dans des geôles, Bellaud ne cessa de chanter alors les "duretés" et les "joyeusetés" de sa vie et de les chanter dans sa langue maternelle, en vers provençaux. Des vers qui ne devaient rien à la science car il n'avait apparemment que fort peu de culture ; mais ils coulaient de la meilleure des sources poétiques, celle dont le débit n'est contrarié par aucune règle et procède du seul génie personnel. Bellaud dit les choses simplement, naturellement, crûment même, non sans truculence parfois, mais toujours très justement dans le rythme musical de sa langue. Il n'y a sans doute guère d'oeuvre poétique en provençal aussi naturelle et aussi vivante que la sienne.

Usé par ses privations et ses abus, ce poète-né tomba vite malade et vint mourir à Grasse en 1588, à peine âgé de 56 ans.

La plupart de ses vers (il disait lui-même en avoir composé quelque 25.000) ont dû s'envoler au vent des jours, au fur et à mesure qu'il les disait. Il en a toutefois publié quelques uns, dans le Don-Don infernal, alors qu'il était au service de "Monseigneur le Grand Prieur de France", pour dénoncer, en connaissance de cause, ce qu'il en était de la condition misérable des prisonniers de l'époque :

Vint coum'un chai sus la paille estendut, L'aigi, UNI pan es tout son campanagy Oins pau de tents cambin tout son visagy Que semble un coq" qu'a l'esperit rendut

Fort heureusement son oncle, le capitaine Pierre Paul, et des amis fidèles, de Marseille ou d'ailleurs, en avaient recueilli un certain nombre qui furent aussi publiés, après sa mort, en 1595, sous le titre Obros et Rimos. C'est grâce à ce petit Recueil que nous devons de connaître Bellaud et qu'il survivra dans la mémoire de ceux qui s'intéressent à la vraie poésie provençale, où il tient l'une des toutes premières places.

La liberté de son langage et son mode d'expression sont tout entiers contenus dans le quatrain qu'il adressa à ce même oncle Paul pour s'excuser d'avoir découché :

Eou doumet luench de vouestr'houstonù  
Pies d'un tendroun blanc com'yvory

E se bagnet dédire août traou  
La plumo de son escritory.

Guillaume Cortèse, abbé de Lérins, Denys Faucher, moine de ce monastère , et Guillaume Le Blanc, évêque de Vence, écrivirent aussi en vers (comme en prose du reste) au temps de Bellaud, mais dans un genre plus conforme à l'orthodoxie religieuse. Une orthodoxie non dépourvue de certaines petites déviations toutefois en ce qui concerne l'évêque de Vence, les courants de l'époque aidant.

Leurs oeuvres" sans égaler par le nombre et l'importance celle des grands moines qui s'étaient formés à l'Ecole de Lérins au Ve siècle, n'en tiennent pas moins une bonne place dans l'histoire littéraire de la Renaissance.

Cortèse, de Modène, ne fit qu'un bref séjour à Lérins. On lui doit, en sus de traités de théologie et autres travaux du même ordre, des vers en l'honneur de la Sainte-Vierge, de saint Honorât et à la gloire de Lérins.

Denys Faucher, de la région d'Arles, élève de Cortèse, a laissé une oeuvre abondante et variée, même des Annales de Provence (peut-être retouchées par d'autres, pense-t-on) et un livre d'heures illustré par lui-même dont on a suivi la trace jusqu'au XIXe siècle. D'aucuns disent qu'il écrivait avec trop de facilité, sans apporter à sa rédaction des correctifs qui eussent été nécessaires. Ses critiques reconnaissent tout de même qu'il y avait du feu et du génie dans ce qu'il faisait, un peu "comme par délassement" au milieu des agitations de son temps.

Il nous reste aussi de lui un assez grand nombre de lettres adressées à des personnages considérables, dans lesquels on peut puiser d'utiles renseignements.

Guillaume Le Blanc, évêque de Vence, en 1588, puis de Vence-Grasse en 1592 (à la suite d'une bulle d'union des deux diocèses) est mort à Vence en 1601. C'était un humaniste qui connaissait tous les auteurs de l'antiquité et qui les citait volontiers. Ainsi, par exemple, dans le curieux Discours qu'il tint à ses diocésains, en 1598 pour leur indiquer comment ils pouvaient se défendre contre les vermisseaux qui dévoraient leurs figuiers. "En Cappadoce, leur dit-il en bref, d'après Pline, les femmes qui ont leurs fleurs font le tour de leurs champs, en relevant leurs jupes par derrière, afin de chasser la vermine dont ils souffrent". C'était bien entendu pour leur demander de ne pas les imiter et de recourir à la prière.

On peut citer de lui, en dehors des ouvrages religieux, un recueil de poèmes Guil. Blanci Poemata (1588), réédité à Paris en 1618, sous le titre Musae Pontificae (avec son portrait) et Discours de M. Guillaume Le Blanc, évêque de Grasse et de Vance, adressé à ses diocésains touchant le deloial assassinat, execrable parricide et impie sacrilège entrepris sur sa personne par une mine faite secrètement dessous son siège episcopal de Vance, remplie de poudre à feu en telle qualité et quantité qu'elle était suffisante de renverser et le siège et le chœur de l'église et accabler l'évesque avec son peuple, laquelle fut par la grâce de Dieu inopinément découverte le pénultième jour de septembre 1586, discours au titre bien long mais qui nous dispense d'en résumer la matière. Un autre de ses Discours, plus général, sur Les parricides sera publié après sa mort (en 1616). Il y étudiait non seulement le parricide mais le marricide, l'infanticide, le sororicide, l'uxoricide et le mariticide, le tout donc à partir de la tentative d'assassinat perpétrée contre lui.

Signalons encore, de cette époque, la relation d'un Voyage en Turquie qu'un prêtre d'Antibes, Jérôme Maurand, avait fait comme attaché à l'Ambassadeur de François 1er auprès de l'Empereur Soliman. Sous le titre Itinéraire d'Antibes à Constantinople Maurand y raconte tout son voyage depuis le départ de l'île Sainte-Marguerite, le 24- mai 15<sup>4</sup>, sur la flotte de Barberousse, qui avait séjourné à Toulon de 1543 à cette date. Le manuscrit de l'itinéraire, en italien et illustré par l'auteur, est conservé à l'Imguombertine (Carpentras). Il a été édité par Léon Dorez en 1901). Jérôme Maurand était aussi curieux des choses du passé de son pays. Il correspondait avec Peiresc et lui envoyait des notes avec dessins sur les antiquités d'Antibes. Nous avons pu les voir à la Bibliothèque nationale, dans la section des manuscrits.

## LE XVII<sup>e</sup> SIECLE

Vincent Barralis, un moine d'origine niçoise, mit tout d'abord en ordre, à partir de 1609, les archives et la bibliothèque du monastère de Saint-Réal en Sicile, et l'on peut supposer que c'est également pour classer les documents et les livres de l'abbaye, de Lérins que ses supérieurs l'envoyèrent ensuite dans l'île de Saint-Honorât. Ce qui est sûr c'est que Barralis exploita ce fonds pour son propre compte en publiant, dès 1613, une *Chronologia sanctorum et aliorum illustrium sacrae insulae Lihnensis* (Lyon, 2 vol.). Il rejoignit peu temps après la Sicile d'où il était parti, ce qui paraît bien indiquer qu'il n'était venu à Lérins que pour ce travail.

Sa Chronologie est basée sur une documentation à laquelle il convient encore de se reporter, pour certains détails, car tous les textes qu'il cite ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais sa présentation est confuse, sans doute trop hâtive, et son utilisation assez difficile. Il n'en reste pas moins que Vincent Barralis est le premier historien connu du monastère.

Anselme Pajoli, autre moine italien, fut chargé de l'enseignement des novices à Lérins dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il composa divers ouvrages historiques ou biographiques, en particulier une Vie de Cromwel et une Vie du Cardinal Mazarin. Celle-ci, d'abord imprimée à Nice, en 1676, eut plusieurs rééditions.

Les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle que l'on peut encore citer et dont il nous reste quelques ouvrages sont également des ecclésiastiques mais sans rapport avec Lérins.

Jean Muret, prédicateur, né à Cannes en 1630, a publié non seulement des écrits religieux mais aussi beaucoup d'autres : Cérémonies funèbres de toutes les Nations, Traité des Festins des Anciens... et un Panégyrique du roi Louis XIV. Il a laissé par ailleurs des lettres qui ont été rendues publiques au XIX<sup>e</sup> siècle par A. Morel-Fatio (Paris, 1879) et dans lesquelles on trouve de bons renseignements sur les usages et moeurs de son temps en Espagne. Il devint aumônier du général des galères et fut alors amené à prêcher à Marseille. On ne sait malheureusement que fort peu de choses sur ce prédicateur et auteur apprécié et estimé de ses contemporains.

Le père Ange Raimond (1632-1694), cannois également, plus connu sous le nom de père Honoré, a laissé de nombreux livres de piété, mais il semble bien que ce capucin ait passé une grande partie de sa vie en mission, dans les villages de notre région comme ailleurs. Nous savons qu'il y joua aussi un rôle de médiateur chargé d'apaiser les litiges et conflits qui opposaient certains clans ou certaines familles. Ce fut le cas dans le village de Biot, pays de sa marraine, Anne Durbec. On possède même une Relation de sa mission dans la ville d'Angers (éditée à Saumur en 1684).

Pierre Flour, Oratorien, né à Grasse de parents biotois, eut l'honneur de prêcher devant la reine Anne d'Autriche. Il a également publié quelques ouvrages d'ordre religieux, entre autres Les Grandeurs de saint Joseph (Paris, f° 57)

Le prêtre Honoré Tourneily, d'Antibes (1658-1729), chanoine de la Sainte Chapelle, à Paris, fut pendant 2k ans professeur de théologie à la Sorbonne. Il est l'auteur d'ouvrages ou articles utiles pour la connaissance de l'histoire de son temps : Lettres du faux Amauld à M. de Ligny, à Douai (1692), Les Secrets du parti de M. Arnault... (1692).

Mais le plus important de ces hommes d'église est sans conteste Monseigneur Godeau, l'un des membres fondateurs de l'Académie française. Né à Dreux en 1605, Godeau vécut quelques temps dans le siècle, à Paris ou ailleurs, avant d'entrer dans les ordres, grâce à Richelieu, dit-on, qui, en 1636, l'envoya à Grasse comme évêque. Il fut ensuite évêque de Grasse et de Vence (1640-1653) puis de Vence seulement, où il mourut en 1672.

Les ouvrages qu'on lui doit se répartissent dans tous les domaines de la littérature et leurs liste ne comporterait pas moins de 50 titres, qu'il est impossible de retenir ici. D'ailleurs il sont trop connus pour que l'on y insiste beaucoup. La vie et l'oeuvre de Godeau ont fait l'objet de plusieurs études. L'un de ses meilleurs biographes est G. Doublet (Paris, Picard, 1911).

Quelques uns de ses ouvrages ont été réédités, après sa mort, entre autres, parmi ceux qui nous intéressent plus particulièrement, sa Morale chrétienne pour l'instruction des curés et des prêtres du diocèse de Vence (Paris, 1703, 3 vol.). Mais ce sont ses poésies que nous trouvons le plus souvent dans nos réminiscences, celles où il chante la beauté de ses diocèses, même du plus "crotté" (Vence) :

Nos riches orangers dans les plaines fleurissent  
L'émeraude en leur feuille étale sa couleur  
L'or brille sur le fruit et l'argent sur la fleur...

Citons encore de ce siècle, dans un tout autre genre, dans la littérature médicale qui tiendra par la suite une très grande place dans notre région, un livre de Benoit Alary, né à Grasse, sur La guérison assurée des fièvres tierces (paru en 1686).

Un Grassois de vieille souche, Lombard de Gourdon, aurait fréquenté les grands poètes de l'époque, Boileau, La Fontaine, Furetière... et écrit lui même quelques livres qui n'ont survécu que dans des souvenirs de famille. C'est donc tout à la fois un auteur inconnu et ignoré, du moins pour l'instant car il existe encore beaucoup à découvrir dans les vieilles maisons de notre pays.

## **LE XVIIIe SIECLE**

Jean Baptiste de Surian, né à Saint-Chamas en 1678, fit ses études chez les Oratoriens et devint un si brillant orateur qu'il fut appelé très jeune à prêcher devant le roi à Paris. Nommé évêque de Vence en 1727 il exerça dans ce diocèse jusqu'à sa mort en 1754. Elu membre de l'Académie française en 1733 il ne publia rien, pas même ses sermons, prétextant qu'ils avaient été brûlés. L'un des siens en édita tout de même un certain nombre après sa mort (Paris, Nyon, 1778). Son successeur à l'Académie, d'Alembert, a dit très joliment, dans son



discours de réception, que l'éloquence de son prédécesseur était "touchante et sans art, comme la religion et la vérité".

Le poète cannois Honoré Joseph Méro (1736-1784), premier magistrat de ce village et médecin breveté du roi pour la garnison de l'île Saint-Marguerite, est assez connu. Il a écrit quelques poèmes épiques, Cosme de Médicis, Grand Duc de Toscane notamment (en 1774) et autres pièces poétiques en vers qui furent recueillies par ses soins, en 1781, dans un livre intitulé Odes anacréontiques. Contes en vers et autres pièces de poésie, le tout précédé de son portrait.

Ses vers sont d'une lecture facile et agréable... Comme tant et tant d'autres il a chanté la Rose de son jardin :

D'une rose aussi fraîche qu'Elle  
Disais-je, il faut orner son sein.  
Je cueille- une épine cruelle  
Me pique et fait saigner ma main  
Ah si la rose la plus belle  
Nous fait éprouver des douleurs  
Croyons que l'Amour est comme Elle  
Ses dards sont cachés sous des fleurs.

René Tresse a analysé son oeuvre et surtout Cosme de Médicis dans les Annales de la Société scientifique et littéraire de Cannes-Grasse (t. XXVII, 1975-1976).

Antoine de Gournand, né à Grasse, professeur de littérature au Collège de France et auteur de plusieurs ouvrages (en prose ou en vers), n'est pas très connu encore que certains de ses ouvrages soient estimables. Sans doute a-t-il eu à souffrir de vindictes sociales dans le monde littéraire. Ses publications sur La France régénérée en 1789 et sur Le mariage des prêtres l'y avaient inévitablement exposé.

Jean Isnard, grassois lui aussi, né en 1707, mort en 1775, prêtre de l'Oratoire, est l'auteur d'ouvrages littéraires et scientifiques : Les tremblements de terre et Les manières de rappeler les noyés à la vie par exemple. Il fut, dit-on, félicité par Voltaire, comme auteur d'une Ode à la France pour la Paix et il aurait aussi laissé des manuscrits. Mais nul ne sait où ils sont.

Dans le domaine historique deux noms sont à retenir :

Jean Arazy, auteur d'une Histoire d'Antibes, son pays, datée de 1708, que nous avons pu consulter avec profit aux Archives de la ville dans le château Grimaldi il y a quelques années, en ce qui concerne certaines antiquités de la ville. Elle a été publiée à Nice en 1880 par les soins de A.L. Sardou et E. Blanc.

Le père Cresp, un dominicain de Grasse, a écrit une histoire de cette ville, restée inédite (conservée à la Bibliothèque de Grasse) et un Voyage d'Italie où il dépeint les moeurs monacales de l'époque dans ce pays.

Jean Charles Boule, cordelier, né à Cannes en 1720, n'a publié que des ouvrages d'ordre religieux peu connus mais il a eu l'honneur de prêcher le carême de 1763 à Versailles devant le roi.

La littérature liée au début de l'industrialisation fait une apparition en 1774 avec une étude de Joubert de L'Hiberderie (Antoine Nicolas), né à Antibes en 1725, qui publia à Paris en 1774 *Le Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or d'argent et de soie*.

Jean Sue, né à la Colle en 1699, a publié en 1725 un *Catalogue des Plantes usuelles* dans leur état naturel avec leurs noms tant en latin qu'en français. Il était membre de l'Académie royale de chirurgie.

On peut citer encore les ouvrages politiques de Louis de Sade, bien que ce dernier ne soit connu dans notre région que par le temps qu'il a passé à Antibes, en 1746, comme commandant de la Place.

Tout comme au XVII<sup>e</sup> siècle avec Lombard de Gourdon, nous avons au XVIII<sup>e</sup> siècle un homme de grand renom, le comte François de Théas de Thorenc (1719-1791) qui aurait laissé des écrits, partiellement conservés dans le château des Durand de Sartoux à Mouans. François de Théas avait logé dans la maison de Goethe, en 1759, alors qu'il était lieutenant du roi dans l'armée qui occupait Francfort, et Goethe, dans les *Mémoires de sa vie*, en fait de grands éloges. Ces éloges valent à Théas de Thorenc d'avoir une place ici dans l'espoir que l'on pourra connaître un jour ses propres souvenirs.

Nous signalerons très succinctement parmi les écrits politiques de l'époque révolutionnaire : du conventionnel Maximim Isnard (1758-1821) de Grasse, le *Testament spirituel* adressé à sa femme et un *Discours sur l'Immortalité de l'âme* ; du constituant Jean Joseph de Mougins de Roquefort, autre Grassois, un discours de 1791 sur *La Peine de mort* ; et d'un ecclésiastique assermenté devenu instituteur, Joseph Artaud de Grasse, un *Recueil de chants patriotiques*, publié en l'an VIII.

Il convient en revanche d'insister quelque peu sur l'oeuvre, inconnue dans notre région, de J.A. Vial (né à Cipières en 1742, mort à Angers en 1811), encore qu'elle n'intéresse en rien le pays de Grasse. On doit à Vial, révolutionnaire très engagé, de nombreux opuscules se rapportant essentiellement à la guerre des Vendéens. Mais il est aussi l'auteur d'ouvrages plus importants et en particulier de celui qui est intitulé *Fusillades, assassinats, trahisons, abus d'autorité, faux, contraventions aux lois, dilapidations, vols et rapines* commis par l'armée terroriste dans le département de Maine et Loire (Angers, Marne, 172, et 147 p.) qui contient des révélations importantes. L'ouvrage fut détruit par lui et il n'en existerait qu'un seul exemplaire à la Bibliothèque de Rouen. Il a également publié un livre sur les *Causes de la guerre de Vendée et des Chouans* (Angers, 223 p.) et écrit au général Hoche des lettres auxquelles ce dernier aurait été très sensible.

## **LE XIX<sup>e</sup> SIECLE**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les publications se multiplient dans tous les domaines et nous avons l'embarras du choix, ce qui comporte toujours de sérieux inconvénients s'agissant de travaux qui souvent se valent.

Jean Victor Aubernon, d'Antibes, auditeur au Conseil d'Etat, ambassadeur de France en Pologne, préfet... et même agent de change, a laissé des *Considérations historiques et politiques sur la Russie, l'Autriche et la Prusse* (1827) ainsi qu'un *Essai sur la Monarchie constitutionnelle* assez estimé (1828).

Le vicomte F.L. de Villeneuve-Bargemon, bien que né à Saint-Auban, en 178<sup>^</sup>, a fait toute sa carrière hors du pays de Grasse. Nous nous contenterons de signaler qu'il est devenu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et qu'il a publié des ouvrages très connus, en particulier *l'Histoire de René d'Anjou* (3 vol., 1825).

Sur le plan régional nous avons en tout premier lieu, l'abbé Louis Alliez, né à Cannes, en 1810, et de vieille souche cannoise. Il a écrit de très consciencieuses études sur le monastère de Lérins, sur Cannes et sur les villages environnants. S'appuyant sur Vincent Barralis, connu des seuls érudits, mais le dépassant, et aussi sur des documents que nul n'avait encore exploités, il révéla au grand public, le premier, le prestigieux passé de Lérins. Il s'agit de travaux remarquables pour l'époque, *l'Histoire du Monastère de Lérins* en 2 volumes (1862) étant le plus important de ses travaux. Il y analyse non seulement les archives du monastère mais aussi et en profondeur l'oeuvre des grands moines leriniens des Ve et Vie siècles.

Eugène Tisserand, ecclésiastique lui aussi, a écrit, comme Alliez, des ouvrages d'histoire ; entre autres, une *Histoire de Vence* (1860), une *Histoire civile et religieuse de la cité de Nice et du département des Alpes-Maritimes* (2 vol., 1862) et une *Histoire d'Antibes* (1876), pour lesquelles il a utilisé assez largement les archives communales. Ses travaux, encore qu'ils soient bien confus et même erronés (surtout en ce qui concerne les "premiers Grimaldi d'Antibes") n'en présentent pas moins quelque intérêt car il a vu certains documents que nous ne retrouvons plus.

Paul Sénéquier, juge de paix à Grasse, a publié des études locales, fragmentairement documentées mais toujours fiables sur quelques villages: Auribeau, Cabris, Mouans-Sartoux..., des *Notes sur Grasse* à la suite de l'inventaire des archives communales qui constituent l'un des meilleurs ouvrages documentaires que l'on possède sur cette ville pour toutes les époques (une 3<sup>e</sup> édition complétée a été publiée en 1902).

Les archivistes Henri de Flamare et Henri Moris ont publié chacun une édition du *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*. Celle de Moris (t. 1 en 1883, t. 2 en 1905) est souvent confrontée avec celle de Flamare par les usagers connaisseurs.

A. Léandre Sardou, du Cannet, déjà nommé pour l'édition de la *Vida de Sont Honorât*, est alors l'un de nos meilleurs érudits. On lui doit plusieurs études sur le passé de Cannes, l'Idiome niçois, etc.

Signalons aussi, sans entrer dans le détail, que deux autres érudits, Mougins de Roquefort, de Grasse, et le colonel Gazan, d'Antibes, ont publié des articles intéressants mais de portée limitée sur la région.

Des ouvrages de diverse nature paraissent ailleurs, sous la signature d'auteurs originaires de notre pays : Jaume Saint-Hilaire, de Grasse (1772-1841), publie notamment *Les Plantes de la France* (10 volumes, 1805-1841), Félix Alexandre Roubaud, de Grasse, né en 1820, plusieurs ouvrages d'ordre médical sur l'impuissance, l'hydrothérapie..., P.E. Curel, de la Colle, né en 1798, des écrits sur l'enseignement, le latin, l'improvisation, le travail...

Parmi les poètes un nom se détache, aujourd'hui bien oublié, celui de Paul Autran, né à Cannes en 1838, auteur de poésies que nous récitons encore dans notre jeunesse. Il a écrit entre autres de jolies pièces de vers dans l'Ermitage de Saint-Cassien.

On peut encore retenir, dans les Mémoires de la Société des Sciences naturelles, historiques, des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse, fondée en 1868 par Victor Macé, l'une des premières études sur les sculptures préhistoriques du lac d'Enfer, près du lac des Merveilles (Edmond Blanc, t. VII, 1877-1878), des notes de E. Rivière sur le squelette découvert dans les grottes de Baoussé-Roussé (t. III, 1873) et même une Histoire de Cannes, par Mgr Guigou (t. VI, 1875).

Mais un genre tout nouveau fait son apparition, lié au développement des moyens de transports, au lancement de certaines régions, de tel ou tel pays, et au besoin de ceux qui répondent à l'appel touristique : la littérature de guide. Les premiers guides de chemin de fer ou autres, sans prétention littéraire, sont tout de même très recherchés : l'on y trouve notamment la liste des premiers hôtels de notre région et non sans quelque nostalgie les tarifs et prix de l'époque. Certains, comme les Guides Diamant ou les Guides Joanne sont de plus illustrés de gravures désuètes mais intéressantes, car beaucoup représentent des paysages aujourd'hui complètement transformés.

Celui d'Elisée Reclus (1864), intitulé Les Villes d'Hiver nous donne, sur plus de 500 pages, la première description détaillée de notre région à cette époque et nous permet de constater les changements qui s'y sont produits dans l'espace d'un siècle, notamment en ce qui concerne l'aménagement routier. On a peine à croire par exemple ce que Reclus y écrit, à la page 277, sur le voyage de Nice à Puget-Théniers : "La route de voiture qui doit réunir les deux chefs-lieux d'arrondissement n'est pas encore terminée et pour faire ce trajet de 67 kilomètres il faut voyager pendant une journée entière, en changeant plusieurs fois de moyens de locomotion. On monte d'abord dans un véhicule disloqué poliment décoré du nom d'omnibus (1 fr.) puis on descend au hameau de Saint-Isidore, on longe à pied un petit canal pendant 3 ou 4 km et l'on monte sur un truc de chemin de fer à traction de chevaux, qui conduit à Saint-Martin. Dans ce village on trouve des voitures particulière (de 2 à 10 fr. suivant le nombre de voyageurs) pour se rendre à Touët. Mais là il faut de nouveau descendre de voiture et continuer sa route à pied ou à dos de mulet". Et ce n'est pas tout. Nous y apprenons aussi que de là on ne pouvait accéder à plusieurs villages de montagnes que par de mauvais chemins muletiers.

Le premier album de vues photographiques, dû à Charles Nègre (1820-1880), l'inventeur grassois de l'héliogravure, paraît en 1854 avec un petit nombre de clichés consacrés au Midi de la France. L'entreprise se solde par un échec. Tout le brillant avenir de l'album photographique, sorte de guide illustré, est cependant déjà inscrit dans l'essai de ce pionnier.

Un médecin de Cagnes, le Dr César Provençal, écrit un livre important sur la Topographie médicale du Comté de Nice et de la Principauté de Monaco (1845). Il y étudie les causes qui exercent localement leur influence sur la santé en citant des exemples (Cagnes, Saint-Paul, la Gaude...). Mais dans leur grande majorité les publications médicales de l'époque sont tout aussi bien d'ordre touristique : on y loue les vertus du soleil, de la mer, de l'air... Certaines se veulent littéraires et documentaires, comme Les promenades de Cannes de Victor Petit et Les Promenades de Nice d'Emile Négrin, un Cannois.

Les Promenades de Nice peuvent être considérées comme un modèle du genre. Il faut lire sa deuxième édition, de 1872 (la première est de 1862). Elle contient une description classique de ce que l'on peut voir à Nice dans une visite de sept jours, si l'on est pressé mais surtout un itinéraire précis de 36 promenades à faire dans Nice même et de toutes les excursions recommandées aux environs de la ville. Mais quelle description ! Tout y est présenté: le site, l'histoire, les us et coutumes, la climatologie, l'entomologie, la géologie, l'ichtyologie..., d'après des notions que l'auteur dit avoir puisées dans l'érudition de ses amis mais qu'il dégorge à sa manière dans un style alerte, plaisant, agréable, tout plein de verve et d'esprit. S'agissant d'un Guide, l'introduction est dite : "Avenue des Préfaces". Négrin y écrit, en bref : "Ce Guide est à peu près complet car il contient avec tout ce qui a été dit par les historiens anciens et modernes, tout ce qui n'a pas été dit... Il est illustré à fin que les voyageurs rentrés dans leurs foyers puissent encore contempler nos costumes, nos monuments, nos sites. Il a un format mignon à fin de tenir dans les poches les plus elzévirienne. Il coûte peu, à fin d'être à la portée des bourses les plus récalcitrantes. Il a de la joyeuseté, autant que possible. Et voilà".

Cet auteur n'hésite pas à modifier quelque peu l'orthographe dont l'usage lui paraît ridicule (d'où ces à fin au lieu de afin). Il n'en était pas à son coup d'essai avec ce Guide, ayant déjà publié, en 1855, de très belles poésies sous le titre Le Beau ciel de Cannes.

La cigale qui claquette  
Sur le faite  
Du gigantesque olivier...

On lui doit aussi Les Fleurs de Cannes, des études sur sa conception de l'orthographe et même un Dictionnaire "au moyen duquel on trouve les mots inconnus et on retrouve les mots oubliés".

Que n'a-t-il vécu à notre époque pour se charger de ce Mémorial littéraire du pays d'Antibes-Grasse.

Et que dire de Stephen Liégeard, dont le beau livre La Côte d'Azur (1897) a pour principal mérite d'avoir donné son nom à notre pays. Certes il ne manque rien à sa Côte d'Azur, ni le fond, ni la forme, ni les illustrations et tout y est dit, assez agréablement, très académiquement. Il n'y manque rien que le génie et la simplicité d'Emile Négrin.

N'oublions pas enfin que Aubin-Louis M juin, puis Prosper Mérimée (mort à Cannes) ont écrit des pages savantes sur nos monuments et que Juliette Lamber, dans son Voyage autour du Grand Pin, la seule femme citée ici (bien oubliée aujourd'hui) a chanté romantiquement, avec une exquise sensibilité, les parfums de Grasse, les potières de Vallauris, toutes les fleurs des champs, les belles provençales et même les bergères brigasques qu'elle rencontrait sur son chemin. Elle était arrivée chez nous en voiture ; elle en repartit par le "chemin de fer", tout récemment inauguré : "En me penchant tour à tour par chacune des portières je vis se dérouler un panorama superbe ; Cannes au pied de son église, et ses nombreuses villas répandues dans la campagne; les îles de Lérins qui semblaient glisser sur la mer immobile et courir vers l'Italie, tandis que je courais vers la France ; les sommets blanchis des hautes collines de Grasse, les crêtes grises des Alpes, la silhouette noire et comme attristée du Grand Pin. Sans adieu, sans adieu, répétait-je".

On cite assez souvent le nom de Jules Verne parmi les premiers hôtes célèbres du Cap d'Antibes, aux "Chênes Verts". C'est là qu'il aurait écrit *Le Tour du Monde en 80 jours* donné en feuilleton au *Temps* (1874).

Paul Arène, de Sisteron (1843-1896), écrivain français de la Provence rendu célèbre par Jean-des-Figues, ce beau chef-d'oeuvre littéraire, vint résider et travailler à Antibes dans les dernières années de sa vie. Il y écrivit entre autres *Le Canot des six Capitaines*, *La Chèvre d'Or...* et il y mourut en 1896.

Guy de Maupassant, le plus grand de nos conteurs, a passé lui aussi quelques temps dans notre région et plus particulièrement à Antibes. Nous avons pu voir dans les papiers de ceux de ses parents qui résident actuellement à Biot quelques documents évocateurs de ce séjour. Il y faisait des croisières sur son bateau, *Le Bel Ami* et le laissait amarré dans le port Vauban quand il faisait la Côte ou l'arrière-pays (jusqu'à Thorenc) en voiture. Littérairement il nous reste de tout cela *Sur l'eau*, et bien d'autres choses encore, diffusées dans l'ensemble de son oeuvre.

## **LE XXe SIECLE**

Le XXe siècle a été marqué, dans les limites de l'arrondissement de Grasse comme ailleurs, par une prolifération d'écrits de toutes sortes, mais il appartiendra à d'autres d'en faire le tri et le bilan quand les auteurs de ces écrits auront disparu.

Nous nous contenterons de citer ici quelques-uns des écrivains de notre époque érudits, poètes, romanciers, journalistes..., qui ne sont plus et dont plusieurs furent nos amis.

En ce qui concerne les travaux d'érudition : Joseph Malaussène, pour *Saint-Jeannet* (1909), Emile Boniffacy, pour *La Gaude* (1912), deux excellentes monographies de villages ; le marquis de Grasse, auteur d'une *Histoire de la Maison de Grasse* (2 vol., 1933), précieux ouvrage documentaire ; et, pour nous borner, les noms du géologue Adrien Guebhard et d'un pionnier de la préhistoire, Paul Goby.

Deux journalistes hommes de lettres, retiendront un peu plus longuement notre attention : Hubert Dhumez et Gabriel Boissy.

Hubert Dhumez (1882-1954), cannois d'adoption, est connu comme journaliste et comme historien régional. Nous lui devons des centaines d'articles de presse ou de revues, tous solidement documentés qui concernent la plupart des localités de notre région. Il a laissé en outre de très nombreuses notes inédites qui sont fort heureusement conservées aux Archives départementales des Alpes-Maritimes. C'est lui qui assumait, en 1928, l'édition de *La Veine d'Argile*, un manuscrit de Paul Arène, et qui put confirmer, au témoignage de certaines lettres, que ce dernier comme on le supposait, avait effectivement apporté un peu de farine à Alphonse Daudet pour les *Lettres de Mon Moulin*, en particulier pour *La Chèvre de M. Seguin*, *L'Elixir* de p. Gaucher et *Les Trois Messes basses*.

Gabriel Boissy (1879-1949) a une envergure nationale et même internationale. D'origine corrézienne il oeuvra le plus souvent à Paris comme correspondant des plus grands quotidiens et comme magistral directeur de *Comoedia*. Mais après la première guerre mondiale, il partagea son temps entre Paris et Biot, où il mourut. C'est pourquoi nous le faisons figurer dans ce Mémorial, d'autant plus qu'il est aussi l'auteur de plusieurs livres de diverse nature, politique, historique, poétique... écrits dans cette localité. Certains de ses

ouvrages De Sophocle à Mistral (1920), La Louange du Cyprès (1928), intéressent aussi plus particulièrement les Provençaux. Mais Boissy ne fut pas seulement un journaliste averti (c'est lui, par exemple, qui découvrit Hitler dès 1923 et qui dénonça alors, sans être entendu, le danger qu'il pourrait représenter pour nous s'il réussissait un jour à ressouder les tronçons de l'Empire germanique). Ce fut aussi un homme d'action et de réalisations. Il relança les Chœuvres d'Orange, au début du siècle, avec Paul Mariéton, et il fit allumer la flamme du souvenir, après la guerre de 14-18, sur le tombeau du Soldat Inconnu. Nous lui avons consacré une longue biographie (en grande partie inédite) et nous avons remué ciel et terre, après sa mort, pour que sa grande bibliothèque, riche en livres sur le théâtre, et ses papiers, très importants pour l'histoire de notre temps, soient versés à la Méjanes.

Et les poètes ?

Boissy fut aussi un poète. Ses Stances du Mortel sourire (écrites pour la plupart à Biot) eurent beaucoup de succès, un peu trop même et servirent de couverture à la publicité. Il y eut la robe du "Mortel Sourire", le parfum du "Mortel Sourire", le bibi du "Mortel Sourire"... Et le chanoine Ferréol put écrire : "Boissy, l'homme au Mortel sourire, marche vers l'Immortalité".

Un autre poète dont nous voudrions dire quelques mots est totalement inconnu. Nul, en dehors de ses proches, ne savait, de son vivant, que cet homme plein de talent et d'avenir, le jeune avocat cannois Roland Moncho (1926-1973) passionné d'histoire, de félibrige, de sports, cultivait aussi les muses de la poésie. On ne l'apprit qu'après sa mort brutale, dans un accident de voiture. Des mains pieuses recueillirent et publièrent alors, pour ses amis, une trentaine de poèmes qu'il avait écrits depuis son enfance : Des Vers de notre temps (1973). En voici quelques extraits :

En 1935, à l'âge de 9 ans :

Mai ? C'est une jeune fille  
Au teint rose, aux cheveux d'or,  
Sur son passage s'éparpillent  
Pâquerettes et boutons d'or

En 1940, à l'âge de 14 ans :

Vivrai-je donc assez longtemps pour me faire connaître ?  
Un tourbillon de feu décime les humains,  
Peut-être que la mort m'emportera demain,  
Je veux faire un chef d'oeuvre avant de disparaître.

Ensuite :

Ah : quelle est belle ma Provence  
Quelle douceur dans ses contours  
Et dans ses traits quelle élégance C'est le visage de l'amour.

Puis, parlant de son âme, après sa mort :

Mais elle désormais seule et libre d'entraves  
S'élèvera toujours jusqu'à la fin des temps.

Oh ! les chants de grandeur, sublimes et suaves  
Que je n'écrirai pas, perdu dans le néant.

L'ombre de la mort, on le voit, flotte sur quelques-uns de ses poèmes, sans toutefois jamais en ternir l'éclat. Ce n'était pas de la hantise, mais peut-être une sorte de prémonition.

Puisque nous avons cité Mérimée, Juliette Adam et Maupassant au XIXe siècle, nous retiendrons aussi trois noms parmi les auteurs du dehors qui furent nos hôtes dans les premières décennies du XXe siècle : Francis de Croisset, Maurice Maeterlink et Pierre Hamp.

En fait Francis de Croisset s'est contenté, semble-t-il, de faire construire une belle villa à Grasse sur la route de Magagnosc (elle vient d'être démolie !). C'était pour son repos. Mais nous pouvons affirmer qu'il y travailla quelquefois à ses romans, aujourd'hui bien oubliés.

Maurice Maeterlink s'était établi à Grasse en 1902, dans un mas rustique des Quatre Chemins, qu'il baptisa Orlamonde, le nom de la contrée imaginaire de ses premiers poèmes. Il ne quitta Grasse pour Nice qu'en 1910. Nous l'avons quelquefois rencontré à vélo sur les chemins proches d'Orlamonde. C'est dans ce mas qu'il écrivit *L'Intelligence des fleurs* (1907), un monument à la gloire de Grasse, et conçut d'autres oeuvres. La terrasse de Béthanie qu'il décrit dans *Marie-Magdeleine* est à l'image de celle qu'il possédait à Grasse.

Pierre Hamp, auteur de plusieurs ouvrages sur la peine des hommes: *Le Rail*, *Marée fraîche*, *Vin de Champagne*, etc.. a écrit et publié, en 1922, un très beau livre sur la parfumerie de Grasse : *Le cantique des Cantiques* (N.R.F.).

Inscrivons encore à ce Mémorial des Lettres, pour clore notre liste, deux auteurs de notre temps, bien connus et récemment disparus : Jacques Audiberti, d'Antibes (1899-1965) dont le lycée de cette ville porte maintenant le nom et Jacques Prévert (1900-1977) qui vécut pendant près de 20 ans à Saint-Paul-de-Vence.



## **BIBLIOGRAPHIE**

Pour avoir des renseignements plus précis et plus complets sur la plupart des auteurs cités, notamment en ce qui concerne les titres, dates et maisons d'édition de leurs ouvrages, il conviendra de se reporter soit aux biographies particulières signalées dans le texte (Sardou pour Raymond Féraud, Doublet pour Godeau, Chaillan pour Saint Césaire, Tresse pour 3.H. Méro...), soit à l'abbé Alliez, Histoire du Monastère de Lérins (1862) pour les moines auteurs de l'Ecole de Lérins, soit à Robert Reboul, Biographie et Bibliographie de l'arrondissement de Grasse (Grasse, 1887), pour beaucoup d'autres. On trouvera facilement dans les bibliothèques les auteurs du XXe siècle que nous avons presque tous connus et cités de mémoire.

**QUELQUES PORTRAITS DE  
GRASSE, A TRAVERS L'OEUVRE  
D'ECRIVAINS OUBLIES OU  
MECONNUS**

**par Georges VINDRY**

Dans le foisonnement si riche et si touffu du XIXe siècle littéraire, se détachent d'abondantes séries géographiques qui ne sont pas celles des voyages mais bien des itinéraires où, au delà du récit pittoresque d'un périple, l'auteur entend faire partager son émotion profonde et entraîner à sa suite des lecteurs séduits moins par les images des lieux parcourus que par le cheminement spirituel qui sous-tend le récit.

Cette double approche d'un lieu ou d'une contrée peu connus est avant tout romantique : elle recherche au delà du portrait apparent toujours subjectif, une singularité, une personnalité, la palpitation d'une âme, l'écho tumultueux d'un grand fait où le lecteur retrouve avec ravissement ses rêves, ses désirs et ses aspirations secrètes. Le voyageur a toujours avec lui quelque ouvrage qui lui permet, au delà du stade de l'identification et de la mise en place du décor, la méditation sur les lieux mêmes, le livre à la main. On emporte dans son bagage l'itinéraire de Chateaubriand, les Reisebilder de Heine ou le Voyage en Espagne de Théophile Gautier. Passée la troisième génération, ce siècle encyclopédique et rationnel va substituer aux textes poétiques, ceux secs et précis des guides méthodiques : Heine, qui a servi d'introduction, reste dans la bibliothèque, et c'est avec le Guide Zoanne ou avec le Baedeker qu'on parcourt, le nez en l'air, la vallée du Rhin. A mi-chemin entre les sommets du lyrisme et la sécheresse des horaires du chemin de fer se place une foule d'ouvrages plaisants, souvent de grande qualité, qui ont façonné le regard du plus grand nombre, et dont celui-ci a accepté la leçon parce qu'elle répondait à son désir d'une approche agréable et raisonnable, où la facile recherche du pittoresque remplace le plus souvent la perception émotive et romantique des générations précédentes.

La province française répond aisément à ce désir d'exotisme raisonnable cher à ces itinéraires du plus grand nombre qui, dès 1830, part à la découverte de régions encore très vivantes et empreintes d'une forte personnalité. Certaines, comme la Provence, font partie du décor obligé de nombreux romans, et non des moindres. Lorsque Mathilde de La Mole, fuyant les contrariétés d'un amour naissant, s'éloigne de Julien Sorel, elle s'en va séjourner à Hyères, alors le seul lieu de villégiature fréquentable en Provence. Au delà commençait une terre inconnue, véritable Marche où deux petites cités seulement retenaient l'attention : Antibes, le port par où l'on s'embarquait pour l'Italie, et Grasse, dont on savait qu'elle fournissait en parfumerie toute l'Europe.

Avec l'aventure cannoise de Lord Brougham, la Provence s'enrichit d'une zone résidentielle jusque là fort peu fréquentée ; Français et Anglais, après avoir épuisé les plaisirs du littoral, s'aventurent prudemment dans un arrière-pays inconnu et archaïque, sans aucun guide, sans ouvrage sur quoi fonder un cheminement. Délaisant les quelques récits de voyages du siècle précédent, peu utilisables, le curieux ne dispose que du Dictionnaire Historique et Topographique de la Provence (1) (habile compilation de la Description d'Achard (2) parue un demi-siècle auparavant), dû au dracénois Garcin, qui est aussi l'auteur des charmantes Lettres à Zoé sur la Provence (3), où la prose s'entremêle à des vers de mirliton. Personne n'oserait écrire comme cela aujourd'hui. Garcin est encore en partie un homme du XVIIIe siècle, où l'on n'acceptait la nature qu'aimable, et où les villes devaient être bien ordonnées. Pour lui, les précipices sont atroces, les gorges épouvantables, les forêts nécessairement sombres et impénétrables. Mais c'est aussi un homme courtois, comme on savait l'être au Siècle des Lumières. D'où le portrait paradoxal qu'il fait de Grasse, dans son Dictionnaire :

"La Ville est mal bâtie, et elle n'offre aucun monument curieux. Son église paroissiale est une masse informe qui ne mérite pas d'être vue (-). Les habitants de Grasse ont depuis longtemps une réputation d'avarice, de cupidité que les populations voisine disent méritée. Je ne rappellerai pas ici le proverbe qui la consacre, parce qu'en fait de moeurs, les dictons sont toujours de faible autorité".(4)

Ce trait bien personnel une fois lâché, la bonne éducation réapparaît, un peu comme un remords :

"Les Grassois doivent leur fortune, non pas à cet esprit de lésinerie qu'on dit résider à tous leurs actes, mais au courage, mais à l'intelligence et à l'exercice de toutes les facultés qui créent et font progresser l'industrie (...). Spirituels, gais, hospitaliers, leur société est agréable, enjouée. Les grâces leur sont faciles ; ils les tiennent de la nature. Les physionomies sont parfaitement en harmonie avec ce sol riche, émaillé, suave, parfumé, qui fait de ce pays une sorte d'Ederu Quand on voit ces merveilles de la nature et de l'industrie on n'ose plus accuser les poètes de mensonge".

Ces lignes ont été publiées en 1835. Trois ans plus tard, un voyageur arrive à Grasse au moins de mai, et note dans son Journal de Voyage (5) :

"Tout-à-coup, j'aperçois Grasse plaqué contre un monticule, entouré de monticules couverts d'oliviers qui semblent vouloir se précipiter sur ta ville. Cette (ville) a tout-à-fait une physionomie génoise. Je n'ai jamais rien vu en très petit, qui rappelât plus complètement Gênes et les villes de son littoral.

On domine la mer qui apparaît à deux lieues. En arrivant, on trouve une terrasse garnie de grands arbres, bien autrement belle que celle des Saint-Germain. A droite et à gauche, montagnes littéralement couvertes d'oliviers touffus jusqu'à leur sommet et au fond de la vallée, très grande étendue de mer qui, à vol d'oiseau, ne me semble pas à plus de deux lieues.

J'apprends que cette ville est remplie de cercles, ce qui, au moral, la rend fort désagréable pour un étranger. Pas de café propre ; j'ai toutes les peines du monde à trouver le moyen de lire le dernier numéro des Débats.

Rues étroites comme dans les villes du littoral de Gênes. La culture ferait croire à chaque moment qu'on est à Sestri ou à Nervi. Mais absence totale d'architecture et de cafés et mauvaise odeur dans les rues, où l'on fait toujours un peu de fumier, suivant l'exécrable usage que j'ai déjà trouvé à Aubagne et au Luc.

On n'a pas besoin d'acqueduc ici. A la partie la plus élevée de la ville, une belle source sort de la terre ; je suis resté longtemps à contempler ce spectacle du parapet qui domine la source.

Ici aucun luxe, m'a-t-on dit. Un homme qui a cent mille francs de fortune porte un habit râpé et Grasse compte plusieurs millionnaires tout aussi mal vêtus que le reste de ses citoyens. En revanche, les demi paysans qui, aujourd'hui dimanche, peuplent la magnifique terrasse, ont l'air fort cosu.

Le plus bel endroit de cette terrasse, celui où, en Italie, il y aurait force cafés, est occupé par l'hôpital général. J'admets qu'il y ait un hôpital, mais il faudrait le bâtir hors de la

ville et rendre le bâtiment actuel à la civilisation. Si les habitants avaient du luxe, ce serait leur lieu de réunion et de plaisir (...).

Réellement, je suis poursuivi jusque dans ma chambre par une certaine odeur de résine qui me fait mal à la tête et qui pourrait bien être l'odeur de la parfumerie de Grasse."

Ce voyageur, c'est Stendhal, qui se fait un petit revenu en parcourant la France et en publiant ses itinéraires. Il est intéressant de noter qu'il a, le premier, noté la "physionomie génoise" de Grasse, sa parenté figure qu'on méconnaîtra pendant plus d'un siècle. Rapide, précise, sa description n'est pas sans rappeler quelques traits de celle de Garcin, mais elle est honnête : la ville l'intéresse, il la parcourt, il l'étudie. Il faudra trois générations pour que les écrivains retrouvent cette objectivité.

Vers la fin du siècle, les routes se sont améliorées, les excursions s'organisent, et la description de la Provence orientale devient l'oeuvre de professionnels du voyage ; Grasse leur demeure étrangère. Ainsi, Ardoin-Dumazet, auteur d'un Voyage en France publié en cinquante volumes (6), aborde Grasse comme le faisait Garcin, en étranger, à qui la ville apparaît comme peu accueillante :

"Les gares de Grasse, car il y en a deux, comme à Draguignan, sont en bas, tout en bas de la ville, celle du Sud ayant eu cependant la bonne pensée de s'élever à quelque 100 mètres au-dessus de l'autre. Dans la cour, pas un omnibus ; pour ce train de banlieue, les hôtels se sont bornés à envoyer des canotons, c'est-à-dire des voitures à bras, prendre les bagages des voyageurs. Quant à ceux-ci, on se contente de leur indiquer une ruelle montante qui les conduira en ville. Cela s'appelle l'avenue des Capucins. Elle est parfois en corniche au flanc de la colline, sur laquelle s'étage la vieille cité. On m'a conseillé de la suivre, de tourner à droite, de tourner à gauche, puis à droite encore. Séduit par l'ample beauté du paysage, par la splendeur de ces horizons, des campagnes fleuries, de la mer éclatante, de l'Estérel aux roches fulgurantes, j'oublie les indications du conducteur de carreton. Voici une porte à l'entrée d'une étroite ruelle, je la franchis et, machinalement, gravis cette voie dont la pente ne permettrait pas à la moindre charrette de grimper. Je sais le quartier des hôtels dans la partie haute, en montant j'arriverai toujours. Mais les rues s'enchevêtrent, se coupent, finissent en impasses, redescendent, se transforment en escaliers, en boyaux affreusement pavés. J'y mets de l'amour-propre, ne demande mon chemin à personne et vais de ruelle en ruelle, entre les hautes maisons longées par des trottoirs ridiculement étroits. Voici enfin un espace horizontal, des arbres, une fontaine, un marché. Suis-je donc arrivé ? Hélas ! non : de nouveaux couloirs obscurs, des culs-de-sacs, des voûtes, des marches ; on se croirait dans la ville enchantée. Et malgré le dépit éprouvé, malgré l'odeur fade, presque écœurante des fleurs dont on a extrait le parfum subtil et qui s'entassent sur quelques points, c'est vivant et fort pittoresque.

Je débouche sur une rue un peu plus large, ce qui ne lui donne pas de grandes dimensions, elle s'appelle la rue Droite, mais n'en est pas moins fort tortueuse ; en désespoir de cause, je remonte cette artère sombre dans laquelle sont de beaux magasins ; voici un boyau plus droit, la rue du Cours, sans lequel il n'est ville en Provence, mais un cours tel que n'en possède aucune cité, dominant immédiatement un jardin public, un large vallon rempli de palmiers, d'orangers, de mimosas, de lauriers-roses, descendant jusqu'à la mer, aux rivages fleuris de Cannes".

Comme Garcin, comme Stendhal aussi, mais dans une bien moindre mesure, Ardouin-Dumazet, incapable de comprendre l'originalité et l'esprit de la ville, se rabat sur le paysage, à qui la cité sert en quelque sorte de faire-valoir. Pour le bourguignon Stephen Liégeard, ancien préfet, que sa vocation profonde pousse vers une oeuvre poétique généreuse et sensible, et qui deviendra en quelque sorte le parrain et le chantre de la Côte d'Azur, cette difficulté à saisir une ville étrangère à la Provence conventionnelle demeure encore. Dans la Côte d'Azur (7), il nous donne un très joli portrait, amical, lyrique, d'une ville dont la singularité, pour être admise, doit trouver sa justification dans le pittoresque italien.

Mais observateur d'une grande finesse, il ne manque pas de noter un immobilisme qui, quatre vingt dix ans après ces lignes, demeure toujours d'actualité:

"Connaissez-vous Grasse ? Non. Tant pis, alors ! il faudra vous contenter d'une esquisse où manque la touche de Fragonard. Sachez donc que, retenue par sa ceinture d'orangers sur les déclivités rapides du dernier contrefort des Alpes, la cité des parfums ne semble tenir debout que par un miracle d'équilibre. On dirait de quelque gigantesque agave accrochée au roc. Derrière elle surgissent des cimes ardues, des montagnes dénudées qui, dans le mystère de leurs grottes, abritent la Siagne (-). A ses pieds, comme pour mieux la charmer, bondit tout un troupeau de collines dont les croupes ondulées semblent chevaucher l'une sur l'autre. L'olivier au feuillage d'argent voile leurs flancs, le cactus l'empourpre de ses fruits" le dattier d'Afrique y balance, sous la brise, sa mobile couronne de palmes. Ici, là, partout, d'innombrables bastides piquent cette verdure un peu monotone de mille et mille points blancs qui étincellent au soleil. Au loin, une ligne bleue - la mer ! (-).

Cette assiette d'une ville manifestement oublieuse du fil à plomb, ce dédain de l'horizontale au profit de la perpendiculaire, ces places qui sont des carrefours, ces rues qui sont des fentes, ces hautes bâtisses noires dont les étages supérieurs finiraient par s'embrasser si d'honnêtes arcs-boutants jetés entre elles n'y mettaient bon ordre ; ces rez-de-chaussée à bossages rudes, lointaines imitations de Florence; ces vieilles portes sculptées sous l'ogive desquelles le regard devine les premiers serpentements de pierre de quelque escalier à vis ; ces boutiques rappelant de près l'échoppe de l'apothicaire qui vendit le poison à Roméo ; une sombre église aux piliers trapus posée sur deux cryptes ; des tours carrées qui ont le pied dans les ténèbres et le front dans les éblouissements du ciel de Provence, -tout cela imprime à l'ancienne station Romaine un caractère très personnel où, par de perpétuelles oppositions de lumière et d'ombre, les contrastes les plus inattendus se heurtent en se faisant mutuellement valoir (-). Il s'agit d'ailleurs ici d'une de ces vieilles cités, nourries de tradition, qui, moins volontiers que la couleuvre au printemps, se décident à faire peau neuve. Cristallisée comme ses cédrats, Grasse peut traverser dix lustres complets, sans que la description qui la vise paraisse moins vraie d'une virgule".

En cette fin de siècle, où la vie mondaine a glissé vers Cannes et vers Nice, villes modernes et ordonnées, dont l'abord et le séjour sont faciles, il semble qu'il y ait encore une espèce d'impossibilité, chez les voyageurs, à pénétrer dans l'intimité de cette ville industrielle et volontiers secrète, autrement que pour y acheter, rue des Suisses, la confiserie de M. Nègre. Les personnes qui s'y fixent, loin du bruit de la Côte pour la saison d'hiver, occupent des hôtels et des villas construits hors de la ville. Le cours, la grande terrasse qu'admirait Stendhal, terrain neutre, lieu de rencontre de deux populations étrangères, promenade, point de vue, demeure extérieur à la masse urbaine que l'on perçoit sombre, étrangère, toujours génoise.

Cependant, les premières années de notre siècle voient Grasse prendre place parmi les gracieuses cités provençales auxquelles on s'attache. Cette "ville manifestement oublieuse du fil à plomb" s'intègre désormais au paysage, et tout ce qui y paraissait naguère étranger et bizarre semble tout à coup curieux et pittoresque. Cette mutation dans la façon de voir une ville jusque là étrangère, tient à une nouvelle génération marquée par les écrivains qui - tels Alphonse Daudet, Paul Arène - viennent de façonner l'image d'une Provence facile, légère, colorée, artificielle, mais combien rassurante, où le soleil, dieu devenu un ami, tient désormais le rôle principal. Aussi la rude ville ligure est-elle bientôt apprivoisée, maquillée en cité-type d'une Provence aimable, prétexte des plus tendres effusions lyriques.

André Hallays, avocat parisien passé au journalisme, a beaucoup flâné en Provence. Il l'a vue radieuse, antique, paisible. A travers la France ( 8 ) , est le résumé d'itinéraires capricieux et attentifs, où l'on trouve cette nouvelle image de Grasse :

Au flanc de sa montagne que revêt un fouillis de pins, d'oliviers et de citronniers, Grasse, silencieux et parfumé, Grasse, sans roulettes ni tramways, semble un paradoxe charmant dans ce pays saccagé par des hordes de croupiers. On y goûte la paix d'une honnête sous-préfecture, et l'on n'y sent point l'odeur de tripot dont est empesté tout le littoral. Les cheminées de briques de ses parfumeries, dispersées sur la pente de la colline, gâtent un peu la beauté du paysage et la pureté du ciel, - moins hideuses pourtant que les dômes de métal et les beffrois en verroterie de tous les palaces pavoises qui se succèdent de Saint-Raphaël à Menton.

Et qu'elle est jolie, en sa grâce presque toscane, la vieille ville ramassée au pied de sa vieille tour ! Et l'amusant dédale que forment les voûtes, les arcades, les escaliers, les rampes, tout ce lacy de ruelles grimant, tournant et dévalant à la provençale, jusqu'à de petites aires plantées d'ormes et de platanes ! De précieux vestiges content, ça et là, l'histoire de la cité, attentent sa richesse et le goût de ses fils".

Vingt ans plus tard, deux charmants écrivains dont l'un a longtemps mis ses pas dans ceux de son aïeul, Camille Mauclair et Francis de Miomandre, donnent de Grasse une image suave.

Camille Mauclair - encore un parisien - a subi l'influence de Mallarmé, de Barrés, de Maeterlinck. Ses curiosités l'ont tour à tour poussé vers l'antiquité méditerranéenne, l'Impressionnisme, la musique romantique, Edgar Poe, Baudelaire ; il a retrouvé la Grèce et l'Italie dans son itinéraire provençal ; c'est lui qui, le premier semble-t-il, a vu dans le paysage grassois l'apparence des collines de la Toscane et de l'Ombrie. Avec Au soleil de Provence (9), voici "Grasse la Douce " :

"Quand venant de Cannes, on l'aperçoit de la vallée entre Mougins et Mouans-Sartoux, elle apparaît un peu mollement couchée à mi-flanc du Roquevignon, comme Assise au pied du Subasio lorsqu'on arrive à Pérouse. C'est dans le même site ombrien, la même petite cité blanche et gris-rose, longue nef à l'ancre sur une mer d'oliveraies. Et pour l'atteindre, depuis Sainte-Marie des Anges dans la plaine, la cité de Saint-François et de Sainte Claire. A Grasse, plus qu'ailleurs en ce pays me hante ta souvenance de l'Ombrie. Et lorsqu'on contemple, du haut du Cours, en ses inverse la route de Cannes, l'analogie est encore plus frappante. C'est le paysage. Mais la vallée de l'Ombrie est plus vaste, et au bout de celle de Grasse il y a la mer vaporeuse et non l'Apennin. La terre provençale égale ici en beauté apaisante, en charme quiet, ta terre italienne, antique et chrétienne (...)

Cet air embaumé que de jolis flacons vont porter dans tous les pays du monde, les Grassois et leurs hôtes le respirent avec délices. (I sature leurs âmes, il leur fait l'humeur quiète. C'est ici le Heu où nul ne se presse, où "prendre le bon du jour" est la grande affaire quotidienne, où tous les visages respirent la béatitude, où l'on s'aborde avec bonhomie, où les souffrants reprennent la santé et où les robustes vivent centenaires. Comment ne pas aimer cette ville ? J'y ai flâné quinze hivers en m'y attachant toujours davantage. On y est bien, mais on y ignore la fébrilité et le luxe de la Riviera si prochaine. Le progrès s'y est introduit sans rien détruire des aspects antiques et de la simplicité avenante des moeurs. C'est une oasis de repos, malgré deux gares et des trams électriques qui font tout le bruit de ferraille et de cahots qu'ils peuvent. J'adresse à Grasse la douce toute ma gratitude pour tant de beaux soirs où je l'ai vue, fière sur sa colline comme une petite acropole, s'illuminer sur fond de ciel mauve tandis que je descendais ses pentes, étourdi par la senteur heureuse des mimosas et des orangers".

Francis de Miomandre, tourangeau qui passa la plus grande partie de son adolescence à Marseille, fut un être tout de charme et de fantaisie et l'auteur de romans fort agréables qu'on a bien tort de ne plus lire. Il a souvent séjourné à Grasse ; un des ouvrages (10) porte comme titre son seul nom. On y trouve ce portrait inattendu :

"Une promenade au hasard dans la ville ne réserve peut-être pas beaucoup de surprises à l'archéologue. Mais à l'artiste certainement. A chaque détour, l'impression change. Tantôt, vous vous croiriez aux plus obscurs moments du moyen-âge : des ruelles sombres, d'un pittoresque vraiment unique, patinées d'une crasse immémoriale, font penser à des repaires de truands ; tantôt vous débouchez en plein XVIIe siècle italien, ou au milieu du siècle d'or espagnol : maisons roses à loggias, terrasses, petits oratoires, plantes grimpantes à la ferronnerie des balcons ventrus, lourdes portes aux sculptures profondément fouillées. Puis, tout à coup, s'impose l'illusion d'un coin de cité orientale, silencieuse, avec des retombées de palmes ou de branches de figuier. On suit longtemps des murs bas, effrités, des murs derrière lesquels on devine la présence de quelque jardin de Mille et une Nuits, avec ses agaves, ses jasmins, ses fontaines, ses azulejos - Enfin, c'est la ville moderne, aux rues larges, aux maisons confortables, et de toutes parts s'offrant aux baisers du soleil".

L'Ombrie, les Milles et une Nuits appartiennent à une façon post-romantique de concevoir la Provence, à laquelle Giono, Joseph d'Arband ou Armand Lunel, parmi d'autres comme eux nés en Provence, vont substituer un autre regard, où l'évocation poétique sait cohabiter avec le réel quotidien tendre ou âpre, parfois violent"

Il est étrange que la parfumerie ait si peu retenu l'attention de ceux qui, jusqu'ici, ont façonné des images de Grasse. On la mentionne, on l'évoque, comme l'a si joliment fait Maurice Maeterlinck en 1907 dans cette admirable étude qu'est L'intelligence des fleurs, comme une curiosité particulière. Ce qu'en dit André Hallays (8) est charmant, mais si peu réel :

"la propreté des usines de parfumerie est quelque chose de merveilleux -.. Rien d'industriel, là dedans, semble-t-il. On dirait que, parce qu'il s'agit de fleurs, l'homme, interdit, a appris le respect et le soin. Rien ne traîne. Pas de crasse J pas d'huile qui coule - Des machines nettes et silencieuses qui rejettent des poudres parfumées, des essences douces et nettes. Jamais on ne se croirait dans une boucherie de fleurs.-"



Comme tous, il se contente de présenter une alchimie paradoxale et rare, dont ceux qui la pratiquent demeurent les habitants inconnus d'un monde ignoré, où personne ne songe à faire pénétrer le lecteur.

Aussi doit-on célébrer l'unique ouvrage qui l'ait fait, l'étonnant roman de Pierre Hamp, pseudonyme du niçois Henri Bourillon, qui paraît malheureusement bien oublié. Dès 1908, Pierre Hamp, qui fut successivement cuisinier, employé, puis élève à l'Ecole des Travaux Publics où il reçut un diplôme d'ingénieur, entreprit de faire la description du monde du travail artisanal et industriel, dans une série de volumes regroupés sous le titre significatif de La peine des hommes. Ni politique, ni ouvriériste, ni réaliste à la Zola, Pierre Hamp s'est formé tout seul et n'a pas laissé de descendance. C'est moins un romancier qu'un chantre du travail, qui insère une intrigue peu compliquée dans un milieu économique, qu'il pénètre avec lucidité, et d'où sa formation d'ingénieur lui livre les réalités et les contradictions. C'est surtout un poète, aussi à l'aise dans l'évocation d'un brillant champ de fleurs que dans celle d'un puits de mine, froid, opaque et humide.

Ce curieux de toutes les techniques et des conflits qu'elles font naître ne pouvait ignorer l'industrie de la parfumerie. Venu l'étudier au cours de plusieurs séjours à Grasse, il en naît le Cantique des Cantiques (11), deux volumes dont le premier traite, comme un roman à clefs, du monde très fermé de la parfumerie grasseoise. Il apporte ce qui manquait jusque là aux hommes de lettres passés dans cette ville, dont il donne non pas une image qui se voudrait "provençale" mais un portrait sans complaisance, réaliste et dur :

"Auguste Andreis respira, en rentrant au 8 de la rue des Moulinets, la vigoureuse odeur du fumier de la cour. Le tas haut de deux mètres était chaque jour augmenté par les détritiques que jetaient les habitants de cette bêtise sans égout et sans cabinets. La maçonnerie avait pourvu aux mêmes besoins que pour la bête en tanière : l'abri sec. La seule commodité de cette maison sans vidange était d'abriter de la pluie et du vent. Cependant les locataires avaient d'autres usages que les animaux qui fientent sur le sol de leur antre ou tout près de l'entrée et y laissent pourrir les résidus de leur repas. La différence entre le taudis et la tanière était de pouvoir, du taudis, jeter l'ordure par la fenêtre. L'entrée était nette à cette heure passante. Les masures sans eau ne vomissaient que la nuit leurs déchets à la rue, mais pouvaient sur cour fienter à toute heure (~.).

Auguste Andreis distinguait dans Grasse les maisons à boyaux et celles sans boyaux. Les bâtisses à tuyauterie ne rendaient pas l'ordure par les fenêtres mais grâce à la disposition en pente de la ville, étaient parfumées par les eaux usées des usines envoyant à Pégout des torrents de fumier de fleurs.

Chez Auguste Andreis on ne sentait que purement la fiente, en tous temps, mais dans la maison habitée par Césaire Damiano on sentait l'oranger et l'urine. L'usage n'abolissait pas tout le parfum de la fleur, résistante d'une telle énergie que dans le caniveau emportant son cadavre bouilli mêlé aux déjections humaines restait encore un baume charmant.

Le plus confortable domicile était celui de la famille Gilli. Les tuyaux suivant le mur extérieur comme les descentes de gouttières, on y vidait les eaux dans une cuvette disposée en bord de fenêtre au lieu de les porter sur le palier. Il suffisait de fermer les vitres pour que la maison ne pue pas. Aux bâtisses à écoulement intérieur, l'air entrant purifiait ; ici il empoisonnait".

Mais Pierre Hamp sait aussi être tendre et lyrique. Sa tendresse - et il en a beaucoup - il la réserve aux paysans qui entourent Grasse, aux effluves des collines et des champs, aux jeunes filles et aux enfants. Le voici opposant la Nuit au Jour :

"Aucun vent, aucun bruit, rien que la clarté pure dans l'air plus tendre qu'un baiser de femme.

La multitude des mondes régnait sur la multitude des fleurs. Les jasmins blancs constellaient la verdure. Leur délicieux soupir nocturne commençait sur la terre embaumée.

L'odeur régnait aussi profonde et fine que la lumière. Deux suavités : la clarté et le parfum. La rose donnait son être au soleil. Le jasmin aux étoiles.

A plusieurs kilomètres, les jardins de Grasse embaumaient la nuit. La ravissante puissance de la terre, éclos dans la douce fleur blanche, montait vers le fleurissement des astres dans les prairies du ciel. On entendait respirer le monde sous le regard terrible et doux des constellations (...).

"(...) Des pieds nus d'enfants imprégnaient l'épaisse poussière de la route chaude à la peau humaine. Le bandage de fer des roues de charrettes éclairait d'argent les chemins dorés de soleil où les mulets fouettaient de leurs queues les essaims de mouches et balançaient la tête coiffée de feuilles de platanes. L'air était lumière. Le génie du parfum augmentait dans les fleurs ivres. Sur l'eau du ruisseau venue des usines de Grasse, flottait une mousse blanche, écume de graisse évoquant l'ourlet de vague au bord de mer. Les jasmins, sombres dans la terre mouillée, étaient humbles auprès de la feuillaison abondante des rosiers portant tes dernières fleurs".

Le contenu historique et social du roman de Pierre Hamp a bien vieilli, mais peu importe, car c'est le premier écrivain, et jusqu'ici le seul qui ait su maîtriser ce contraste qui avait tant gêné ses devanciers, l'opposition entre la ville sombre, haute, par endroits lépreuse, ailleurs aimable et joliment décorée, et le paysage merveilleux qui l'entoure. C'est celui qui a cerné la réalité au plus près, qui en a esquissé la meilleure approche.

Au terme de cette rapide revue, à quoi d'autres noms et d'autres talents injustement oubliés pourraient être ajoutée, deux constatations s'imposent.

C'est tout d'abord l'étonnement devant cette espèce de voile, de taie qui empêche la plupart des hommes de lettres qui ont tracé un portrait de Grasse, de voir la ville, sinon telle qu'elle est - ce n'est pas facile - mais au moins avec un regard objectif. D'abord on ne la voit pas, puis on la voit mal, enfin au travers de lunettes teintées de rose, elle apparaît florentine, espagnole ou orientale, mais jamais grassoise. L'inspirateur méconnu de ces portraits est, non pas la muse bien connue, mais un mauvais génie qui s'appelle l'inconscient collectif, génie du plus grand nombre, auquel échappent seul un Stendhal, ou un franc-tireur comme Pierre Hamp, parce qu'ils poursuivent un itinéraire personnel et solitaire.

Second étonnement, il apparaît étrange que Grasse, depuis un demi-siècle, n'ait encore jamais rencontré son grand portraitiste. Peut-être cela vient-il de ce que Grasse, ville longtemps repliée sur elle-même, dans un décor provençal plaqué par dessus l'austère structure ligure, cultivant ses particularismes, fermée, peu curieuse des autres, n'est point perméable aux étrangers.

Seuls des Lyonnais ont su pénétrer au plus profond des particularismes nés entre Saône et Rhône. Et sans doute seul un Grassois pourrait-il faire cette analyse spectrale d'un milieu urbain aussi complexe avec cette aisance que donne la connaissance intime d'une ville vécue et perçue comme une famille. Il nous reste à attendre la naissance de cet écrivain grassois qui saura dénicher, traduire et regrouper dans une puissance synthèse les caractères originaux de cette ville attachante et singulière.

## NOTES

- (1) Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne. 2ème édition, Draguignan, 1835, 2 vol.
- (2) Description Historique, Géographique et Topographique (...) pour servir de suite au Dictionnaire de la Provence. Aix, 1787, 1 vol.
- (3) Lettres à Zoé sur la Provence. Draguignan, 1841, 2 vol.
- (4) Dicton ancien bien connu, mais jamais cité : "A Grasse, les juifs font faillite !"
- (5) Journal de Voyage de Bordeaux à Valence, en 1838. Paris, 1927, 1 vol.
- (6) Voyage en France, 12ème série, Alpes de Provence et Alpes-Maritimes. 2ème édition, Paris - Nancy, 2904, 1 vol.
- (7) La Côte d'Azur. Nouvelle édition illustrée, Paris, 1894, 1 vol.
- (8) En flânant à travers la France. Provence. Paris, 1912, 1 vol.
- (9) Au Soleil de Provence. L'Azur et les ifs. Grenoble, 1913, 1 vol.
- (10) Grasse (portrait de la France, n°23). Paris, 1928, 1 vol.
- (11) Le Cantique des Cantiques (La Peine des Hommes).

# **EN GUISE DE CONCLUSION**

**par Pierre GUIRAL**

Le colloque du 28 janvier 1984 a été une réussite puisqu'il a révélé aux Niçois eux-mêmes divers écrivains et divers aspects de leur vie culturelle qu'ils avaient oubliés ou qu'ils ignoraient. Et cela pour les pays de la rive droite et de la rive gauche : Sospel, la Tinée, Grasse, et, bien entendu, Nice, et pour toutes les époques depuis le XIII<sup>e</sup> siècle qu'a rappelé le Professeur André Compan jusqu'à nos jours.

Redire le mérite de ces communications est inutile puisque les lecteurs, grâce à leur publication, les ont sous les yeux et peuvent en apprécier la richesse. Ils n'entendront malheureusement pas M. Francis Gag chanter d'une voix charmante les chansons de Louis Genari. Les applaudissements qui saluèrent ce jeune vieillard prouvèrent assez qu'il avait à son habitude touchée le coeur niçois.

Toutes les oeuvres qui furent évoquées étaient le fait de natifs, d'autochtones. Le tourisme était laissé de côté non pas par un propos délibéré mais par un accord involontaire. Non que cet apport extérieur soit sans avantage intellectuel. L'étranger est souvent plus sensible à ce qui n'est pas lui, au particulier, au charme de la région, à l'insolite d'une coutume. C'est sans doute Jules Romains qui a le mieux exprimé la douceur de la vie à l'ombre de Sainte Répara-te, mais ce n'était pas le propos de nos sages explorateurs. En revanche le Père Rainaud, jésuite de Sospel, que Maurice Bordes a exhumé de la bibliothèque du Séminaire, a été une découverte pour tout l'auditoire. Son cas : prêtre peu onctueux et même de mauvais caractère, poète des nez avant Edmond Rostand, polygraphe infatigable, atteste, s'il en était besoin, la richesse humaine du clergé. Effectivement quelle galerie riche en portraits que celle de l'Eglise, du fait des ordres qui se jalourent, des tempéraments qui ne se laissent pas aisément dominer ! Les exégètes de Balzac savent que dans sa Comédie humaine les ecclésiastiques, du pauvre curé de Tours au magistral curé de village, tiennent la palme de la différence. Malgré l'habit ecclésiastique qui uniformise, la formation commune, la pratique du bréviaire, que de personnalités qui sont, sans le vouloir, originales !

Peut-être la grande faiblesse de ce temps est que nous assistons à une robotisation des individus. Les originaux que nous avons connus dans notre jeunesse, notamment dans l'enseignement, comme l'a rappelé Roger Ikor, tendent à s'effacer dans la vie professionnelle et dans la vie syndicale. Le colloque organisé par la Faculté des Lettres de Nice et par le Groupe de Recherche de l'Identité Provençale a aidé à faire connaître des esprits curieux, les uns grognons, les autres détendus et charmants. Que les organisateurs et les participants soient vivement remerciés.

**TABLE PAR NOMS D'AUTEURS DES ARTICLES PARUS  
EN 1984 DANS RECHERCHES REGIONALES**

|   |   |        |
|---|---|--------|
| <b>Denis ANDREIS</b>                                    | L'abbé Pierre Gioffredo, l'homme et son oeuvre  | p. 171 |
| <b>Maurice BORDES</b>                                   | Le père Théophile Raynaud, jésuite né à Sospel<br>(1583-1663)                             | p. 165 |
| <b>Nadine BOVIS</b>                                     | Les élections législatives de 1924 à Nice vues par<br>un journal local d'extrême-droite   | p. 43  |
| <b>Nadine BOVIS et Hélène MONTAGNE</b>                  | L'hygiène dans les Alpes-Maritimes d'après les rapports<br>du Conseil général : 1919-1929 | p. 53  |
| <b>André COMPAN</b>                                     | Raimon Féraud, troubadour nissart (XIIIe-XIVe siècles)                                    | p. 135 |
| <b>Catherine CANO, Luc et Marc VESTRI, Frantz VILLE</b> | La desserte de la basse vallée du Var à Nice : transports<br>publics et privés            | p. 83  |
| <b>Henri COSTAMAGNA</b>                                 | Jean-Charles Passeroni, prêtre et poète du Haut-Pays<br>niçois                            | p. 181 |
| <b>Charles DELORMEAU</b>                                | L'église luthérienne de Menton  | p. 1   |
| <b>J.-A. DURBEC</b>                                     | Les auteurs connus, oubliés et inconnus du pays<br>d'Antibes-Grasse                       | p. 211 |
| <b>Francis GAG</b>                                      | Louis Genari (1871-1951)  | p. 193 |
| <b>Rémy GASIGLIA</b>                                    | L'Omaggio del Paglione de J. Torrini ou le baroque<br>littéraire nissart au XVIIe siècle  | p. 147 |
| <b>Mgr Denis GHIRALDI</b>                               | Les frères Honoré et Antoine Grinda   | p. 27  |

(suite)

**Loïc ROGNANT**

- La géographie à l'Université de Nice p. 77
- Une "révolution tranquille" en Italie : vacances  
et tourisme des Italiens, une alternative des années 80 p. 101

**Danielle VERAN**

- Sully Maynard et le dialecte gavot de la Tinée p. 207

**Georges VINDRY**

- Quelques portraits de Grasse, à travers l'oeuvre  
d'écrivains oubliés ou méconnus p. 227

**Michel VERGE-FRANCESCHI**

- Généalogie et carrière de Joseph de Sabran (1702-1775),  
comte de Grammont et de Beaudinar, lieutenant-général  
des armées navales p. 7